Class ΠC.135
Book .E6Π4
1861

337
3058

UN

HERMAPHRODITE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

UN

HERMAPHRODITE

PAR

LOUIS JOURDAN

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1861

Tous droits réservés

IC135
.E6I4
1861

UN

HERMAPHRODITE

CHAPITRE PREMIER

POURQUOI CE LIVRE N'A PAS DE PRÉFACE

Il n'en a pas, tout simplement parce que l'auteur juge qu'un préambule est inutile et que le plus sage est d'entrer immédiatement en matière.

En feuilletant les travaux innombrables que le dix-huitième siècle nous a laissés, en observant de près, la loupe à la main, les principaux personnages de ce siècle si infâme et si grand, nous nous sommes arrêté avec un très-vif intérêt devant une des plus originales physionomies de cette époque, et à coup sûr une des moins connues.

Nous avons tous entendu parler de cet être mystérieux, de

cet androgyne que l'on désigne toujours sous le double nom du *chevalier* ou de la *chevalière* d'Éon. Nous savons qu'*il* ou qu'*elle* mania le fleuret avec une grâce exquise, qu'*il* ou qu'*elle* fut le héros d'aventures galantes très-retentissantes même dans un temps où la galanterie la plus raffinée avait en France droit de cité. Et c'est à peu près tout.

Mais que cet étrange personnage ait été un savant distingué, un militaire intrépide, un diplomate d'une habileté consommée; qu'il ait le premier fait connaître à la France l'ambitieux testament de Pierre le Grand et éveillé l'attention de notre pays contre les projets formidables de la Russie; qu'il ait rendu à son pays des services glorieux; bien peu s'en doutent.

Il nous paraît intéressant de faire connaître, d'éclairer cette figure si remarquable. Pour l'extraire de l'indifférence et de l'oubli où elle était tombée, il a fallu déblayer d'assez volumineuses masses de documents à peine soupçonnés. Il s'est trouvé qu'en écrivant l'histoire du chevalier d'Éon nous avons mis en évidence un des aspects les plus curieux, un des coins les plus pittoresques de cette société frivole que le coup de tonnerre de 1789 devait si brusquement réveiller.

Et c'est pourquoi nous publions ce livre.

Les circonstances extraordinaires de la vie du personnage que nous allons mettre en scène ont l'attrait du roman, et font du chevalier d'Éon un des plus piquants héros que puisse créer l'imagination des romanciers. D'un autre côté, ces circonstances sont de l'histoire. Les événements que nous allons faire passer sous vos yeux sont empruntés à la réalité la moins contestable; ils sont le prélude du grand drame qui depuis soixante-dix ans déroule ses émouvantes péripéties en France,

en Hongrie, en Italie, en Orient, en Espagne, dans le monde entier.

Sans que nous nous en soyons douté, ce livre est devenu une des innombrables préfaces de notre histoire contemporaine. Nous ne pouvions donc pas écrire la préface d'une préface, et c'est pourquoi nous entrons en matière sans plus de cérémonie. Nous nous bornons à dire que nous n'avons pas la prétention de peindre cette société rieuse, efféminée et brave à la fois que la Révolution devait engloutir quelques années plus tard ; nous n'avons pas même la prétention plus modeste d'écrire un livre. Nous laisserons le plus souvent possible la parole aux acteurs eux-mêmes. Le lecteur nous en saura gré.

CHAPITRE II

COMMENT LE CHEVALIER D'ÉON DEVINT UN HOMME

Dans un coin de la Bourgogne vivait, au commencement du dernier siècle, une noble famille bretonne dont les fastes étaient écrits dans les vieilles chartes du douzième siècle. Les malheurs des temps, les guerres civiles et religieuses avaient forcé les descendants de cette famille à chercher un refuge dans la paisible province où le Romain Probus planta, dit-on, les premiers ceps auxquels nous devons nos vins les plus célèbres.

Louis d'Éon de Beaumont était très-modestement alors avocat au parlement de Bourgogne, conseiller du roi et subdélégué de l'intendance de la généralité de Paris. Il jouissait d'une très-honorable réputation, et sa femme, dame Fran-

çoise de Charenton, était la vertu et la charité incarnées. Ils habitaient Tonnerre, environnés d'estime et d'affection.

Un événement heureux mit le comble à leur bonheur. Dame Françoise devint enceinte, et le 5 octobre 1728 elle mit au monde un fils, mais un fils si mièvre, si chétif, que la crainte de le perdre égala presque la joie que sa venue avait causée à ses nobles parents.

L'enfant fut inscrit sur les registres de la paroisse par un scribe fort inexpérimenté, si bien qu'en consultant l'acte de naissance de cet enfant on ne sait s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille.

Ainsi qu'il arrive souvent, les parents donnèrent à leur fils des prénoms féminins, celui de Louise, entre autres, et, comme si ce n'était point assez, le scribe de la paroisse fit suivre ces désignations de ces mots énigmatiques : « *Né* d'hier, a été *baptisée* par nous. »

Ainsi, dès le premier jour s'élevait un doute sur son sexe! Est-ce lui? Est-ce elle?

Charles-Louise-Auguste-André-Geneviève-Timothée d'Éon de Beaumont resta si débile, qu'à l'âge de dix ans il portait encore des habits de fille. Il était d'ailleurs fort joueur, fort vagabond et très-intelligent. Il fit ses études à Tonnerre et vint les achever à Paris, au collége Mazarin. C'est vers cette époque qu'il se prit de passion pour l'escrime, et qu'après quelques mois d'exercice il fut reçu grand prévôt d'armes. Il obtenait de bonne heure, après de brillants concours, ses diplômes en droit civil et en droit canon.

Il fallait créer la position de cet enfant, préparer son avenir. Sa famille le plaça, en qualité de secrétaire, chez M. de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris. Cette fonc-

tion lui laissait des loisirs, et il en profita pour composer divers ouvrages, entre autres un panégyrique funèbre de Marie d'Est, duchesse de Penthièvre, et du comte de Dons-en-Bray, ses protecteurs. Ce travail, qui fut suivi d'un *Essai historique sur les finances* et de deux volumes de *Considérations politiques sur l'administration des peuples anciens et modernes*, donna beaucoup d'éclat au nom du jeune écrivain.

Le nom du chevalier d'Éon fut inscrit dans l'*Année littéraire*, et bientôt le jeune homme se lia avec Duclos, Crébillon, Marmontel, Chamfort, Voltaire, Fréron, etc. Il devint l'ami de ce dernier, sans oser pourtant le soutenir dans sa lutte contre Voltaire ; par un de ces contrastes que la nature affectionne, ce fut surtout pour l'abbé de Grécourt et l'abbé de Bernis que le chevalier, si chaste et si pur jusque-là, ressentit la plus vive sympathie. Grécourt et Bernis avaient de l'esprit comme quatre et de la corruption comme cent. Ils prirent plaisir à déniaiser d'Éon ; mais, si le jeune homme était hardi en propos, il gardait une telle réserve dans ses actions qu'après en avoir beaucoup ri on finit par s'en étonner. Un jour l'abbé Grécourt, qui avait bu plus que de coutume, lui dit : « Tu es « donc pétri de neige? Saint Joseph était un luron à côté de « toi. Tu as passé à travers les brasiers sans avoir seulement « la chair de poule. Qui es-tu, ange ou femme? dis, car, à « coup sûr, tu n'es pas un homme. »

Le chevalier rougit jusqu'au blanc des yeux.

La nature l'avait doué de tout ce qui fait l'homme : le courage, la puissance intellectuelle, la force de caractère, la vigueur physique, une conformation sans nul défaut, mais du côté des sens elle l'avait laissé dans un engourdissement pro-

fond. Il était gauche, embarrassé auprès des femmes, et il sentait si bien sa faiblesse de ce côté, qu'il écrivait plus tard au duc de Broglie :

« Je suis assez mortifié d'être encore tel que la nature « m'a fait. Le calme de mon tempérament ne m'ayant ja- « mais porté au plaisir, cela a donné lieu à l'*innocence* de « mes amis d'imaginer, tant en France qu'en Russie et en An- « gleterre, que j'étais du genre féminin. La malice de mes « ennemis a fortifié le tout, » etc.

Il demeura dans cet état virginal jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, où l'amour se révéla à lui par un coup de foudre. Le chevalier avait une telle grâce corporelle, ses mouvements étaient si coquets, ses mains et ses pieds si fins et si petits, qu'il semblait formé tout exprès pour porter le costume de femme. Son visage, tout à fait imberbe, avait des traits accentués, mais d'une pureté et d'une finesse toutes féminines; son œil était plein de tendresse et de force, son front haut, ses cheveux longs et souples; il avait la joue pleine, le menton arrondi, le tempes délicates, la peau très-douce et de petites oreilles découpées comme à souhait. Ses amis l'appelaient en riant *Mademoiselle*, et on lui donnait aussi ce nom chez quelques grands seigneurs qui le recevaient à cause de sa bonne mine, de sa gaieté et de son esprit surtout.

Le jeune chevalier cherchait partout des protecteurs; il se sentait intelligent, capable de grandes choses, et il voulait attacher sa fortune à quelque puissant personnage ami du roi

et de la favorite. Il avait connu successivement le prince de Conti, le duc de Nivernais, le comte du Barry, Lauzun et le comte de Lauraguais. Il s'occupait avec eux de versification, et corrigeait leurs quatrains ; en échange il jouissait de la familiarité de ces seigneurs dont quelques-uns étaient les plus polis et les plus spirituels de la cour. Il voyait aussi au milieu d'eux la future duchesse de Nivernais, madame de Rochefort, femme d'une exquise beauté et d'un dévouement pour ses amis qui ne se démentit jamais.

La comtesse s'amusa d'abord, comme tout le monde, de ce joli petit chevalier qu'elle croyait sans conséquence ; elle le faisait asseoir à ses pieds et le caressait en l'appelant *mon petit d'Éon*, plus souvent *ma mignonne*, et en lui recommandant d'être sage. C'est dans cette intimité de plus en plus profonde qu'éclata la toute-puissance de l'amour et que le chevalier d'Éon, après un sommeil de vingt-sept ans, fut saisi, un soir, par un désir impétueux et connut la passion pour la première fois. Mais ce que je pourrais en dire ne vaudrait pas ce qu'il en a dit lui-même. Je le laisse raconter quel effet fit sur lui ce coup de foudre de la virilité :

« Un soir, dit-il, se trouvaient réunis dans l'hôtel du comte de Dons-en-Bray, rue du Faubourg-Saint-Germain, le duc de Nivernais avec mesdames de Gisors et de Brissac, ses filles, et la comtesse de Rochefort, jeune et intéressante veuve dont j'étais le Benjamin. Les doigts blancs et effilés de la comtesse, insoucieuse et plongée dans un doux nonchaloir, jouaient depuis quelque temps avec ma chevelure, qui était blonde et soyeuse. Madame de Rochefort se plaisait à cet amusement innocent, quand soudain je tressaillis, en éprouvant une sen-

sation qui m'était inconnue, au contact de cette main féminine.

« Je sentis tout mon être sillonné par un courant magnétique; il me sembla que des étincelles jaillissaient de ma tête et crépitaient sous les passes de cette main dont le frôlement faisait frissonner ma peau et dresser ma chevelure..... Mais je dissimulai de toutes mes forces cette sensation nouvelle, indéfinissable; j'avais peur qu'une contraction, un mouvement ne trahissent mon émotion et ne révélassent le bien-être intérieur que je ressentais. Je laissai donc courir et folâtrer sur mon front cette douce main, le plus indolemment et le plus attentivement que je pus, en apparence. Accoquillé, courbé sur moi-même, tenant mes mains l'une dans l'autre, roidissant mes muscles et mes nerfs, je me crispai, j'étreignis le plaisir, je le pliai sous moi, le cachai, l'étouffai; mais la somme des titillations que j'éprouvai s'accrut et se condensa tellement; mes membres en furent chargés, saturés à tel point, qu'une trépidation irrésistible, foudroyante, éclata sur tout mon corps; je frissonnai, je bondis, et la comtesse effrayée retira précipitamment sa main frappée du contre-coup de cette secousse. Elle leva aussitôt les yeux et rougit malgré elle en remarquant mes joues qui étaient pourpres, mon cou gonflé, mon regard humide, ma paupière dilatée.....

« La comtesse de Rochefort était une grande et belle femme, à l'œil en amande avec une prunelle ardente et veloutée. Soit qu'elle eût connaissance de ma *tardiveté*, soit qu'elle en jugeât tout simplement à mon apparence puérile et délicate, elle était avec moi sans gêne aucune, m'accordant auprès d'elle et se permettant auprès de moi de petites privautés sans conséquence, de sœur à frère et de frère à sœur. Elle m'ap-

pelait son *petit d'Eon*, me traitait en enfant et déclarait m'aimer beaucoup. Mais, à partir de ce moment, la comtesse s'éloigna insensiblement de moi, et se retira peu à peu dans une froide réserve comme une tortue qui s'est mise à découvert et que la vue du danger fait rentrer dans sa carapace. Le coup d'œil insolite et véritablement flamboyant dont je l'avais enveloppée avait été comme un éclair à son esprit fin et pénétrant. Elle comprit qu'il y avait un homme à la place d'un enfant, et que la femme désormais devait à son tour prendre la place de la sœur..... Elle ne joua plus avec moi, me parla moins, mais je remarquai qu'elle me regarda davantage; elle ne me dit plus qu'elle m'aimait et commença à m'aimer; c'est bien là les femmes, n'est-ce pas? »

Mais oui, c'est bien là les femmes! et il faut les bénir d'être ainsi!

CHAPITRE III

UN IMBROGLIO. — MADAME DE POMPADOUR ET LOUIS XV

La comtesse de Rochefort n'en pouvait plus douter : le chevalier était bel et bien un vaillant chevalier et non plus un enfant. Mais jusqu'ici elle était seule dans le secret.

A quelque temps de là, on était alors en carnaval, quelques amis de la comtesse, réunis en soirée chez elle, résolurent d'improviser une bouffonnerie et s'adressèrent à leur petit d'Éon. Le duc de Nivernais devait donner un grand bal où le roi était attendu; le comte du Barry proposa à d'Éon de s'y rendre déguisé en femme, et, l'idée ayant paru plaisante, on pressa le chevalier de la mettre à exécution. Madame de Rochefort, sollicitée, n'eut aucune raison plausible de refuser ses

robes et sa camériste, et on prit aussitôt rendez-vous pour le lendemain. Combien les actes les plus futiles peuvent avoir de conséquences graves! Cette mascarade, cette plaisanterie, allait décider de la destinée, de la vie, de l'avenir d'un homme que ses hautes qualités, sa bravoure, son intelligence appelaient sans contredit aux plus hautes fonctions Ce costume de femme qu'il allait revêtir pour la première fois devait être son suaire. Mais n'anticipons pas et laissons-le raconter cet épisode de sa vie, dont nous trouvons le récit dans une charmante lettre qui nous est restée; je demande pardon pour la vivacité de quelques détails, mais le dix-huitième siècle n'était pas bégueule, tant s'en faut :

« L'idée seule, dit-il, de revêtir une des robes de la comtesse, de sentir sur ma peau un vêtement qui avait pressé le sein de cette adorable femme, contre lequel avait battu son cœur, dont le tissu avait emprisonné et touché son beau corps, me procura à l'avance un frémissement de plaisir indicible. Je brûle de tenir cette étoffe, de la palper, d'en respirer l'odeur, d'en aspirer les effluves... Cette robe doit être encore imprégnée des émanations odorantes de la femme qui l'a portée. Je la sentirai à m'enivrer, et la pensée seule en est déjà un enivrement pour moi; aussi suis-je parti avant l'heure fixée. Il fallait d'ailleurs qu'on m'habillât, et le costume des femmes n'était pas une petite affaire. C'était tout un protocole somptuaire à réglementer, toute une armée de colifichets à disposer par ordre, par lignes et par rangs. Aussi me remit-on entre les mains d'un vieux vétéran, blanchi dans la diplomatie de la toilette, grognard barbu avec deux ou trois chevrons gagnés sur le champ de bataille de la coquetterie, fille ma-

jeure et devenue invulnérable aux coups de la médisance et aux attaques de la calomnie.

« Je reculai d'abord à la vue de ce débris trois fois respectable, qui s'avança vers moi avec toute la dignité d'un tambour-major, et je fus instinctivement tenté de porter la main à mon front comme on fait devant un invalide. Après s'être affaissée deux fois majestueusement sur elle-même en signe de salut, la dame m'indiqua du doigt un cabinet de toilette où elle me pria de passer seul, afin de m'affubler des premiers vêtements qui ne pouvaient être mis sous ses yeux sans blesser sa pudeur, dit-elle. J'obéis à ce scrupule de la décence, et, le premier équipement endossé, je revins me confier à la chasteté sexagénaire et désormais inviolable de mon capitaine instructeur...

« Le gros de ma métamorphose était fait, et, fidèle aux instructions de mon caporal enjuponné, je portais déjà très-proprement le fourniment féminin, je paradais sous mon nouvel uniforme et je m'exerçais aux petites minauderies qui forment la tactique et la science stratégique du corps sous le drapeau duquel j'étais enrôlé, quand madame de Rochefort entra. La comtesse se chargea de mettre la dernière main à l'œuvre et de compléter mon instruction. La camériste se retira donc et me laissa seul avec la comtesse. Mais voilà que, tranquille encore comme un agneau un instant auparavant, je deviens remuant et inquiet comme un faon. J'ai du feu dans les veines et du vif-argent dans les jambes. En vain ma compagne me gourmande, me gronde, je ne puis rester en place. En vain je suis piqué par les épingles en me retournant, il faut que je me retourne au risque des mêmes piqûres. Il est vrai que chaque fois une jolie main vient étancher mon

sang avec une tendre inquiétude et que je convoite presque les douleurs de la blessure pour la douceur de la guérison.

« Mais la comtesse s'est placée en face de moi; une fleur s'est échappée de ma chevelure, elle veut en replanter la tige détachée. Pour faciliter la greffe à enter sur ma coiffure, me voilà contraint de baisser la tête : mon front touche celui de la comtesse, ma joue effleure sa joue, ma bouche est vis-à-vis la sienne, une ligne, un rien les sépare; je respire son haleine, je m'en abreuve. D'une gorge fraîche et éblouissante dont je sens les battements, du cou que j'entrevois, des épaules nues que je touche, s'élève une douce moiteur, une vapeur parfumée qui trouble mes sens, mes yeux; ma tête se perd... Cette chair est de l'aimant, elle me fascine, elle m'attire... J'y porte mes lèvres, plus brûlantes qu'un fer chaud, et tombe à genoux en criant : « Pardon, madame, je « vous aime ! »

« La comtesse fut d'abord interdite et recula de quelques pas; puis, me voyant en cette posture humble et contrite d'un écolier qui attend le châtiment d'une faute, elle reprit courage devant cette timidité innocente, et me cria en riant, pour toute réprimande : « Prenez donc garde, monsieur, vous « allez gâter votre robe! »

« Comme on le pense bien, je compris toute la portée de ce mot, et, en enfant bien élevé qui n'est pas puni pour la première fois, j'allais recommencer ma faute. La comtesse m'arrêta avec fermeté, mais non sans émotion. J'obéis à sa simple défense et j'entendis sa bouche dire tout bas : « Char- « mant enfant. » Ce fut ma seule récompense : le cœur de la comtesse battait alors aussi vite que le mien !

« Pendant le trajet de Paris à Versailles, nous fûmes placés

l'un à côté de l'autre et nous demeurâmes silencieux au milien du brouhaha général causé par la loquacité de nos compagnons; mais nos mains restèrent étroitement et constamment unies. Langage muet plus éloquent que la parole : le cœur entend par tous les sens. »

On entra chez le duc; le bal était commencé. Le roi s'y promenait avec Lebel, ennuyés l'un et l'autre et en quête de femmes qui pussent les amuser. Madame de Pompadour y était aussi, surveillant Louis XV en geôlier vigilant, pour contrarier ses caprices au passage.

Bientôt le chevalier d'Éon prend la main du comte du Barry et tous deux dansent devant le roi, qui regardait la jolie enfant avec beaucoup d'attention. Le visage de Louis XV s'animait visiblement, d'Éon était *charmante;* quelle grâce exquise! quel air innocent! Le roi appela Lebel, et, après lui avoir parlé bas, il s'éloigna et rentra au château. La danse ayant cessé, Lebel s'approcha de du Barry, puis, après quelques mots de conversation, il alla droit au but et lui demanda quelle était la ravissante créature qui venait de quitter son bras.

Du Barry était né pourvoyeur de harems, il comprit que toute une aventure se cachait derrière ces préliminaires, et il répondit si habilement, qu'il eut le talent d'intriguer Lebel, qui finit par avouer le caprice de Sa Majesté; indignation du comte, avances de Lebel, hauts de corps vertueux de du Barry, apaisés par l'assurance que Jupiter renouvellerait le miracle qui séduisit Danaé et qu'il ferait pleuvoir de l'or.

Du Barry se rendit avec une joie mal contenue. Il promit

d'envoyer au rendez-vous indiqué la jeune personne qu'il appelait sa cousine, et, s'étant débarrassé de Lebel, il courut rejoindre d'Éon.

« Mon cher petit, lui dit-il, une très-grande dame a parié contre moi mille louis que tu n'es pas un homme. J'ai tenu l'enjeu, et, si tu me fais gagner, je t'en donne la moitié. Tu as trop de cœur pour reculer. »

D'Éon trouva d'abord la gageure invraisemblable, mais son amour-propre fut piqué au vif. « Vous ne perdrez pas votre pari, mon cher comte, » dit-il, et il partit en promettant de tout raconter au retour.

Dans la rue on le fit monter en carrosse, un quart d'heure après il était dans un salon plus somptueux encore que celui qu'il venait de quitter, si somptueux que le chevalier se donnait à tous les diables pour savoir au juste comment finirait cette aventure, qu'il raconte en ces termes :

« J'avais, dit-il, l'œil fixé sur la porte de velours cramoisi orné de clous dorés par laquelle j'étais entré, soudain un panneau dissimulé s'entr'ouvre à côté de moi. Une femme paraît, c'est la marquise de Pompadour! la marquise, embellie encore par le dépit qu'elle éprouvait : tout est bénéfice pour les jolies femmes!... Ses lèvres closes, serrées, ne laissaient à la place de la bouche qu'une petite ouverture en cœur, étroite, mignonne, adorable; ses joues, colorées par la jalousie, rayonnaient de fraîcheur, et ses pommettes, couvertes d'un carmin fébrile, étincelaient de ce vermillon qui rend les petites pommes d'api si purpurines, si avenantes, qu'on ne peut résister à la tentation d'y mordre... Émerveillé, je m'approche de la favorite, mais de ses jolies mains celle-ci m'applique le meilleur

soufflet que j'aie reçu de ma vie. Ce début singulier me déconcerte d'abord, mais bientôt, remis de ma surprise, comme un soldat après le premier feu, je reprends courage. La résistance a toujours été pour moi un aiguillon! Apparemment, me disais-je, c'est une familiarité habituelle aux maîtresses de roi, et je retourne résolûment à l'assaut. La Pompadour est interdite, elle s'attendait à voir la coupable, prise en flagrant délit, confuse, repentante et demandant merci; au lieu de cela elle a affaire à une luronne qui se porte intrépidement à sa rencontre et semble prête à lutter de pied ferme avec elle. A son tour elle est effrayée, recule, a presque envie d'appeler du secours.

« Madame! me cria-t-elle avec terreur.

« — Oh! je suis homme et non femme, lui répondis-je.

« — Que dites-vous?

« — Ce que vous savez déjà.

« — Que prétendez-vous?

« — Vous en donner la preuve et gagner le pari.

« — La preuve, le pari!... de quoi?

« — La preuve que je suis homme et le pari que vous avez fait du contraire.

« — Moi?

« — Vous. Oh! je le gagnerai.

« — Laissez-moi, de grâce. Vous êtes homme, dites-vous?

« — Sans doute.

« — Vous n'êtes donc point ici en rendez-vous?

« — Pardon.

« — Auprès de qui?

« — Auprès de vous.

« — Je n'y comprends plus rien... Madame!... mon-

sieur!... Je vais appeler!... Grand Dieu!... Ah! c'est un homme!... Monsieur, vous n'y pensez pas, dans la cham bre du... »

« Je n'écoutais rien, il y avait là une ottomane. »

Le chevalier poursuit ce récit scabreux avec cette aisance familière et ces licences de langage qui n'effarouchaient pas la société du dix-huitième siècle. La marquise, après une légère défense, acquit la conviction que cette jolie femme était bien réellement un fort joli garçon.

Elle achevait à peine de réparer le désordre de sa toilette qu'on entendit des pas dans le couloir : c'était le roi. La marquise de Pompadour reprit le chemin mystérieux par lequel elle était arrivée. Louis XV entra aussitôt, le teint animé, l'œil en feu.

A peine fut-il en présence du chevalier qu'il l'attaqua vigoureusement, en homme habitué à rencontrer peu de résistance. D'Éon comprit alors la mystification dont il était victime; il voulut éclairer le monarque, mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps, et, grâce à la vivacité de son geste, il acquit sur la réalité du sexe de d'Éon une certitude égale à celle que la marquise venait d'acquérir un instant auparavant.

Louis XV était stupéfait, la bouche béante; à ce moment madame de Pompadour rentra.

« Qui fut penaud? continua le chevalier.

« Ce fut Louis XV; le monarque était *honteux comme un renard qu'une poule aurait pris*. On eût dit un enfant saisi la main dans le sac par son maître. Il était rouge cramoisi et inondé de sueur... Mais la Pompadour fut bonne et pardonna.

Elle exigea, en retour de sa clémence, une amnistie pleine et entière pour les auteurs de la comédie. Elle avait trop ri pour que quelqu'un pleurât, dit-elle... Peut-être avait-elle encore quelque petite raison de se montrer charitable, mais elle n'en parla pas... ni moi non plus.

« Je n'en reviens pas, dit Louis XV en me contemplant avec une sorte d'admiration quand la paix fut signée ; c'est une métamorphose étonnante.

« — C'est vrai, répondit la Pompadour, la femme la plus vertueuse et la plus clairvoyante s'y tromperait. »

« Alors le roi s'approchant de moi :

« Mon ami, êtes-vous aussi intelligent que beau garçon, aussi discret que jolie fille ?

« — Que Votre Majesté veuille mettre mon zèle et mon dévouement à l'essai, lui répondis-je, et je lui promets de ne pas succomber sous l'épreuve.

« — Eh bien, soit ! Gardez donc un silence absolu sur tout ce qui s'est passé ici. Tenez-vous prêt à exécuter mes ordres ; bientôt vous aurez de mes nouvelles. »

« Un quart d'heure après je retournais à Paris dans la voiture de madame de Pompadour, dont les adieux s'étaient résumés pour moi dans un regard unique mais intraduisible.

« Couché sur les coussins moelleux de la marquise, entraîné avec la rapidité de l'éclair, les événements de la nuit me repassèrent un à un devant les yeux, comme les arbres de la route. J'étends les mains vers les parois de la voiture, je les touche, les palpe, pour m'assurer que je ne dors pas, que tout cela n'est pas une illusion mais bien une réalité. Il me semble que je suis sous l'influence d'un rêve, d'un pouvoir fantastique, que je suis emporté dans quelque tourbillon.

Les dernières paroles de Louis XV surtout bruissaient constamment à mes oreilles. C'étaient, hélas! les premiers tintements de l'ambition qui depuis a sonné sur moi le glas des morts! Mais alors l'avenir m'apparaissait immense comme un fantôme; la fortune, les ailes déployées, volait devant ma voiture, elle semait sur ma route un éblouissant mirage... En vain je me frotte les yeux, en vain je me cache la tête dans les mains, la vision est là, elle voyage avec moi, inévitable comme l'ombre qui partout nous suit ou nous précède.

« En arrivant à Paris, j'avais les paupières enflammées d'une sorte de prurit par la constante tension de cette hallucination visuelle. C'était comme une apoplexie de la pensée, un transport mental causé par la surexcitation continue du cerveau.

« Quand j'entrai chez la comtesse de Rochefort, le duc de Nivernais, mesdames de Gisors et de Brissac, ses filles, toute notre folâtre compagnie enfin y était encore assemblée. Les plaisanteries, les brocards de toutes sortes commencèrent à pleuvoir sur ma tête. Je supportai bravement l'averse et opposai un flegme imperturbable à cette ondée. Abrité sous mon secret, je ne ripostai aux attaques qui m'assaillaient que par un ricanement continu qui finit par déconcerter mes adversaires. Il perçait sans doute à travers mon impassibilité un air de satisfaction intime, manifeste, qui les décontenança.

« Que s'était-il passé? qu'avait dit Louis XV? Voilà ce que je ne voulais point raconter; ce que, malgré leurs provocations, leurs prières, ils ne purent ni savoir ni deviner. Les rôles changèrent alors, de mystifié je devins mystificateur; je tournai contre mes amis les armes dont ils s'étaient servis contre moi.

« Une seule personne demeurait indifférente à cette scène; elle seule avait été constamment triste. Je remarquai même le sillon furtif et la trace humide d'une larme au-dessous de son bel et grand œil : aussitôt et sans savoir pourquoi, je m'accusai de ces pleurs. Je n'aurais pu définir ce que j'avais à me reprocher envers cette femme, et pourtant je me sentais coupable!

« Enfin, chacun se retira et je demeurai seul pour me dépouiller de mon accoutrement féminin; les femmes de la comtesse étaient couchées et je n'avais point voulu qu'on les réveillât, espérant pouvoir me passer de leur service. Mais je fus empêché dès les premiers pas; ma robe était agrafée par derrière, et j'eus beau me tordre et me contourner en tous sens, jamais ma main ne put atteindre à la fatale boutonnière. Renonçant à triompher d'un invincible obstacle, je fus tenté de regagner l'hôtel Dons-en-Bray sous mon costume de femme, mais j'étais décoiffé, mes cheveux étaient en désordre, et leur élégant édifice n'offrait plus qu'un monceau de ruines désolées. Et puis, sortir à six heures du matin dans la rue tête nue et en robe de bal, il y avait de quoi ameuter après soi tous les gamins de Paris. Il fallut donc me décider à sonner; peut-être la vieille camériste qui m'avait habillé viendrait à mon secours; au lieu d'elle, ce fut la comtesse.

« Je devine votre embarras, me dit-elle. La vieillesse est « dormeuse, et je ne voudrais pas pour tout au monde trou- « bler le sommeil de ma bonne; acceptez donc mes services. »

« Il y avait dans son accent une douceur pénétrante et une grâce mélancolique dont je fus vivement touché. Je voulus reprendre la main qui, dans la voiture, m'avait été si longtemps abandonnée; mais la comtesse la retira, et aussitôt les larmes

qu'elle avait retenues et dévorées depuis quelques heures inondèrent ses paupières.

« Mon infidélité, sinon réelle à ses yeux, au moins intentionnelle, l'avait frappée au cœur... Je devinai cette fois le langage muet de sa douleur... Heureusement j'étais en veine de consolation. L'inspiration que j'avais si longtemps attendue du ciel et que le ciel m'avait envoyée pour la première fois en ce jour ne m'avait point quitté. Semblable à la pythonisse de Délos, le dieu me possédait encore. Je parlai donc de source et ma parole triompha, car le chemin de l'âme était ouvert... »

CHAPITRE IV

L'EUROPE EN 1755

Pour cette société désœuvrée, cette aventure fut un événement. Le chevalier devint à la fois le héros et l'héroïne à la mode. Est-ce un homme? Est-ce une femme? La marquise de Pompadour et madame de Rochefort se gardèrent bien de résoudre la question, et le chevalier d'Éon prit plaisir à laisser dans le doute les curieux et les curieuses.

Les perspectives que la parole de Louis XV avait déroulées devant lui l'occupaient bien plus sérieusement. L'ambition fermentait en lui et son activité prodigieuse ne demandait qu'à être occupée.

Deux jours après, rendant visite au prince de Conti, le jeune chevalier fut, dès son entrée, salué du titre d'ambassa-

deur; il ne savait s'il devait rire ou remercier, un mot du prince le mit au fait : Louis XV attendait le chevalier d'Éon.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est nécessaire d'exposer rapidement la situation politique de l'Europe à cette époque, c'est-à-dire en 1755.

Ce tableau ne manque pas d'intérêt.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle, qui termina la querelle de la succession d'Autriche, l'Europe était recueillie, mais prête à recommencer la lutte. La Prusse d'abord, nation jeune et conquérante, avait tout à gagner à une nouvelle guerre. Gouvernée par un grand homme, possédant la première armée du monde, ayant à combattre des ennemis mal commandés et presque sans ressources, cette puissance n'avait qu'à suivre son génie militaire et à s'arrondir aux dépens des autres États de l'Allemagne. Frédéric II avait pour alliée l'Angleterre, qui réunissait ses forces contre la France et qui se préparait à chasser notre pavillon de toutes les mers.

La France, qui, dans la dernière guerre, avait combattu la maison d'Autriche, aurait dû persister dans cette voie politique et fortifier la Prusse afin de l'opposer à la puissante Allemagne du Midi. Il eût été grand et habile de détacher Frédéric II de l'alliance anglaise, et, si cette conduite eût été suivie, notre pays ne porterait pas au front la souillure de la guerre de Sept-Ans.

Mais il en advint autrement. La France était gouvernée alors par madame de Pompadour, et la courtisane, blessée par une épigramme du roi de Prusse, avait juré de se venger. L'impératrice Marie-Thérèse, informée des résolutions de la marquise s'efforça de gagner ses bonnes grâces et de rapprocher ainsi la France de l'Autriche. Une flatterie fit réussir

l'entreprise. Marie-Thérèse écrivit à sa bonne amie la fille du boucher Poisson, et aussitôt l'alliance franco-autrichienne fut arrêtée. Louis XV signa des deux mains, madame de Pompadour le voulait, et ce que femme veut.., vous savez le reste.

Ainsi, au début de la guerre de Sept-Ans, nous allions combattre la première nation maritime du monde et le roi de Prusse, c'est-à-dire le plus grand tacticien de l'époque. Quels alliés pouvions-nous engager dans notre querelle? La Suède? Elle était épuisée. L'Espagne? Elle était neutre. La Pologne? Elle était mourante. Seule la Russie pouvait quelque chose et son choix allait donner la victoire à l'un ou à l'autre parti. Louis XV avait donc le plus grand intérêt à entretenir de bonnes relations avec la tzarine et à rechercher son alliance.

Un mot maintenant sur cette princesse et sur nos rapports avec son gouvernement en 1755.

Élisabeth s'était emparée du trône de Russie par un coup d'État. Fille de Pierre le Grand et de Catherine, elle avait été déshéritée par sa mère en vertu de la loi de Pierre Ier, qui permet au souverain de désigner son successeur. Pendant longtemps elle ne put s'emparer de la couronne, mais elle en eut pourtant l'occasion après 1741. A cette époque, le trône échut à un enfant, le jeune Iwan Iwanowitz qui régnait sous la régence de sa mère, la princesse Anne, et de son père le prince de Brunswick. On poussait alors la prévoyance contre Élisabeth jusqu'à la laisser sans argent, afin de lui ôter tout moyen de corruption, et, pour mieux la distraire de toute pensée d'ambition, on lui fournissait... des amants qu'elle ne dédaignait pas. Ceci n'est pas de la morale, c'est de la politique. Élisabeth était belle, d'un tempérament luxuriant. Elle n'avait pas besoin que la politique favorisât ses amours ;

elle savait très-bien les favoriser elle-même. Elle s'attacha de cette façon presque tous les officiers du régiment Préobajenski. Elle mit aussi dans ses intérêts deux Français : l'un, son amant, M. de la Chétardie, ambassadeur de Louis XV, la servit puissamment auprès des Suédois ; il obtint même qu'une armée suédoise envahît la Finlande. C'est alors qu'Élisabeth, placée entre la couronne et l'échafaud, souleva la garnison de Saint-Pétersbourg, marcha contre le palais impérial, et, s'étant saisie du jeune Iwan et de sa mère, les fit jeter dans un cachot.

C'est toujours de la politique et non de la morale.

Bientôt Élisabeth quitta la Chétardie pour Bestucheff-Riumin, qu'elle créa grand chancelier, c'est-à-dire la seconde personne de l'empire. Bestucheff renvoya aussitôt la Chétardie en France. Celui-ci se vengea d'Élisabeth par des médisances,— je ne dis pas des calomnies, — en faisant circuler dans les salons de Paris toutes sortes d'anecdotes scandaleuses sur la vie intime de la tzarine. A quelques années de là il fut chargé d'une mission à la cour de Russie, mais Bestucheff le fit arrêter à la frontière, et la France subit patiemment cet affront ; elle fit mieux, elle exila la Chétardie.

Élisabeth, blessée dans son honneur, disait-elle en riant, refusa la proposition de la cour de France. Elle était encouragée dans cette rancune par son amant Bestucheff, qui, par jalousie, haïssait tous les Français comme s'ils eussent été coupables des bonnes grâces qu'Élisabeth avait eues pour la Chétardie. Bestucheff appartenait à l'Angleterre, chaque année il recevait de Londres des sommes considérables pour tenir le cabinet de Saint-James au courant de la politique russe. Il avait d'ailleurs d'autres raisons pour redouter notre in-

fluence, car il savait qu'Élisabeth gardait pour Louis XV une affection fort tendre. Ils avaient dû se marier, et les hasards de la politique ayant empêché l'accomplissement de ce projet, la tzarine se souvenait toujours du roi de France, qui, dans sa jeunesse, était beau et qui jouissait en Europe d'une réputation de galanterie, hélas ! trop méritée.

Quatorze ans s'étaient écoulés depuis le renvoi de la Chétardie. Élisabeth, un moment sur le point de s'allier à la Prusse, avait été cruellement atteinte par une de ces épigrammes que Frédéric II tournait si bien. Changeant alors de projet, par dépit, elle voulut renouer avec la cour de France. Le cabinet de Versailles envoya des négociateurs qui devaient porter à la tzarine des lettres autographes du roi. Tous furent arrêtés à la frontière. Un seul, le marquis de Valcroissant, étant parvenu à passer, fut saisi et jeté dans un cachot. Et voilà comment le droit des gens était respecté.

En 1755, un an après l'issue malheureuse de cette ambassade, le roi songeait de plus en plus à se rapprocher de sa bien-aimée sœur, mais quel moyen pour y réussir? Ce fut alors que Louis XV eut avec le chevalier d'Éon, habillé en femme, l'étrange aventure rapportée dans le précédent chapitre et qu'il conçut le projet d'utiliser les divers talents de ce jeune homme.

Le règne de Louis XV est un des plus curieux et des plus divertissants spectacles qu'on puisse rencontrer dans l'histoire. Double politique, l'une souterraine, l'autre au grand soleil, un prince à deux visages, amant et roi, l'amant déshonorant la couronne en public, le roi se cachant pour gouverner, répandant sa police sur l'Europe, entretenant des agents dans les cours étrangères pour y espionner les souverains, et

introduisant dans les affaires d'État des finesses de femme et des ruses vulgaires. Au conseil, des ministres nommés par la favorite; derrière eux, des ministres nommés par le roi. Si bien que le moindre décret était ballotté entre mille intrigues et qu'il en jaillissait des quiproquos extrêmement plaisants. Afin de réunir tous les avis et d'écouter toutes les raisons, le roi choisissait ses ministres particuliers parmi les ennemis de la favorite; ils avaient des agents à eux qui correspondaient avec Louis XV et qui étaient entièrement étrangers aux autres départements. On ne connaîtra jamais tout ce qu'une telle administration a coûté à la France.

A la tête des ministres occultes de Louis XV se trouvaient, à l'époque dont nous parlons, le comte de Broglie, notre ambassadeur en Pologne; le prince de Conti et M. Tercier, premier commis des affaires étrangères. Le roi confia donc à ces messieurs son projet d'envoyer à Pétersbourg le chevalier d'Éon déguisé en femme, et de lui adjoindre pour l'accompagner en voyage un Écossais, fort dévoué à nos intérêts, le chevalier Douglas. Le roi ajouta que ce dernier ferait passer d'Éon pour sa nièce, et qu'il serait lui-même chargé d'inspecter l'intérieur de l'empire russe pendant que le chevalier d'Éon intriguerait auprès de la tzarine. Ce plan fut complétement approuvé et une indiscrétion ayant mis M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, sur la trace des projets du roi, on lui révéla une partie du secret afin de lui en cacher l'ensemble et le but. Il fut donc instruit de la mission du chevalier Douglas et on lui laissa ignorer celle du chevalier d'Éon. On convint aussi que Douglas correspondrait avec les ministres et d'Éon avec le roi.

Parallèlement aux grands intérêts qui allaient se traiter,

une mission plus délicate fut confiée au chevalier d'Éon. Le prince de Conti avait des droits au trône de Pologne; il avait gardé l'espérance d'y arriver un jour, et le roi de France l'encourageait dans ce dessein. A vrai dire le prince n'avait pas une préférence bien marquée pour la Pologne, il lui suffisait d'être roi, n'importe où, et Louis XV lui laissa un instant entrevoir la possibilité d'épouser la tzarine.

Élisabeth était d'âge à accepter un prince de trente-huit ans présenté par le roi de France, et lui-même issu de race royale. Si cette combinaison avortait, on pouvait du moins donner au prince de Conti quelque apanage, en Courlande, par exemple. Là, aux portes de la Pologne, il était facile de réunir une armée et, l'occasion aidant, d'escamoter la couronne.

En juin 1755 le chevalier d'Éon reçut des mains du prince de Conti un trousseau de fille et partit en compagnie du chevalier Douglas.

Nous ne parlerons pas ici du rôle que devait jouer le chevalier Douglas et des instructions qui lui furent confiées. Il avait surtout pour mission de visiter l'empire russe et de s'enquérir de la politique extérieure. Quant au chevalier d'Éon, tout se réduisait pour lui à approcher d'Élisabeth et à lui remettre une lettre de Louis XV. Difficile entreprise, périlleuse même, car il s'agissait de tromper la surveillance de Bestucheff et de risquer sinon la déportation en Sibérie, au moins la prison dans une forteresse.

CHAPITRE V

COMMENT LE CHEVALIER D'ÉON S'ACQUITTA DE SA MISSION EN RUSSIE

La mission que Louis XV avait confiée au chevalier était hérissée de périls et d'obstacles. Il fallait pour la remplir plus que de l'intelligence, plus que de l'activité. Il fallait une habileté, une souplesse d'esprit extraordinaires. Nous laisserons d'abord M. le chevalier d'Éon raconter lui-même les précautions qu'il était obligé de prendre pour assurer sa correspondance. Nous trouvons ces curieux détails dans une lettre qu'il écrivit en 1776 au comte de Vergennes, alors ministre des affaires étrangères.

« Londres, 28 mai 1776.

« Monseigneur,

« Le 4 novembre dernier je vous ai adressé, pour vous être

remis en mains propres, un volume in-4° de l'*Esprit des Lois*, afin que la couverture soit décollée devant vous et que vous puissiez prendre les papiers en chiffres qui y étaient renfermés. Le secret de cette couverture consiste en deux cartons entre lesquels on met des papiers secrets, puis quand les bordures de la peau de veau sont repliées et la feuille de papier marbré du livre collée dessus, en le mettant un jour sous la presse, la couverture prend une telle consistance, qu'il serait impossible même à un relieur de deviner le secret. Ce livre est celui même qui m'a été remis par M. Tercier lors de mes premiers voyages en Russie, pour y porter à l'impératrice les lettres secrètes du feu roi, avec un chiffre pour que cette princesse et son confident, le grand chancelier Woronzow, pussent correspondre avec S. M. et M. Tercier, à l'insu des ministres et des ambassadeurs. Ce livre contenait aussi mon chiffre avec le roi et M. Tercier, et un autre avec monseigneur le prince de Conti, M. Tercier et M. Monin. Mais le prince de Conti étant venu à se brouiller avec madame de Pompadour et le feu roi, j'eus l'ordre de ne plus suivre que lentement la négociation secrète de ce prince. Je conçus un nouveau chiffre pour correspondre uniquement avec le roi, M. Tercier et M. le comte de Broglie, à Versailles, et à Saint-Pétersbourg uniquement avec l'impératrice Élisabeth et son chancelier Woronzow, avec l'ordre positif du roi pour que ni les ministres de Versailles, ni même le marquis de l'Hospital, qui fut nommé en 1757 ambassadeur en Russie et moi secrétaire d'ambassade, ne pussent soupçonner cette intelligence secrète.

« J'avais de plus l'ordre du roi pour lui envoyer *toutes les dépêches du ministre des affaires étrangères avec les réponses de l'ambassadeur* et mon avis particulier sur tout, ce

que j'ai exécuté fidèlement tant en Russie qu'en Angleterre. Je me servais de ce même livre, à mes différents retours en France, pour rapporter les papiers les plus secrets que l'impératrice et son chancelier Woronzow me confiaient pour S. M., M. le prince de Conti et M. Tercier.

« Jamais personne autre que les parties intéressées n'a été informé de toute cette intrigue politique, qui a commencé en 1755 par le prince de Conti et M. Tercier et qui a été exécutée par le chevalier Douglas et moi seulement ; M. le comte de Broglie lui-même et M. le baron de Breteuil n'ont attrapé cette affaire que par la queue, ils n'en connaissaient pas encore la tête.

« Il serait important pour moi de savoir si la couverture de ce livre a été défaite devant vous ou votre secrétaire de confiance.

« Dans la couverture, à gauche, du côté du commencement du livre, il y avait une copie exacte, en chiffres, d'un ordre secret du roi, en date du 3 juin 1763, à moi adressé sur un carré de vélin. Dans la couverture à droite, qui fait la fin du livre, il y avait un carré de parchemin qui contenait un memento de l'ordre secret du roi, une note secrète pour ma famille après ma mort, etc., etc.

« Le chevalier d'Éon. »

Douglas et *mademoiselle de Beaumont* se mirent en route. Le chevalier d'Éon était si bien déguisé, il avait l'air si vraiment femme, que tout le monde s'y trompa et que, dès le commencement du trajet, la jolie voyageuse recueillit le bénéfice de sa grâce et de sa beauté. En Allemagne, Douglas voulut rendre visite à la famille du feu duc de Mecklem-

bourg-Strélitz, qu'il avait intimement connu, car il espérait obtenir de la duchesse des lettres de recommandation pour Saint-Pétersbourg. Pendant le séjour que les deux compagnons firent au château, se noua l'une des aventures les plus extraordinaires de la vie du chevalier d'Éon. On verra plus loin quelle influence cette aventure exerça sur le chevalier d'abord et sur la famille royale d'Angleterre ensuite.

La plus jeune des filles de la duchesse de Mecklembourg-Strélitz se nommait Sophie-Charlotte, et elle avait alors quatorze ans; elle était joueuse, et par conséquent étourdie, mais elle était aussi d'une nature très-tendre et très-aimante. A peine eut-elle rencontré mademoiselle de Beaumont, qu'elle se prit pour elle d'une affection extraordinaire et qu'elle ne voulut plus la quitter. Ce désir s'empara si puissamment de la jeune Sophie, qu'à grand'peine voulut-elle consentir au départ de sa nouvelle amie. Ses embrassades faisaient éprouver un singulier plaisir à notre héros, et peut-être que sans le chevalier Douglas la vertu du jeune ambassadeur se serait évanouie dans un aveu d'amour. Il fallut pourtant se quitter, mais on jura de se revoir, et la jeune duchesse, pour être sûre qu'on ne l'oublierait pas à Saint-Pétersbourg, remit à *mademoiselle d'Éon* une lettre pour mademoiselle Nadèje Stein, demoiselle d'honneur de Sa Majesté l'impératrice de toutes les Russies et amie de la jeune Sophie Charlotte.

Pendant ce temps, on causait à Paris, et la médisance n'avait point de relâche. Le départ et le travestissement du chevalier d'Éon, confiés d'abord à une seule personne, le furent à dix, puis à cent, puis à toute la cour. L'étonnement dura peu. Quelques-uns pensèrent que certainement d'Éon était une

femme; tout le prouvait d'ailleurs : sa retenue, ses manières pudiques, la grâce de sa tournure, la beauté de son visage, son aisance parfaite sous le costume féminin, le dédain affable que les femmes avaient pour lui. D'autres assuraient que le chevalier d'Éon était vraiment un homme, car une femme aurait-elle si rudement manié une épée, eût-elle accepté le rendez-vous proposé chez le duc de Nivernais? Les gens du parti modéré, pour unir les deux opinions, hasardèrent l'idée d'hermaphrodisme; enfin, pendant quelques mois, les conversations sur le sexe du chevalier ne cessèrent pas; on supposa tout, on crut tout, et c'est ainsi que naquirent en France, à ce sujet, les opinions si diverses sur lesquelles bien des gens ne sont pas fixés encore aujourd'hui.

Au moment où les deux voyageurs arrivèrent en Russie, l'Angleterre y faisait de grands progrès; on venait de signer un traité par lequel Élisabeth s'engageait à envoyer cinquante-cinq mille hommes en Allemagne, moyennant un secours de cent mille livres sterling par an. Ainsi, à moins d'un miracle, l'alliance de la Russie allait nous échapper pour toujours.

Il y parut dès le commencement de l'entreprise. L'ambassadeur d'Angleterre, plongé dans toutes les intrigues de la cour de Russie avec son gouvernement, avait décidé que nul Anglais ne serait admis dans l'intérieur de l'empire sans avoir été présenté à l'ambassade. Il craignait qu'un de ses compatriotes ne découvrît trop clairement certains détails de corruption et qu'il n'allât tout raconter à Londres. Ce diplomate, d'une perspicacité infaillible, devina le chevalier Douglas et le fit aussitôt reconduire à la frontière. D'Éon allait donc rester seul pour diriger cette grande affaire, et il n'avait pour réussir qu'une lettre d'introduction et les ressources de son esprit.

Dans toutes les cours du monde, le premier ministre a pour ennemi un ambitieux, chef d'un parti dans lequel viennent se liguer tous les mécontents. A Pétersbourg, contre Bestucheff il y avait Woronzofw, penchant secrètement pour la France, excitant tout bas le désir intime d'Élisabeth et faisant parvenir par intervalles ses encouragements au cabinet de Versailles. C'est à lui qu'on avait adressé le chevalier d'Éon, et le vieux diplomate, sentant qu'il allait jouer une partie suprême, se prépara à bien instruire l'auxiliaire que la Providence lui envoyait.

Mademoiselle d'Éon de Beaumont avait ses pleins pouvoir cachés là où Louis XIII n'eût jamais osé aller les prendre. Dans la semelle d'un de ses souliers était une lettre explicative, et, enfin, le parchemin enchanté qui devait tout gagner, c'est-à-dire le billet de Louis XV à la tzarine, était caché dans la couverture d'un tome de Montesquieu.

Élisabeth fut surprise et charmée de la ruse. Elle regarda longtemps la messagère et conçut aussitôt une affection passionnée pour ce frais visage. Woronzofw instruisit la tzarine de l'aventure; elle n'en *voulut* rien croire et soutint que *mademoiselle de Beaumont* était une femme. Ce goût soudain de l'impératrice devint si violent, que *mademoiselle de Beaumont* fut nommée lectrice intime et particulière de Sa Majesté, charge qui lui donnait droit d'entrer à toute heure de jour et de nuit dans les appartements privés. Pour ne pas perdre le temps, mademoiselle de Beaumont fut logée au château et dut entrer en fonctions le soir même.

Le lendemain, Woronzofw se présenta chez mademoiselle de Beaumont et lui tint le discours suivant, qui nous a été conservé dans les notes du chevalier :

« Mon cher ami, lui dit le vieux chancelier, cette cour est un monde nouveau pour vous ; vous y entrez chargé de nos intérêts à tous, il est nécessaire que vous ayez quelques données sur le terrain où vous allez mettre le pied. C'est un terrain glissant, dangereux, où l'on doit tomber à coup sûr et faire fausse route si l'on n'a sous les yeux quelques jalons pour se guider et à la main un bâton pour se soutenir. Écoutez-moi donc, et daignez avoir quelque confiance aux instructions que vous apporte mon expérience sexagénaire ; demain je ne pourrai plus vous aider que de mes vœux, car le moindre signe d'intelligence entre nous serait surpris, dévoilé. Aussi, à dater d'aujourd'hui, nous ne devons plus nous connaître.

« Vous avez vu l'impératrice et vous avez été troublé, séduit ; son regard caressant, sa parole mielleuse vous ont captivé du premier coup. Oh ! je vous étudiais, et c'est parce que j'ai vu et compris tout l'effet produit sur vous par une première entrevue que j'ai jugé cette conversation nécessaire. J'apporte un contre-poids dans la balance dont la main royale a déjà su faire incliner le fléau ; je viens rétablir l'équilibre. Vos yeux ont été éblouis ; je veux éclaircir et écarter le nuage qui nous perdrait en vous aveuglant. Vous avez jugé jusqu'à ce jour avec le cœur, mon ami, le cœur est presque toujours un mauvais conseiller en politique : il faut l'enchaîner en entrant dans les palais. Là, l'esprit seul, l'esprit froid, impassible, doit être notre guide ; lui seul doit juger des hommes et des choses, car il n'y a pas de sentiment au sein des cours, il n'y a que des intérêts. Ici, sachez-le bien, tout est jeu et tout joueur est fripon. Aussi importe-t-il d'avoir l'œil au guet et de mettre incessamment la main sur sa pensée, comme

les honnêtes gens la mettent sur leur poche en entrant dans un tripot.

« Je reviens à l'impératrice. Sous un air de bonhomie apparente, elle a l'intelligence déliée, incisive. Si l'on n'est boutonné d'avance et cuirassé contre son regard, il se glisse sous votre habit, l'écarte, s'insinue, vous déshabille, vous entr'ouvre la poitrine ; et quand vous vous en apercevez, il n'est plus temps : vous êtes à nu, la femme a lu dans vos entrailles et fouillé dans votre âme. Aussi la candeur et la bonté ne sont qu'un masque, un vernis d'emprunt sur la figure d'Élisabeth. Grattez l'enduit, écaillez la première couche, et le noir apparaît sous le blanc, la face vraie sous la fausse. Dans votre France, par exemple, dans toute l'Europe, notre souveraine a la réputation et le surnom de *Clémente*. A son avénement au trône, en effet, elle jura sur l'image révérée de saint Nicolas que personne ne serait mis à mort sous son règne. Elle a tenu parole *à la lettre* et aucune tête n'a encore été coupée, c'est vrai ; mais deux mille langues, deux mille paires d'oreilles l'ont été, joignez-y autant d'yeux crevés et de nez fendus, et vous aurez compensation. Vous connaissez sans doute l'histoire de la pauvre et intéressante Eudoxie Lapoutzin ?... Elle eut quelques torts peut-être envers Sa Majesté, mais le plus grave à coup sûr fut d'avoir été sa rivale et plus jolie qu'elle. Élisabeth lui a fait percer la langue d'un fer rouge et administrer vingt coups de knout de la main du bourreau, et la malheureuse était enceinte et près d'accoucher ! Instruits par cet exemple et habiles à concilier leur vengeance et le serment de leur souveraine, les gouverneurs de provinces accomplissent la parole impériale avec une atroce férocité ; ils ne tuent point leurs ennemis, ils les pendent aux

arbres par les bras ou les pieds jusqu'à ce qu'ils meurent d'eux-mêmes, ou bien ils les clouent en croix sur des planches et les abandonnent ainsi au courant des fleuves qui traversent les déserts. Voilà ce qui a lieu dans ce moment encore dans nos provinces, la subtilité de cannibale et l'*ergotisme* de bourreau qu'Élisabeth tolère et auxquels Bestucheff applaudit. Tenter de renverser un pareil gouvernement, ce n'est point de l'ambition, j'ose le dire, c'est du patriotisme, c'est de l'humanité. Vous trouverez dans la vie privée d'Elisabeth les mêmes contradictions que dans sa vie politique. Tantôt impie, tantôt fervente, incrédule jusqu'à l'athéisme, bigote jusqu'à la superstition, elle passe des heures entières à genoux devant une image de la Vierge, parlant avec elle, l'interrogeant avec ardeur et lui demandant en grâce dans quelle compagnie des gardes elle doit prendre l'amant dont elle a besoin pour la journée : sera-ce dans les Préobajenski, les Ismaelouski, les Simeonouski, les Kalmouks ou les Cosaques? Au reste, Élisabeth n'a pas toujours recours à l'inspiration du ciel pour faire choix de ses amants. Parfois elle est captivée par une tournure plus ou moins martiale, une stature plus ou moins haute; hier par de larges épaules, aujourd'hui par une main mignonne, demain se sera par des moustaches blondes ou noires. Tout cela dépend de ses caprices et de sa fantaisie.

« Dernièrement elle est devenue amoureuse folle d'un soldat qui jouait du serpent, folle pour huit jours, car ces petites passions sont éphémères comme ses désirs et se renouvellent comme eux : c'est le casuel ajouté aux revenus fixes de la royauté. Ceux-ci sont ordinairement gérés par un administrateur en titre, ayant nom de favori avec tous ses droits et priviléges. J'ai dit *un*, il y en a quelquefois deux, quelquefois

plus encore, mais il n'y en a qu'un en charge officielle, comme, en ce moment, c'est le chambellan Iwan Schwahir. Jusqu'à ce jour il est demeuré neutre et indécis entre nos ennemis et nous. Tous nos efforts doivent donc tendre à le gagner. »

Ayant rapidement peint Bestucheff et sir Williams, Woronzow continua :

« Restent la grande-duchesse Catherine, le grand-duc Pierre, son mari, et Stanislas Poniatowski, son amant, tous trois unis à Bestucheff et à sir Williams, tous trois coalisés contre nous.

« La grande-duchesse est romanesque, ardente, passionnée, elle a l'œil brillant, le regard fascinant, vitreux, un regard de bête fauve. Son front est haut, et, si je ne me trompe, il y a un long et effrayant avenir écrit sur ce front-là ! Elle est prévenante, affable, mais, quand elle s'approche de moi, je recule par un instinct dont je ne suis pas maître. Il me semble que sa main est comme une patte de tigre et qu'en me caressant elle va me déchirer. Sa bouche, qui toujours sourit, m'a l'air de grimacer, elle me fait peur, c'est un rictus diabolique; on dirait que ses lèvres, plissées et pincées l'une sur l'autre, se contractent pour retenir le sarcasme et la méchanceté prêts à s'en élancer. Aussi son rire a quelque chose d'acéré, elle le lance, elle le décoche ; et il blesse presque autant qu'une menace. Je ne sais si la prévention m'aveugle : Catherine est la pupille favorite de sir Williams, et je crains bien que l'élève ne soit digne du maître.

« Pierre, son mari, est un fou. Il s'est fait le mime, le singe de Frédéric II. Avec une physionomie ingrate et grotesque par

elle-même, il s'est coiffé d'un tricorne retroussé, semblable à celui du roi de Prusse son modèle, et lui ressemble à peu près comme un orang-outang peut ressembler à un homme. C'est un maniaque ridicule qu'il nous faut ménager ; il a d'ailleurs les qualités qui d'ordinaire sont celles de ses défauts : c'est une espèce de bourru bienfaisant, une nature informe, à peine ébauchée, âpre et rugueuse au dehors, mais bonne et tendre au dedans. On lui a abandonné corps et âme quelques recrues holsteinoises, pauvres diables taillables et corvéables à merci, sur lesquels il a pouvoir d'exercice et de manœuvres illimités; il les fait parader impitoyablement du matin au soir, et guerroie de toutes les façons et en tous lieux avec les patiras bottés et équipés, qu'on a surnommés ses souffre-douleurs.

« Mais c'est en vain que la Prusse et l'Angleterre croient acheter notre avenir en achetant nos souverains futurs, la semence laissée par Pierre le Grand au sein du sol moscovite grandira sur la trahison.

« Stanislas Poniatowski est, comme je vous l'ai dit, l'amant de Catherine. C'est sir Williams qui le lui a donné. Oh ! l'Anglais est reconnaissant et veille à tous les besoins de ses protégés ! Le dévouement du favori et de sa maîtresse aux intérêts britanniques est donc une affaire de reconnaissance. Ne pouvant attirer et faire pencher de son côté le grand-duc, dont les sympathies inclinaient ailleurs, sir Williams a glissé entre le mari et la femme un jeune et beau staroste polonais, chargé de s'insinuer dans les fissures d'une intimité conjugale déjà dissoute. L'Anglais eut la main heureuse : la grande-duchesse est déjà enceinte et l'enfant n'est pas du grand-duc, car Pierre est impuissant.

« — Qui donc alors, demanda le chevalier d'Éon, est le père du tzarowitz Paul [1], le premier-né de Catherine?

« — Le grand-duc, aux yeux de la loi; le chambellan Soltikoff, aux yeux des hommes; ni l'un ni l'autre aux yeux d'Élisabeth et de Dieu. Ceci est un mystère profondément caché que je n'avais point l'intention de vous apprendre; mais la connaissance en peut être utile à nos intérêts à venir, je vais vous le révéler.

« Vous saurez que la tzarine, notre souveraine, est mère de huit enfants. Une de ses favorites, Jouanna, par dévouement pour sa maîtresse et la morale publique, les a successivement adoptés et déclarés siens. L'officieuse camériste voit croître et sautiller cette impériale progéniture sous l'aile de sa maternité pseudonyme. Mais si Élisabeth avait consenti à déshériter ses enfants de sa tendresse, elle consentait moins facilement à les déshériter de son trône. Elle devait penser en effet qu'un nom de roi serait plus qu'une mère à leurs yeux, puisqu'aux siens un nom de reine avait été plus que ses enfants. Elle venait de s'apercevoir qu'elle était grosse de celui qui est aujourd'hui son dernier-né, et résolut de lui transmettre sa couronne.

« L'héritier présomptif, Pierre, n'avait point eu de postérité depuis huit ans de mariage, et, disait-on, ne devait pas en avoir. Sa femme, la grande-duchesse Catherine, était encore sage; nul n'avait mis à nu le foyer, nul n'avait allumé l'incendie. Élisabeth s'en chargea. Un matin, Bestucheff, froid, farouche, entre chez Catherine et lui déclare qu'elle ait à être

[1] Il a régné plus tard sous le nom de Paul Ier.

mère de par la tzarine. D'une main il lui présente le comte de Soltikoff et lui indique de l'autre la route de Sibérie. Soltikoff était un beau cavalier, jeune, galant, aimable... l'impératrice n'était pas accouchée depuis plus d'un mois, et fort secrètement, de son huitième enfant, lorsque la grande-duchesse mit au jour publiquement son premier. L'un et l'autre étaient mâles.

« Peu de temps après, une substitution mystérieuse fut habilement pratiquée: le descendant de la tzarine remplaça celui du grand-duc entre les mains d'une nourrice, dont un monceau d'or avait d'avance assuré la complaisance et une lame de fer la discrétion.

« Lorsque Catherine convalescente se fit amener son nouveau-né, nul n'eut rien à dire, sinon que l'enfant était plein de force pour son âge et ressemblait merveilleusement au grand-duc. Quant à Soltikoff, trompé dans sa paternité comme Pierre l'avait été dans la sienne, Élisabeth l'éloigna soudain et l'envoya résider à Stokholm, puis à Hambourg. Il semblait qu'elle craignît son discernement et qu'elle pensât que c'était trop de l'œil du père uni aux instincts de la mère. Catherine avait vu son enfant avec froideur et répugnance. Elle ne l'aime point.

« J'oubliais une chose, ajouta Woronzow: Sa Majesté est fort épicurienne ; elle a un goût marqué pour les liqueurs. Il lui arrive parfois d'en être incommodée au point de tomber en syncope ou dans les convulsions d'une fureur frénétique. Il faut alors couper sa robe et ses corsets, elle bat ses serviteurs et ses femmes ; ce sont de ces misères humaines qui doivent être recouvertes du manteau impérial. On dit, quand cela arrive, que Sa Majesté a ses *vapeurs*. Souvenez-vous du mot,

afin que si pareil accident survenait à la tzarine en votre présence vous connussiez le nom décent et consacré de la maladie. Adieu. »

La prodigieuse imagination d'Edgar Poë n'a jamais rien créé d'aussi horrible que cette peinture confidentielle. Et les rois s'étonnent quand une révolution les renverse !

CHAPITRE VI

MADEMOISELLE NADÈJE STEIN

Ainsi le chevalier était instruit, il savait où frapper, et tout désormais allait lui donner l'espoir de réussir. Il se prépara donc et attendit.

Voulant cependant connaître encore plus à fond la cour d'Élisabeth, il s'informa de la jeune Nadèje Stein, pour laquelle il avait une lettre de recommandation. Elle était demoiselle d'honneur et pouvait révéler d'utiles secrets. Il fit demander cette jeune fille; elle arriva bientôt, toute joyeuse de recevoir des nouvelles de Sophie-Charlotte; mais dès qu'il la vit, le chevalier éprouva une émotion extraordinaire. Elle, insouciante, l'embrassa comme une sœur; il rendit les bai-

sers, on causa, on s'embrassa de nouveau, et, le soir, le chevalier était amoureux à perdre la raison.

Le chevalier fut prié de se présenter, le soir même, après le cercle, chez l'impératrice.

Il s'y rendit, fort inquiet sur le succès de cette première entrevue. Il se rappelait les points principaux sur lesquels devait porter l'entretien, c'est-à-dire l'alliance avec la France et les affaires du prince de Conti, et il se préparait à déployer une prudence et une audace sans mesure.

Arrivé à la porte de l'appartement, une demoiselle d'honneur fit tourner un bouton, d'Éon passa, et en deux pas il se trouva contre le lit de la tzarine.

Élisabeth était couchée.

« Plus près, plus près, lui dit-elle; nous pourrons parler moins haut. »

Jamais boudoir ne fut plus voluptueux, plus chargé de fleurs, plus rempli *de ces parfums qui font aimer*. Imaginez toutes sortes de peintures lascives et d'objets propres à troubler les sens, des tapis, de hautes glaces, une lumière douce, le silence, et vous aurez l'idée de ce gynécée impérial. D'Éon, à force de volonté, demeura maître de lui, et après s'être assis, il développa à Élisabeth un plan d'alliance entre la France et l'empire russe. Élisabeth lui répondit par des compliments sur sa beauté et amena la conversation sur l'amour. D'Éon alors fait intervenir à propos la passion du prince de Conti; la tzarine devient pressante, elle donne à ses idées une précision inquiétante; elle est pleine de passion, et plus elle va, plus elle met de côté sa majesté pour ne laisser paraître que ses désirs de femme.

« Je commençai à trembler, dit le chevalier d'Éon. J'étais pris entre l'impératrice d'un côté et monseigneur de Conti de l'autre. Celui-ci m'avait bien chargé de lui négocier une femme, mais il ne m'avait pas chargé d'aller plus loin. « Com- « ment faire? me disais-je; trahir un prince, c'est dangereux, « mais résister à une souveraine, ce l'est plus encore... » Tel était le raisonnement entre les branches duquel je me sentais serré comme dans un étau...

« Pour un diplomate débutant il y avait de quoi se trouver embarrassé.

« Dans ma perplexité, je jetai sur Sa Majesté un regard suppliant pour implorer sa pitié et lui demander grâce. La tzarine avait les lèvres bleuâtres, turgides, les pommettes enluminées, les paupières enflammées et l'œil humide. Sa figure reluisait de ce vernis liquéfié que revêt la passion quand le feu des désirs la met en ébullition dans notre âme, et qui transpire et se répand comme une huile à notre surface. Trempée d'une moiteur impure, sa peau suait la lascivité par tous les pores. En apercevant son bras nu qui pendait, sa gorge indécemment découverte, sa poitrine débraillée, ses cheveux dénoués qui s'échappaient de leur réseau et tombaient en désordre sur des épaules dépouillées de tout voile, en la considérant haletante de volupté, pantelante de luxure, je crus voir une bacchante ivre ou affamée. Je baissai les yeux aussi vite que je les avais levés. Tout ce que m'avait raconté Woronzow de sa souveraine et de ses orgies me revint à la pensée. Je me dis que cette femme qui était là, devant moi, avait reçu dans ses bras je ne sais combien d'amants ramassés au hasard et dans la rue; que sa bouche, son cou, son sein, avaient été maculés, flétris par des baisers de soldats... Et je

reculai devant cette ruine impériale, salie par tant de souillures, délabrée et minée par tant de désordres. »

Cependant l'impératrice voulait sortir victorieuse de ce duel. « Je fus acculé, dit d'Éon, dans mes derniers retranchements. » Il fallut s'exécuter. C'est alors que tout sembla perdu. Le dévergondage de cette vieille femme, l'absence de toute sympathie chez d'Éon, sa froideur naturelle, amenèrent un incident intime et ridicule, tel qu'en ont éprouvé les amants trop passionnés et dont une femme d'esprit ne doit pas s'offenser. « J'étais, continue d'Éon, dans la position la plus difficile où un homme puisse se trouver, surtout vis-à-vis d'une *souveraine absolue;* j'étais tremblant et mortifié au delà de toute expression; mais, à ma grande satisfaction, la tzarine, au lieu de se fâcher, comme je le redoutais, se mit à rire aux éclats, et me pardonna une faute dont, en définitive, je n'étais pas coupable et que je réparai par la suite. »

L'impératrice le congédia pour ce soir-là, et afin de se consoler, elle sonna son amant de garde, Iwan Schowalow, sorte de machine toujours prête pour le plaisir d'Élisabeth.

Deux jours après son aventure avec l'impératrice, d'Éon éprouvait l'un des plus grands bonheurs qui marquèrent sa romanesque existence. Depuis l'émotion éprouvée aux pieds de Marie de Rochefort, il n'avait rien ressenti de semblable.

« Minuit venait de sonner, dit le chevalier, j'étais dans la chambre de Nadèje, car presque tous les jours nous passions plusieurs heures ensemble. « Ne t'en va pas, me dit-elle « soudainement, passe la nuit avec moi? »

« Je ne pus m'empêcher de tressaillir. « Tu veux bien, « n'est-ce pas? Je vais renvoyer ta bonne. » Et avant d'avoir obtenu ma réponse, l'étourdie a quitté la chambre et m'a laissé seul, immobile de saisissement. Quand, retrouvant la réflexion et le mouvement avec elle, je voulus courir après la jeune folle, déjà elle revenait sautillant et bondissant de joie. « Ta bonne est partie, tu es ma prisonnière, » me cria-t-elle; et la voilà qui s'élance à mon cou, m'enlace, m'étreint de ses deux jolis bras.

« C'était un frêle lien, et pourtant je n'eus pas la force de le rompre. J'étais emprisonné dans ces deux petites mains comme dans une chaîne de fer. J'avais bien la volonté, le désir d'en briser les nœuds, mais une puissance d'inertie incompréhensible, inexplicable me paralysa. Je ne pouvais marcher. Placé entre deux sollicitations égales qui m'attiraient en sens contraires, oscillant de l'une à l'autre, je serais demeuré dans une sorte de repos équilibrique, si Nadèje n'avait fait pencher d'un coup la balance indécise. Elle s'attache à moi, m'entraîne d'autorité dans sa chambrette, et, fermant vivement la porte, elle en ôte la clef en disant : « Ah ! je te tiens, tu ne « t'en iras plus ! »

« La pauvre enfant triomphait de sa perte! Il fallut bien que je me soumisse. Il est des tentations auxquelles aucun homme ne saurait résister. Et, quoique plus vertueux et plus sage peut-être que tout autre, à cause de mon tempérament, je n'étais point un dieu. Je cédai donc, mais j'étais épouvanté du bonheur auquel je succombais, et je tremblais comme si j'allais commettre un crime. N'en était-ce pas un en effet!... L'avenir, hélas! a laissé la réponse à cette question écrite avec du sang et des larmes dans ma vie. L'œil fixé sur cette

naïve et candide innocence qui court ainsi sans soupçon au précipice entr'ouvert sous ses pas, je voudrais lui crier : Arrête, malheureuse ! mais la voix s'éteint dans mon gosier, la parole expire sur mes lèvres... Je ne peux que regarder la jeune fille... Déjà celle-ci, insoucieuse et riante, est presque déshabillée. « Eh bien ! ne m'imites-tu pas? me dit-elle. Est-« ce que tu m'en veux? Oh ! pardonne-moi, je suis si contente « de coucher avec toi ! je voudrais ne te quitter ni le jour ni la « nuit. C'est qu'aussi je t'aime bien mieux que tu ne m'aimes, « méchante ! »

La suite de cette lettre contient des détails si... intimes, qu'il est impossible de la reproduire. Nous verrons plus loin quelles furent pour d'Éon les conséquences de cette faute, que dans la situation équivoque où il s'était placé, il lui était bien difficile de ne pas commettre. Les aventures de ce genre furent très-fréquentes comme bien on pense; nous nous abstiendrons de les citer. Celle-ci a eu pour notre héros de telles conséquences qu'il était impossible de la passer sous silence.

CHAPITRE VII

UN SUCCÈS DIPLOMATIQUE

Les deux cours de Vienne et de Paris s'étaient unies par un traité d'alliance. On sait comment madame de Pompadour avait été raillée par Frédéric II, et Marie-Thérèse ne manqua pas de profiter du dépit de la marquise. Elle lui écrivit en la nommant « ma chère amie, » flatterie qui emporta le succès de la tentative. Le traité fut signé le 1er mai 1756.

A Pétersbourg, le chevalier d'Éon avait si bien ensorcelé Élisabeth, que celle-ci écrivit à Louis XV pour lui demander un chargé d'affaires et qu'elle protesta dans cette lettre de ses bons sentiments pour la France. D'Éon partit, beaucoup plus avancé qu'il n'eût osé l'espérer, et en quittant la Russie il promit à Nadèje Stein de revenir un jour pour l'épouser.

Tels furent les débuts diplomatiques de ce jeune et habile envoyé; il avait, sans s'en douter peut-être, sauvé la monarchie et la France.

Ainsi le grand point était obtenu. Les relations diplomatiques étaient reprises entre la France et la Russie. Encore un peu d'activité et d'adresse, et on allait détacher le grand empire de ses alliances septentrionales et l'engager sans retour dans notre politique.

Le cabinet de Versailles s'empressa de nommer le chevalier Douglas son chargé d'affaires en Russie ; récompense bien due à ce vaillant serviteur. On lui adjoignit, en qualité de secrétaire, le chevalier d'Éon qui, cette fois, dut partir habillé en homme et en se faisant passer pour le frère de mademoiselle Lia de Beaumont, la lectrice qu'Élisabeth avait gardée au palais, lors du précédent séjour. Le ministre des affaires étrangères refusa d'abord de contre-signer la nomination du chevalier d'Éon, qu'il ne connaissait pas et dont il ignorait la première campagne diplomatique. Un ordre du roi leva la difficulté et les deux négociateurs quittèrent Paris.

A Pétersbourg on s'étonna de la ressemblance extraordinaire du chevalier d'Éon avec mademoiselle Lia de Beaumont. On en médit, on fit courir mille propos étranges sur le sexe du jeune Français, propos très-explicables pour qui connaissait la réputation d'Élisabeth et les goûts secrets de cette princesse. Élisabeth, indifférente au blâme, rit beaucoup de ces bavardages ; d'Éon en souffrit, mais ne se plaignit point. A Pétersbourg cependant, comme à Paris, les suppositions les plus bizarres étaient formulées sur la nature du chevalier, et c'est ainsi que s'élevaient, peu à peu, les fables dont plus tard l'Europe s'amusa à ses dépens.

L'impératrice devenait de plus en plus amoureuse. Sa luxure reprenait des forces auprès de ce délicieux amant, et le pouvoir que le chevalier avait sur elle s'accrut encore davantage. Bestucheff était ruiné dans l'esprit de la tzarine; il allait tomber et avec lui tout le système politique dont il était le représentant. Ainsi les destinées de l'Europe dépendaient du caprice de cette vieille femme et des mérites amoureux d'un jeune secrétaire d'ambassade; un mot mal interprété, un ajustement disgracieux, une brouille allaient avoir un long retentissement dans l'histoire et créer non-seulement des limites, des alliances et des guerres nouvelles, mais tout un ordre de faits et d'idées pour plusieurs peuples. « Il y a, disait Voltaire, de quoi rire et de quoi pleurer. »

Aussi, tout à coup, Élisabeth déclara rompu le traité passé entre son premier ministre et le chevalier Williams. Elle ordonna que les quatre-vingt mille Russes rassemblés en Courlande fussent dirigés contre les Prussiens, et elle accepta hautement l'alliance franco-autrichienne. Ce puissant coup de théâtre fut improvisé par le chevalier d'Éon, qui certainement ce jour-là sauva la France. Peut-on dire combien nous aurions éprouvé de défaites en luttant contre toute l'Europe, alors que nous n'avions ni armée, ni marine, ni finances, ni grands hommes? Tout au moins nous aurions perdu nos plus belles provinces, peut-être l'Alsace ou la Lorraine. — Louis XV, pour récompenser tant de services, offrit une tabatière au chevalier.

Mais, dans les nouveaux arrangements des cours de Versailles et de Pétersbourg, un point était contesté. La France protestait contre les envahissements des Russes en Turquie et elle exigeait qu'on cessât de construire des forts sur les bords

du Pruth. Bestucheff releva fièrement cette exigence de Louis XV, et il s'efforça de maintenir l'impératrice dans les vieilles traditions qui poussaient la Russie jusqu'au Bosphore, quand même et toujours. L'objection qu'il nous opposait ne manquait pas de force et, de plus, nous étions seuls pour la combattre, car l'Autriche, afin de résister plus sûrement au terrible Frédéric II, acceptait sans condition l'alliance de la Russie. Le chevalier Douglas, muni de pleins pouvoirs, se laissa entraîner du côté de l'Autriche, et sur l'incident turc il recula devant Bestucheff.

Le cabinet de Versailles désavoua son chargé d'affaires et envoya aussitôt à Saint-Pétersbourg le marquis de l'Hospital avec le titre d'ambassadeur et les instructions suivantes, que nous reproduisons dans leur entier, car les circonstances politiques actuelles lui donnent une importance et presque une actualité incontestables.

INSTRUCTIONS AU MARQUIS DE L'HOSPITAL EN ALLANT A SAINT-PÉTERSBOURG.

« Versailles, 3 janvier 1757.

« Un des principaux objets des négociations du sieur chevalier Douglas, chargé d'affaires de Sa Majesté près l'impératrice de Russie, a été l'accession de cette princesse au traité de Versailles, conclu entre Sa Majesté et l'impératrice reine. Lorsqu'il fut signé, des raisons, qu'il serait inutile d'expliquer ici, ne permirent pas d'y inscrire une clause d'exception en faveur de la Porte Ottomane. Les Turcs ayant conçu des in-

quiétudes de ce traité, où ils ne se sont point vus exceptés, comme ils l'ont été dans le dernier que Sa Majesté Britannique a conclu avec l'impératrice de Russie, et ces inquiétudes étant augmentées pour les apparences de l'accession prochaine de cette puissance, Sa Majesté a cru devoir les rassurer. En conséquence, elle a ordonné au chevalier Douglas de demander formellement cette exception, et elle a fait déclarer au sieur Becktelelf, chargé près d'elle des affaires de l'impératrice de Russie, qu'elle ne ratifierait point l'accession sans l'exception.

« Les ministres russes ont proposé depuis au chevalier Douglas d'excepter, à la vérité, les Turcs, mais d'annexer à l'accession un traité séparé et secret, par lequel Sa Majesté déclarerait qu'en cas de guerre de l'impératrice de Russie avec la Porte, Sa Majesté ne fournirait qu'en argent les secours stipulés par le traité de Versailles, l'impératrice de Russie consentant à la même chose dans le cas où la présente guerre s'étendrait dans le continent, sur les frontières des États de Sa Majesté ou en Italie.

« Sa Majesté a fait écrire au chevalier Douglas qu'elle lui défendait absolument de signer l'accession sans l'exception et de consentir à aucun acte pareil à celui qu'on lui propose et qui tendrait le moins du monde à infirmer l'exception.

« Si l'accession n'est point encore faite lorsque le sieur marquis de l'Hospital arrivera à Saint-Pétersbourg, c'est à ces conditions seules que Sa Majesté lui permet de les signer, son intention précise étant que les Turcs soient exceptés nommément et formellement, et que ses ministres près de l'impératrice de Russie n'acceptent aucune stipulation en réserve, soit publique, soit secrète, qui diminue, ou infirme, ou annule cette exception. »

On ne sait pour quel motif le chevalier Douglas se maintint dans les idées autrichiennes, et accepta la très-bizarre combinaison qui fut inventée pour satisfaire tous les réclamants. On convint, en effet, de garantir dans le traité les Turcs contre toute alliance, mais on décida que cet article serait annulé par une note dite *secrétissime*, qu'on devait rédiger à part. C'était de la duperie complète. M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, adressa aussitôt au chevalier Douglas une dépêche énergique par laquelle le gouvernement français refusait formellement de signer la note *secrétissime* et demandait l'accession pure et simple.

Bestucheff tenait bon comme un homme qui défend sa vie. Il appuya les réserves qu'il avait proposées et il aurait certainement triomphé s'il n'eût été combattu par les deux amants de la czarine, Iwan Iwanowitz et le chevalier d'Éon. L'amour... ne profanons pas ce mot sacré ! la débauche fit taire la politique. Bestucheff fut vaincu, mais avant de se retirer il tenta de gagner le chevalier d'Éon par des flatteries afin de le disposer à la modération. La lettre suivante écrite par le chevalier Douglas au ministre des affaires étrangères de France, nous donne le mot de cette manœuvre du vieux ministre.

« Monseigneur,

« ..... Dans le moment que M. d'Éon était sur son départ, le chancelier le manda pour lui dire un dernier adieu, et pour lui remettre une marque de la bienveillance de Sa Majesté l'impératrice, et de la satisfaction qu'elle avait de sa conduite pendant son séjour ici. Je le chargeai de recevoir tout ce qui lui serait offert avec les témoignages de la plus respectueuse reconnaissance et de sensibilité pour le procédé particulier du

ministre dont il a su gagner l'estime et l'amitié ainsi que des plus distingués de cette cour. Son Excellence le chancelier lui remit en effet trois cents ducats de la part de l'impératrice, et il accompagna le présent de termes et d'expressions si énergiques, que je charge M. d'Éon de vous rapporter mot à mot toute la conversation et une autre qui l'avait précédée.

« Je suis, etc.

« Le chevalier Douglas. »

CHAPITRE VIII

LE TESTAMENT DE PIERRE LE GRAND

Le chevalier d'Éon fut choisi pour porter à Versailles l'accession pure et simple d'Élisabeth et en même temps un plan de campagne dressé à Saint-Pétersbourg. En route, il rencontra le marquis de l'Hospital qui venait remplacer le chevalier Douglas, et le comte de Broglie qui se rendait à son ambassade de Pologne. A Vienne, le chevalier d'Éon remit à Marie-Thérèse un plan de la campagne projetée et il s'entretint quelques heures avec l'ambassadeur de France. On apprit alors dans cette capitale la nouvelle de la victoire de Prague, remportée par les Autrichiens sur les Prussiens (6 mai 1757). Le prince de Kaunitz envoie aussitôt un courrier à Versailles ; mais, ne voulant laisser à personne l'honneur d'informer

Louis XV des premières nouvelles, le chevalier d'Éon monte à cheval, brûle les étapes, tombe, se casse la jambe, se fait panser, remonte en selle et atteint Versailles en précédant de trente-six heures le courrier de Vienne.

Ce n'est pas tout. Le chevalier d'Éon apportait avec lui quelque chose de plus précieux et de plus redoutable encore que la volonté d'Élisabeth. Il ramenait avec lui l'âme de la politique russe et la plus profonde pensée des tzars sur les destinées du monde. Nous voulons parler du testament de Pierre le Grand.

Cette pièce, recélée dans les archives du palais impérial, n'était connue en Russie que de quelques très-puissants personnages. Aucun ambassadeur n'en avait jamais soupçonné l'existence ; seuls les souverains la méditaient comme un code de gouvernement et une règle de politique, mais sans confier leur pensée à d'autres que leurs premiers ministres, auditeurs muets des aveux de leurs maîtres. Le chevalier, grâce à son ascendant sur sa vieille amante, fouilla partout, lut tout, et ayant trouvé le testament de Pierre le Grand, il le rapporta en France. Il en remit à Louis XV et à l'abbé de Bernis une copie accompagnée d'un commentaire sur la conduite et les desseins de la Russie.

On ne saurait donner une trop grande publicité au texte de ce document, c'est pourquoi nous le reproduisons ici.

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, nous, Pierre, empereur et autocrateur de toute la Russie, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russienne.

« Le grand Dieu, de qui nous tenons notre existence et

notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, etc. »

Pierre Ier dit que d'après ses propres vues, qu'il croit d'accord avec les décrets de la Providence, le peuple russe est appelé à dominer sur toute l'Europe. Il ajoute que les nations européennes ayant vieilli comme autrefois l'empire romain, c'est par une invasion qu'elles seront régénérées. Le succès de cette invasion sera d'autant plus facile que les Russes sont un peuple jeune et qu'ils combattront contre des races épuisées. Il termine son préambule en annonçant que la Russie, qu'il a trouvée *rivière* et qu'il laissera *fleuve*, deviendra, si ses descendants savent gouverner, une vaste mer dans laquelle se noiera l'Europe. Puis viennent les articles suivants :

I

« Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine, ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les armées et choisir le moment opportun pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II

« Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la

guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays sans lui faire rien perdre des siens propres.

III

« Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV

« Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et des jalousies continuelles ; gagner les puissants à prix d'or, influencer les diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois ; y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes russiennes, et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui a été donné.

V

« Prendre le plus qu'on pourra à la Suède et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI

« Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII

« Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et autres productions contre son or et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres des rapports continuels qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII

« S'étendre sans relâche vers le nord le long de la Baltique, ainsi que vers le sud le long de la mer Noire.

IX

« Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes : celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à la Perse ; établir des chantiers sur la mer Noire

s'emparer peu à peu de cette mer ainsi que de la Baltique, *ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet;* hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future de l'Allemagne et exciter contre elle par-dessous main la jalousie des princes.

« Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui préparera la domination future.

XI

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête qu'on lui reprendra plus tard.

XII

« S'attacher et réunir autour de soi tous les Grecs désunis ou schismatiques qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit

dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne ; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte de royauté ou de suprématie sacerdotale : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre ; puis écraser à son tour celle qui demeurera en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

XIV

« Si, ce qui n'est point probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne, en même temps que

deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Arkhangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe. »

Cette communication, le croirait-on, fut traitée sans importance par les ministres de Versailles ; on jugea les plans impossibles et les vues chimériques. En vain, de son lit de douleur, le chevalier rédigea, envoya des mémoires particuliers au roi, à M. le maréchal de Belle-Isle, à M. l'abbé de Bernis, à M. le marquis de l'Hospital, qui avait remplacé M. Douglas à Saint-Pétersbourg, et enfin à M. le comte de Broglie, ambassadeur en Pologne, pour leur déclarer que l'intention secrète de la cour de Russie était, à la mort imminente d'Auguste III, de garnir la Pologne de ses troupes pour s'y rendre maîtresse absolue de l'élection du roi futur et s'emparer d'une partie de son territoire, conformément au plan de *Pierre le Grand*. Ce fut à peine si l'on fit attention à cet avertissement. Le sens politique fit défaut aux hommes d'État, on blâma presque l'importunité du chevalier. Louis XV, absorbé par ses plaisirs, méconnut les services de cet intelligent et infatigable serviteur ; il crut le récompenser suffisamment en lui envoyant un brevet de lieutenant de dragons.

Le chevalier d'Éon restait couché à Paris en attendant que sa jambe fût guérie ; il rêvait de gloire et se croyait en passe d'atteindre aux plus hauts emplois de l'État. A cette époque,

où rien n'était impossible et où l'étonnement n'existait plus dans l'âme de personne, pourvu qu'un homme fût jeune et d'une physionomie agréable, il était en droit de tout espérer. Une voix bien-aimée venait chaque matin souffler l'ambition au chevalier d'Éon ; c'était celle de Marie de Rochefort, sa charmante, sa première amie. Elle le comblait de soins et d'amour, fière de lui, le croyant grand comme le monde et le nourrissant de caresses et de tendres paroles. Mais le chevalier d'Éon avait encore plus d'une aventure à courir et sa vie était à peine commencée.

CHAPITRE IX

NOUVELLE MISSION EN RUSSIE. — LA PETITE VÉROLE ET NADÈJE

Bestucheff n'avait pas renoncé à vaincre. On avait envoyé une armée russe en Courlande; elle avait chassé devant elle quelques bataillons prussiens, et, tout étonnée de ce succès, elle attendait des ordres décisifs. Woronzow et l'impératrice voulaient une bataille, Bestucheff envoyait secrètement aux généraux l'ordre de ne pas tirer un coup de fusil. Élisabeth fut même subjuguée un instant par l'énergie de son ancien amant, et elle resta indécise entre deux situations.

Mais l'Autriche tremblait : on savait Frédéric II capable de coups de génie et de victoires extraordinaires; Marie-Thérèse avait peur : elle fit écrire à ses ambassadeurs en Russie d'entraîner Élisabeth à tout prix. Ceux-ci étudièrent l'entreprise

et la jugèrent possible : ils imaginèrent de corrompre la grande-duchesse Catherine, depuis Catherine II, et son mari le prince Pierre III. Ils avaient besoin d'argent, on les acheta pour cinquante mille écus. Ils s'engageaient à servir l'Autriche en Russie en cas de guerre civile, et, en dehors de leur patrie, contre le roi de Prusse, au moyen des troupes holsteinoises que Pierre III commandait. Un des résultats de ces engagements fut d'isoler Bestucheff.

Tout faillit être compromis par un incident puéril au point de vue politique, mais auquel les préjugés du temps donnèrent une certaine importance : Élisabeth fit proposer à Louis XV de tenir avec elle sur les fonts baptismaux l'enfant que Catherine allait mettre au monde. Le roi n'y consentit pas, objectant que, comme catholique, il ne pouvait s'engager à répondre devant Dieu d'un enfant élevé dans le schisme grec. L'impératrice fut si blessée de ce refus, que le marquis de l'Hospital, effrayé, écrivit en France de faire revenir le chevalier d'Éon à Saint-Pétersbourg. Le chevalier Douglas insista dans le même sens, et le jeune diplomate, à peine guéri, prit des chevaux de poste et passa le Rhin. Son arrivée précipita le dénoûment du drame politique qui se jouait autour d'Élisabeth. L'impératrice, fascinée d'amour, fit arrêter Bestucheff et l'exila en Sibérie : Woronzow prit la place du ministre tombé. La politique française triomphait, grâce à d'Éon, qui pouvait dire comme César : *Veni, vidi, vici !*

Avant de quitter la France, le chevalier avait exposé à Louis XV le détail des négociations poursuivies pour donner le trône de Pologne au prince de Conti. Le chevalier avait si bien mené les choses, qu'Élisabeth consentait aux plus larges faveurs et que déjà le prince pouvait prédire l'instant où il s'em-

parerait de la couronne. Mais tout à coup M. de Conti se brouilla avec madame de Pompadour, et la favorite se montrant implacable, le prince ne crut pas que sa dignité lui permît de faire trop d'avances à une courtisane. Une réconciliation devint impossible... Louis XV, comme bien on pense, prit parti pour madame de Pompadour; les seigneurs se rangèrent du côté de M. de Conti, et avec eux le chevalier d'Éon. Il restait fidèle à son protecteur et à son ami, mais il brisait son propre avenir. Madame de Pompadour gardait souvenir de l'aventure de Versailles; tantôt elle s'en irritait, tantôt elle y trouvait un sujet de douces pensées; mais la démarche du chevalier d'Éon vers le prince disgracié détermina la marquise à de mauvais sentiments contre le jeune homme; inimitié funeste et dont les conséquences furent bien cruelles!

Le chevalier d'Éon resta en Russie jusqu'en 1760. Élisabeth avait un goût singulier pour son amant et voulait se l'attacher pour toujours. Elle fit demander officiellement le chevalier à l'abbé de Bernis par le marquis de l'Hospital et le chancelier Woronzow. D'Éon y tenait fort peu et il s'en expliqua à M. Tercier, premier commis des affaires étrangères, dans une lettre trop honorable pour que nous la passions sous silence :

« Mon cher monsieur,

« J'ai fait entendre toutes mes raisons à M. le marquis de l'Hospital; je n'ai pas eu de peine. Je puis le dire, par l'amitié qu'il me porte, il me verrait le quitter avec chagrin, et en perdant son amitié je gagnerais intérieurement son mépris.

Je lui ai donc déclaré, non par des vues politiques, mais avec toute la franchise et la vérité dont un Bourguignon est capable, que *je ne quitterais jamais le service de la France* pour celui de tous les empereurs et impératrices de l'univers, et *qu'aucuns motifs* n'étaient capables de me faire changer dans ma façon de penser, ni honneurs ni richesses.

« Je vous le dis, monsieur, comme je le pense, j'aime mieux posséder à peine de quoi vivre en France, que d'avoir cent mille livres de rentes à manger dans la crainte de l'esclavage. *Regnare nolo dum liber non sum mihi.*

« Voilà, monsieur, ma profession de foi. Je me persuade que M. l'abbé de Bernis et vous ne me voudrez pas de mal de ma façon de parler. Si j'avais un frère bâtard, je l'engagerais, je vous assure, à prendre cette place; pour moi qui suis légitime, je suis bien aise d'aller mourir comme un chien fidèle sur mon fumier natal.

« Je suis avec respect.

« Le chevalier d'Éon. »

Et à l'abbé de Bernis:

« Monseigneur,

« . . . . . En ayant l'honneur de vous remercier de vos bonnes intentions et des vues que vous avez sur moi, je vous supplie instamment de me faire la grâce de m'oublier toujours lorsqu'il s'agira d'une fortune qui éloigne et fasse quitter entièrement la France.

« Depuis que je suis à Saint-Pétersbourg, ma maxime est d'avoir toujours le dos tourné à la Sibérie, *trop heureux que*

je suis d'y avoir échappé. Tous mes désirs et mes deux yeux sont continuellement fixés sur ma patrie ! »

Un motif plus secret dirigeait d'Éon dans cette résolution : il aimait Nadèje Stein et il voulait rentrer en France pour l'épouser et pour l'établir. Élisabeth devenait fort exigeante ; elle s'apercevait de l'affection mutuelle des deux jeunes gens, et elle résolut de les séparer. Le chevalier engagea aussitôt Nadèje d'écrire à son amie d'Allemagne Sophie-Charlotte, dont nous avons parlé au commencement de ce livre, pour que celle-ci demandât à la tzarine la permission de laisser Nadèje venir la rejoindre pendant quelque temps à Mecklembourg. Bientôt d'Éon réclama son congé, mais il ne l'obtint que moyennant promesse de revenir et sur la déclaration d'un médecin qui affirmait que le chevalier ne pouvait pas rester plus longtemps en Russie sans compromettre sa santé.

Les deux amants se dirent adieu ; jamais ils n'avaient été si tristes. Il y a dans la vie des moments où, par un élan du cœur, l'intelligence acquiert une pénétration prophétique : on se déchiffre soi-même, on découvre au loin les années qui vous attendent, sombres ou gaies mais pleines d'événements et de passions. L'amour a fréquemment de ces belles fièvres ; ce sont elles qui font les poëtes et qui donnent la flamme aux idées endormies dans le cerveau ; ce sont elles qui nous font épeler lettre par lettre la légende où notre sort est énoncé. Le chevalier d'Éon et Nadèje ne pouvaient se détacher l'un de l'autre, comme s'ils avaient eu le pressentiment des maux qui les attendaient. « Nous reverrons-nous? » se disaient-ils en pleurant. Ils devaient pourtant se revoir ; mais, hélas! après quels tourments, quelles angoisses, quelles douleurs!

CHAPITRE X

SOPHIE-CHARLOTTE, DUCHESSE DE MECKLEMBOURG

D'Éon partit; huit jours après il se présentait devant Sophie-Charlotte. La jeune princesse n'était plus un enfant; elle était maintenant grande et belle, et, devant le chevalier, elle fut timide et embarrassée, se souvenant sans doute des baisers qu'elle avait innocemment donnés autrefois à ce séduisant visiteur.

Le chevalier parla beaucoup de Nadèje, et beaucoup aussi des cours de Russie et de France, faisant scintiller son esprit avec une aisance incroyable et tout surpris d'intéresser si vivement la jolie princesse. D'Éon, qui avait énormément travaillé à Pétersbourg et qui déjà était tombé malade à Vienne, eut une rechute et fut contraint de se mettre au lit.

Sophie-Charlotte ne souffrit pas qu'un étranger approchât

du chevalier d'Éon, elle le soigna elle-même avec un dévouement passionné; si bien qu'après sa convalescence, un soir où ils étaient seuls, muets, leurs lèvres se rencontrèrent et que le chevalier, oubliant Nadèje, resta quinze jours de plus au château.

Le chevalier avait si peu cessé d'aimer Nadèje, qu'à peine rétabli il pressa Sophie-Charlotte d'écrire à son amie. La jeune Allemande était fort jalouse et cet empressement du chevalier la rendit défiante à l'excès. Elle devina presque l'amour de d'Éon pour Nadèje et elle retarda le plus qu'elle put l'envoi de la lettre. Cependant, obsédée d'instances, elle se rendit et elle écrivit à son amie de quitter Saint-Pétersbourg. Le chevalier commit l'étourderie impardonnable de joindre à cette lettre une longue note pour Nadèje dans laquelle il priait sa fiancée de ne point s'arrêter en Allemagne, mais de venir directement à Paris. Il est certain que la rencontre des deux jeunes femmes eût provoqué quelque terrible scène dont le chevalier se serait malaisément tiré. Sophie de Mecklembourg était trop femme pour n'être pas curieuse : elle lut l'épître du chevalier, mais les révélations qu'elle en tira ne firent qu'augmenter son amour.

Le chevalier d'Éon, au grand regret de Sophie, partit pour Versailles. Il apportait la ratification d'Élisabeth à un nouveau traité du 30 décembre 1758 et à la convention maritime par laquelle les nations neutres, ou possédant peu de navires de guerre, s'alliaient à la France contre l'Angleterre. Louis XV donna une audience particulière au chevalier et il lui envoya un brevet de pension de deux mille livres (24 décembre 1760).

Ces faveurs de la fortune furent corrigées par un fâcheux

événement. Le chevalier fut atteint de la petite vérole, et cette cruelle maladie, si elle altéra la beauté si remarquable de son visage, ne lui enleva du moins ni son charme ni sa séduction. Le marquis de l'Hospital, qui ne manquait jamais l'occasion de plaisanter, écrivit à ce sujet au chevalier une lettre de condoléance que son ton égrillard ne nous permet pas de reproduire.

Et Nadèje ne venait pas ! L'âme incendiée par le double feu de l'amour et de l'ambition, le chevalier cherchait des distractions partout ; et il s'en présenta de très-puissantes pour lui surtout qui, dès son jeune âge, avait pour les armes un goût effréné.

On se battait sur le Rhin, et les occasions de gloire n'y manquaient pas. Le chevalier sollicita et obtint du roi de quitter les dragons du colonel général pour les dragons d'Autichamp ; c'était demander à servir sous les ordres de M. de Broglie, oncle de M. d'Autichamp. On accéda aux désirs du jeune officier, et aussitôt il partit pour rejoindre l'armée et chercher à travers les coups de sabre assez d'étourdissement pour ne pas trop souffrir de l'absence de Nadèje.

Au moment où les hostilités allaient commencer, d'Éon reçut de M. Poissonnier la lettre suivante. M. Poissonnier, médecin de l'impératrice, était tout dévoué au chevalier d'Éon, et c'était lui qui avait fourni au jeune diplomate le certificat de maladie qui servit de prétexte à sa rentrée en France.

« Saint-Pétersbourg, 10 février 1761.

« Mon cher d'Éon,

« Votre épître m'est arrivée intacte et parfaitement à couvert, sous le sceau des dépêches de M. le marquis de l'Hos-

pital. C'est une bonne précaution que vous avez prise ; car, dit-on, le respect des missives n'est pas ici une dévotion bien fervente.

« J'ai pris des renseignements sur la personne dont vous me parlez et à laquelle vous vous intéressez si vivement.

« La jeune *Nadèje Stein* n'est plus parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice ; elle n'est plus même à Saint-Pétersbourg. Il y a déjà quelque temps qu'elle a disparu de la cour ; on ne sait ce qu'elle est devenue.

« Cette disparition a été l'objet de conjectures diverses dans le palais ; la plus généralement établie est que la pauvrette était enceinte, que l'impératrice s'en est aperçue et l'a enfermée pour la punir. J'ai interrogé, confidentiellement et le plus habilement que j'ai pu, le chancelier Voronzow ; il ne sait rien de certain, si ce n'est que vous avez encouru la disgrâce de sa souveraine. Il me disait avec bonté qu'il était heureux que vous ne fussiez point à Saint-Pétersbourg, et il vous engage fort à ne pas y revenir. Je joins mes conseils aux siens, mon cher d'Éon. Je continuerai à prendre des informations sur le sort de *Nadèje*, et, si j'ai quelque chose à vous apprendre, je vous le transmettrai par M. le marquis de l'Hospital, qui part pour la France avant la fin du mois.

« Prenez patience, mon cher ami, et surtout ne mettez point le pied ici. Élisabeth, dit-on, ne pardonne guère en amour. Si elle a enfermé Nadèje Stein par jalousie, comme tout porte à le croire, votre présence ici serait son arrêt de mort. Vous ne pouvez la sauver qu'en demeurant tranquille, et en paraissant vous y intéresser le moins possible. Ne bougez pas ; je vous tiendrai au courant de tout ce que j'apprendrai sur cette affaire. Résignez-vous et attendez.

« Aussi n'est-ce point mal à vous, mon cher d'Éon, d'avoir été infidèle à la sultane pour une odalisque, et d'avoir sacrifié aux autels de la suivante, quand la maîtresse se plaignait, disent les méchants, de la parcimonie de vos offrandes, et criait que vous la laissiez sur sa faim !

« Au reste, je dois vous avouer, — cela soit dit entre nous, — que la santé de l'impératrice s'altère de jour en jour, et j'ai bien peur que mon art et mon zèle n'y puissent rien.

« Je suis, mon cher d'Éon, votre dévoué

« Poissonnier. »

CHAPITRE XI

COUPS D'ÉPÉE. — MARIAGE DE SOPHIE-CHARLOTTE ET DE GEORGES III

Le chevalier résolut de courir aux avant-postes pour y mourir face à l'ennemi, car revenir en Russie, c'eût été compromettre Nadèje. Dévorant sa profonde douleur, il résolut d'attendre et de ruser. Peut-être parviendrait-il à sauver celle qu'il aimait. Il prit donc place à l'avant-garde et servit le roi aussi bravement que possible. Les occasions abondaient. A Hoënter, l'armée, ayant passé le Weser, avait laissé ses poudres sur la rive droite du fleuve. Le chevalier d'Éon, à la tête de quelques escadrons, franchit le Weser sous le canon des Prussiens, reprend les poudres et les ramène au camp sans se laisser entamer.

Le maréchal de Broglie, appréciant un tel officier, lui confia

le régiment de Champagne et deux bataillons suisses. A Ultropp, le chevalier d'Éon chargea les montagnards écossais; il les culbuta, et, malgré deux blessures, il les poursuivit à coups de sabre jusque dans le camp des Anglais.

Enfin, par un prodige d'audace, il détermina la prise de Wolfenbuttel. Le prince de Saxe, séparé du duc de Broglie, faisait le siége de cette place, et il importait au succès de l'armée française que Wolfenbuttel se rendît au plus tôt. D'Éon, prenant avec lui quatre-vingts dragons, se lança sur une aile de l'ennemi, renversa et fit prisonnier un bataillon prussien, et rejoignit la division du prince de Saxe. Cet officier, averti à temps, donna l'assaut à Wolfenbuttel et s'empara de cette ville.

On voit qu'à la guerre, comme dans les intrigues politiques, le chevalier d'Éon faisait preuve de puissance et de décision. Cette gloire ne fut pourtant pas sans quelque amertume. D'Éon apprit que Sophie-Charlotte de Mecklembourg allait épouser S. M. George III, roi d'Angleterre.

L'Europe ne crut point d'abord à cette nouvelle. Comment admettre qu'un si puissant prince allait choisir son épouse dans le fond d'une petite et obscure cour d'Allemagne ? Le chevalier d'Éon, fort instruit de cette bizarre aventure, nous l'a expliquée ainsi dans des lettres dont le texte est perdu.

George III était un prince faible. C'est dire qu'il avait un premier ministre, et que cet homme d'État gouvernait, non-seulement la nation, mais le roi. En effet, lord Bute était le plus puissant personnage des trois royaumes, et, son ambition ne pouvant souffrir d'obstacle, il imagina de donner au roi une épouse d'assez peu de conséquence pour qu'on ne redoutât point d'influence féminine au conseil et aussi pour

qu'une telle princesse se souvînt toujours qu'elle devait le trône d'Angleterre à lord Bute.

Sophie se laissa couronner. Et quelle jeune femme eût refusé une si haute fortune? Devenir la plus grande princesse du monde sans qu'il en coûte autre chose qu'un oui et un serment, voilà du bonheur facilement obtenu ! Le chevalier se résigna, ne pouvant faire mieux, à partager sa maîtresse avec l'un des cinq ou six grands dieux du concert européen, et il se rendit à Londres moins encore pour retrouver Sophie que pour faire réclamer Nadèje.

Il trouva la jeune reine plus amoureuse que jamais. Cependant il fut assez habile pour lui faire partager ses craintes au sujet de Nadèje, et il obtint d'elle qu'elle écrirait à Élisabeth. Elle adressa à la czarine une lettre très-pressante, et, en quittant le chevalier, elle lui dit ces paroles, dont les conséquences allaient probablement amener la paix générale :

« Oh ! que ne puis-je arrêter cette guerre meurtrière qui nous sépare, en éloignant ma patrie adoptive de la tienne! »

De retour en France, d'Éon écrivit à ses amis. Louis XV, grâce à Choiseul, venait de conclure le *pacte de famille* entre lui et les autres Bourbons d'Europe. Les événements de cette année sont appréciés dans la lettre suivante, écrite par M. de l'Hospital à son ami d'Éon.

« Versailles, 24 décembre 1761.

« Il vaut mieux tard que jamais, mon cher d'Éon. Votre lettre et mon inclination pour vous ont éteint mes reproches. Je suis charmé que vous ayez connu M. *de Lostanges* et que

vous ayez fait la guerre avec lui et Bertin ; vous étiez là en brave et bonne compagnie.

« Vous m'avez promis une de vos prouesses contre quelque Anglais, et que les sabres que vous avez achetés auraient été éprouvés sur une de leurs têtes. Ce sera pour la prochaine campagne, car il n'est plus question de paix. Notre alliance avec l'Espagne va ramener nos forces par terre et par mer, et vraisemblablement je guerroierai aussi. Je rougirais (si ma santé se soutient) d'être oisif, quand tous mes semblables travaillent.

« Je serai fort aise de vous revoir, mon cher d'Éon ; laissons le passé et les tracasseries, et parlons d'un point invariable entre nous, qui est l'estime et l'amitié. Le pauvre Bonnet, votre camarade à l'ambassade, n'a rien obtenu. *Optimam partem elegisti.* Le voilà redevenu Gros-Jean comme devant, ainsi que son maître. Je verrai à me retourner pour lui. Le ministre est inflexible et le comte de Choiseul suit tous les errements de son cher cousin. Je n'aurai rien non plus et je m'en console !

« Adieu, mon cher d'Éon, je m'attends à vous revoir le teint basané et l'air d'un grenadier.

« Sur ce, je vous embrasse tendrement.

« L'Hospital. »

Élisabeth, surprise par la mort, n'avait pu répondre au sujet de Nadèje. Catherine II monta sur le trône. Cette princesse, ayant retrouvé dans des papiers secrets la lettre de Sophie-Charlotte, envoya à Londres la dépêche qu'on va lire.

« Pétersbourg, 11-22 janvier 1762.

« Madame ma sœur,

« Conformément à la promesse que nous vous en avons faite avec empressement et spontanéité, nous avons ordonné des recherches afin de savoir ce qu'était devenue la demoiselle appelée *Nadèje Stein*, ancienne fille d'honneur de feu notre parente l'impératrice Élisabeth. C'est avec douleur que nous vous annonçons que toutes nos perquisitions et informations ont été vaines. Nous avons fait venir devant nous et interrogé les commandants et officiers de nos prisons d'État; les gouverneurs de nos forteresses et ceux de nos provinces reculées; aucun d'eux n'a pu nous apprendre ce que nous désirions savoir. Ce résultat infructueux de nos investigations avait commencé à jeter les plus sombres pressentiments dans notre âme sur le sort de ladite Nadèje Stein, lorsqu'un rapport de l'un de nos officiers est venu malheureusement augmenter nos sinistres prévisions. Ce rapport établit qu'une jeune fille, dont le nom et la qualité sont demeurés inconnus, est morte dans le trajet de notre capitale à la Sibérie, où elle était emmenée secrètement vers l'époque où la jeune Nadèje Stein a disparu du palais de feu l'impératrice Élisabeth. La conformité des signalements, la concordance des âges et des temps, tout concourt à donner la probabilité, sinon la preuve, que cette personne décédée est celle à laquelle vous vous intéressez.

« Il se pourrait cependant encore, et nous vous disons cela par le désir que nous avons de ne pas perdre et de ne pas vous enlever toute espérance, il se pourrait que feu notre parente

l'impératrice Élisabeth, mue par quelque inimitié profonde que nous ne pouvons apprécier contre ladite Nadèje Stein, et prévoyant, par l'intérêt que vous prenez à cette enfant, les recherches qui seraient faites un jour pour la rendre à la liberté; confirmée surtout dans cette prévision par la demande récente que vous lui avez adressée, eût pris des précautions multipliées pour cacher à nos regards la personne dont il s'agit. Si cela était, nous saurions bien la découvrir, Dieu et le temps nous aidant; mais nous ne devons pas vous celer combien nos espérances sont légères à cet égard.

« Recevez l'assurance, madame ma sœur, du désir profond que nous avons de vous être agréable en toutes choses, comme aussi de voir rétablir entre nos sujets et les vôtres une harmonie trop longtemps troublée, à notre grand regret, et au-devant de laquelle nous portent d'avance la sincère amitié et la tendre affection que nous ressentons pour vous au fond du cœur.

« Votre sœur,
« Catherine. »

Un grand événement était annoncé dans cette lettre : Catherine et son empire passaient aux Anglo-Prussiens.

« A cette lecture, dit le chevalier d'Éon, je sentis un nuage épais se répandre sur mes paupières et obscurcir entièrement ma vue; mes bras tremblèrent, mes jambes plièrent sur elles-mêmes, je tombai à terre et m'évanouis... Quand je revins à moi, le fatal papier gisait à mes côtés. Je le ramassai et le parcourus de nouveau; mes yeux l'inondèrent de larmes... Je pleurai ainsi longtemps sur celle que je croyais morte; les

larmes sont un soulagement aux cœurs oppressés. Je m'accusai du trépas de Nadèje... et cette horrible pensée me rendait inconsolable. J'étais encore à genoux quand je remarquai qu'au bas de la lettre de Catherine étaient écrites quelques lignes que je n'avais par encore aperçues. Elles n'étaient point signées, mais au premier aspect je reconnus l'écriture de la reine Sophie-Charlotte.

« Peindre ce que j'éprouvai en lisant ce que ces lignes m'apprenaient est au-dessus des forces humaines ; ce fut pour ma pauvre tête un double choc qui faillit en briser les parois.

« Redressé soudain et comme enlevé de terre par le contre-coup, je me trouvai debout, moitié riant, moitié pleurant, ou plutôt ne pouvant faire ni l'un ni l'autre, car j'étais suffoqué. Je crus que j'en deviendrais fou. Les idées les plus contraires arrivaient coup sur coup à mon esprit et l'assaillaient à la fois. A la douleur la plus profonde succédait l'ivresse la plus exaltée; au désespoir, l'espérance folle; à l'abattement, la joie, l'ambition, l'orgueil!... car tous ces sentiments me devenaient permis.

« Le secret que m'apprenait Charlotte, que nul n'a su au monde et qui doit mourir avec moi, légitimait tout cela! Aussi une espèce d'enflure intérieure et subite gonfla mon sein. Je sentis mon front se tuméfier et ma taille se redresser avec l'avenir qui s'ouvrait devant moi... Depuis ce temps, hélas! mon front s'est rétrécri et ma taille recourbée sous le double poids de l'infortune et des ans. Mes illusions, qui s'élevèrent alors jusqu'au ciel, comme ces vapeurs légères et brûlantes qui tapissent les dômes azurés de l'atmosphère, sont retombées sur moi goutte à goutte en eau froide et glacée.

De toutes les grandeurs que je rêvais, il ne m'est resté que celle du malheur ; de toutes les couronnes dont je ceignis ma tête insensée, il ne m'est resté que la couronne d'épines, la seule à laquelle je n'avais pas pensé... Je voyais les bords dorés du calice et n'en soupçonnais pas le fond !... »

L'histoire et la logique sont d'accord ici. Sophie-Charlotte était enceinte et l'enfant qu'elle mit plus tard au monde a régné sous le nom de George IV : c'était le fils du chevalier d'Éon, et le roi George III détesta toujours cet enfant, qu'il ne sentait pas sien. La nature a ses voix intérieures qui sont plus puissantes qu'on ne pense. Nous verrons plus tard quelles suites terribles eut cet événement, qui faillit bouleverser l'Europe et à quel sacrifice le chevalier d'Éon dut consentir pour conjurer l'orage soulevé par la jalousie du roi d'Angleterre. Ainsi, bien jeune encore, le chevalier d'Éon avait été l'amant de madame de Pompadour, une quasi-reine, de l'impératrice de Russie et le père d'un roi d'Angleterre.

Qu'en dit la philosophie de l'histoire, elle qui n'admet point les petites causes pour expliquer les grands événements ?

CHAPITRE XII

L'IMPÉRATRICE CATHERINE

Pierre III et Catherine sur le trône, c'était la Russie redevenant anglaise. La tzarine se débarrassa promptement de son mari, qu'elle fit sans façon arrêter, puis étrangler : le comte Orloff, amant de Catherine, fut l'exécuteur de ce crime impérial. Ensuite, Catherine se vendit aux Anglais comme elle s'était vendue aux Autrichiens, et Louis XV, réduit à ses propres ressources, ne trouva rien de mieux, pour sauver la France, que le pacte de famille. Le marquis de l'Hospital nous a laissé les détails suivants sur la révolution de palais qui centralisa le pouvoir aux mains de Catherine.

« Plombières, 13 août 1763.

« J'ai reçu, mon cher d'Éon, votre aimable lettre ; son style enjoué m'assure de votre bonne santé.

« Voilà donc le matamore éteint : le beau rôle qu'il va jouer dans l'histoire! Voyons à présent celui de la nouvelle Catherine. Elle a tout le courage et les qualités qu'il faut pour faire une grande impératrice, et je me ressouviens avec plaisir de vous l'avoir toujours entendu dire; sa fermeté en certaines occasions a toujours été de votre goût. Vous avez aussi eu, il faut l'avouer, le tact du germe des vertus de la princesse Askoff; il est vrai que vous l'aviez connue et cultivée dès la plus tendre jeunesse, et que vous et le chevalier Douglas nourrissiez son esprit de romans. Mais qui aurait cru, cher d'Éon, qu'elle eût été l'héroïne de celui-ci? M. le baron de Breteuil a rebroussé chemin *pour arriver plus tôt*, selon ses instructions. Son second tome sera plus agréable que le premier, il connaîtra mieux le terrain; mais vous, mon cher petit dragon, qu'allez-vous devenir à présent? A vous dire le vrai, j'aime mieux que vous ailliez ailleurs. Vous savez que l'on dit que les seconds voyages en Russie sont scabreux; et vous, qui y avez déjà été deux ou trois fois, vous devez être bien plus sur vos gardes.

« On débite ici que le comte de *Kaunitz* et *Laudon* sont disgraciés; je n'en crois rien... Et les préliminaires sont-ils signés?... Comptez, cher d'Éon, toujours sur la vérité et la constance de mon amitié. Adieu, je vous embrasse tendrement et je m'intéresse toujours à vos succès. »

Et dans une autre lettre :

« Je pense que l'ethman *Panin* et le chancelier conseilleront à l'impératrice Catherine de rappeler les troupes en Livonie et en Ingrie et autour d'elle; qu'elle doit veiller à se

maintenir sur un trône qu'elle a eu par son courage et la folie de son mari ; qu'elle doit n'avoir que des traités de commerce avec toutes les puissances de l'Europe, et veiller à l'intérieur de la Russie. Si elle est bien conseillée, elle associera son fils à son empire, en le mariant, s'il a les qualités qui conviennent à *captiver* sa mère ; mais en attendant elle l'élèvera dans cette intention, et elle le dira hautement, le déclarant, quant à présent, grand-duc de Russie, et son seul et unique héritier. Si elle est au-dessus de ses passions, elle ne rappellera jamais Poniatowski ! Voilà, mon cher d'Éon, ce qu'elle doit faire. Qu'elle fasse la guerre aux Chinois pour avoir de l'argent ; qu'elle aille à Moscou et qu'elle affermisse un trône, qu'elle ne doit qu'au hasard et aux qualités pitoyables de son indigne époux ; qu'elle s'arrange avec le Danemark jusqu'à ce que son fils puisse ratifier ce qu'elle aura fait ; qu'elle nous rapproche des Anglais ; qu'elle soit avec nous, et menace les cours de Vienne et de Berlin, si elles ne veulent pas faire la paix. Voilà vos instructions en cas que vous alliez en Russie au retour de Breteuil, car je ne crois pas qu'il y reste longtemps.

« J'ai écrit à l'ethman Rasomowski et à la frêle d'Askoff. On dit que Bestucheff reviendra végéter et s'ennuyer à Pétersbourg ; mais s'il est consulté, adieu, Voronzow !

« L'Hospital. »

Voici maintenant une dépêche adressée, du vivant d'Élisabeth, au cardinal de Bernis, et qui jette une lumière plus vive encore sur tous ces événements :

« Le grand-duc, y est-il dit, se conduit de manière à s'aliéner le cœur des Moscovites. Il ne cache point son éloignement

pour les Russes, son amour pour les Prussiens, et ses inclinations ne sont soutenues d'aucun mérite personnel. Quant à la grande-duchesse Catherine, elle a plus d'esprit et est plus capable de conduite. Elle aime la lecture; elle est romanesque et se pique de courage. Elle me disait dernièrement en pleine table, et devant tous les ministres, à propos de son goût pour l'équitation : « Il n'y a pas de femme plus hardie que moi, « je suis d'une témérité effrénée. » Poniatowski était vis-à-vis d'elle... L'impératrice Élisabeth, qui vieillit, veut régner tranquillement, et si elle venait à mourir, *on verrait alors des révolutions subites.* Jamais on ne laisserait le grand-duc sur le trône et *on s'en déferait assurément.* »

Il était difficile de prédire plus juste.

La France était épuisée et à bout de forces. Cette guerre de Sept-Ans, l'une des plus honteuses de l'histoire, nous coûtait toutes nos colonies; nous y perdions les établissements que nous avions depuis le seizième siècle; nos finances fondirent comme du plomb jeté dans un feu de forge, les cadavres de nos soldats engraissèrent les plaines de l'Allemagne; partout, dans les hauts emplois de commandement, ce fut une rivalité d'ineptie et de lâcheté dont le récit nous entraînerait trop loin. Si, pour comble de malheur, le territoire de la France ne fut pas entamé alors, nous le dûmes à l'alliance russe et aux obscurs, mais immortels services du chevalier d'Éon.

CHAPITRE XIII

NÉGOCIATIONS DE PAIX. — LE DUC DE NIVERNAIS

Pour négocier la paix, on envoya à Londres le plus fin des diplomates et le plus diplomate des grands seigneurs. C'était le duc de Nivernais. Il semblait si léger, qu'on l'appelait le *Sylphe* politique. Voici le portrait, esquissé de main de maître, qu'en a laissé le chevalier d'Éon :

« La franchise et la gaieté sont le caractère principal de ce ministre, qui, dans toutes les places et ambassades qu'il a eues, y a toujours paru comme Anacréon, couronné de roses, et chantant les plaisirs au sein des plus pénibles travaux. Il aime naturellement à se livrer à l'oisiveté, néanmoins il travaille comme s'il ne pouvait vivre dans le repos, et il se rend cette vie aisée et désœuvrée aussitôt qu'il se sent libre. Sa facilité

naturelle et son heureux enjouement, sa sagacité et son activité dans les grandes affaires, ne lui permettent pas d'avoir jamais aucune inquiétude dans la tête *ni rides sur le front;* et, quoiqu'il faille avoir vécu longtemps avec un ministre pour peindre son caractère, pour dire quel degré de faiblesse ou de courage il a dans l'esprit, à quel point il est prudent ou fourbe, je puis affirmer que le duc de Nivernais est fin et pénétrant, sans ruses et sans astuce. Il est peu sensible à la haine et à l'amitié, quoique en diverses occasions il paraisse entièrement possédé de l'une et de l'autre. Ainsi, d'un côté, il est séparé de sa femme, il la hait et ne lui fait aucun mal; de l'autre, il a une maîtresse, il la chérit et ne lui fait pas grand bien. En tout, c'est certainement un des plus enjoués et des plus aimables ministres de l'Europe. »

Le duc de Nivernais ne crut pouvoir mieux faire que de prendre avec lui le chevalier d'Éon. Ce jeune homme avait dans toute l'Europe une réputation d'habileté extraordinaire; on ne parlait que de lui.

Lord Bute ne vit pas d'un bon œil l'arrivée des deux diplomates et ne dissimula pas ses sentiments. Le premier ministre se croyait invulnérable; il avait toute la confiance de George III, et on se souvient qu'il avait lui-même choisi l'épouse du monarque anglais dans une des plus petites cours d'Allemagne, afin que la reine fût à sa dévotion et n'exerçât dans les affaires aucune influence.

Mais il avait affaire à forte partie. La reine venait de mettre au monde l'enfant qui devait être George IV et elle aimait passionnément le chevalier d'Éon, père de cet enfant; elle voulait à tout prix le garder auprès d'elle.

Sophie-Charlotte se mit en lutte ouverte avec lord Bute et en peu de jours elle fit si bien, qu'elle le perdit dans l'esprit du roi, le renversa et l'exila.

Les conférences marchèrent alors plus librement. Un incident faillit les arrêter; mais le chevalier d'Éon l'enleva avec une prestesse dont la lettre suivante donnera une idée :

« La négociation si heureusement commencée, dit-il, avait rencontré un obstacle : enrayée dans sa marche, elle se trouvait dans une sorte de crise lorsque le sous-secrétaire d'État de S. M. Britannique, M. Wood, vint, par hasard, conférer sur certains points litigieux chez le duc de Nivernais.

« Le diplomate anglais avait son portefeuille avec lui, et eut l'indiscrétion de nous dire qu'il contenait les dernières instructions et l'ultimatum que lord Égremont, secrétaire d'État, le chargeait de transmettre au duc de Bedfort, ambassadeur de la cour de Saint-James à la cour de Versailles.

« En entendant cela, le duc de Nivernais me regarde et son œil se reporte vers le bienheureux portefeuille. J'ai saisi, du premier coup, le sens de cette muette pantomime. Il serait d'une haute importance pour notre cour de connaître le contenu de ces instructions, et les termes de ce fatal ultimatum....

« Je savais le sous-secrétaire d'État grand amateur de bon vin et gros buveur. A mon tour, je fais signe au duc, qui invite sur l'heure le secrétaire à se mettre à table avec lui pour mieux causer d'affaires. Il veut, dit-il, lui faire savourer quelques flacons d'un vieux vin de Tonnerre, avec lequel j'ai, par parenthèse, affriandé plus d'un gosier d'outre-mer. M. Wood, alléché, mordit à l'hameçon... et, tandis que le

duc et lui boivent à plein verre, j'enlève le portefeuille, j'en extrais la dépêche de lord Égremont, dont je prends une copie littérale, que j'expédie sur-le-champ à Versailles.

« Mon courrier arriva vingt-quatre heures avant celui de M. Wood ; et, quand le duc de Bedfort vint entamer la discussion, MM. de Choiseul et Praslin, préparés d'avance à toutes les difficultés qui devaient être soulevées, et sachant le dernier mot de l'ambassadeur britannique, l'amenèrent bien vite à composition. Les préliminaires de la paix furent signés dès le lendemain (octobre 1762). A cette époque, le duc de Praslin, qui depuis devint mon mortel ennemi et le signataire de ma disgrâce, disait à son ami, le duc de Nivernais, que *j'étais un sujet unique, et susceptible de toutes les grâces du roi!* Paroles qui furent oubliées aussitôt qu'on n'eut plus besoin de moi. »

Le tour du chevalier d'Éon fut fort admiré à Versailles. On en rit beaucoup, mais les Anglais furieux tombèrent sur M. Wood, et la presse de Londres ramassa le grief pour s'en servir plus tard contre le ministère.

Le chevalier de Douglas, qui avait accompagné d'Éon lorsque, pour la première fois, il se rendit à Saint-Pétersbourg, sous des habits de femme auxquels il dut de si étranges aventures, écrivit alors au chevalier une lettre qu'il faut transcrire :

« Châteauneuf, 12 octobre 1762.

« Vous voilà donc en Angleterre, mon cher d'Éon, en compagnie du duc de Nivernais ! Je vous souhaite autant de bonheur là qu'en Russie, et autant de succès de toutes sortes.

La reine qui commande à Londres est plus jeune et plus jolie que celle qui commandait à Saint-Pétersbourg ; mais elle a un mari, et l'autre n'en avait pas ; différence.

« Qui de nous aurait cru, mon cher ami, quand vous étiez ma *compagne* et moi votre compagnon de voyage, et quand nous nous arrêtâmes dans le château des ducs de Mecklembourg-Strelitz, que cette maison ignorée fournirait un jour une reine à l'Angleterre ? Je pense que vous aurez mis à profit les souvenirs de Sophie-Charlotte. Elle s'était prise pour vous, ma foi, d'une amitié bien vive, dont j'étais même fort alarmé en ma qualité de votre tuteur. C'est qu'aussi, il faut l'avouer, j'avais là une pupille bien dangereuse et dont la garde était assez difficile.

« Vous avez revu, je crois, la petite princesse en passant par l'Allemagne, à votre retour en 1759; mais alors vous étiez redevenu homme comme aujourd'hui. Vous a-t-elle reconnu ? Je serais curieux de le savoir. N'oubliez pas, à la première occasion, de lui présenter mes respectueux hommages et l'assurance de mon inaltérable dévouement.

« Écrivez-moi, et dites-moi si vous avez découvert quelque chose sur le sort de la pauvre et intéressante Nadèje. La princesse Sophie pourra peut-être vous être de quelque utilité à cet égard, maintenant qu'elle est reine, et que la *clémente* impératrice du Nord est morte, etc.

« Croyez-moi, jusqu'à la fin, votre dévoué et attaché.

« Le chevalier Douglas-Mackensie.

« *P. S.* Votre ancien protecteur et ami le marquis de l'Hospital, qui se trouve ici, me charge de vous dire mille choses affectueuses de sa part. »

Le marquis de l'Hospital écrivit quelques jours après au chevalier d'Éon la lettre suivante :

« A Châteauneuf, 8 novembre 1762.

« Je me flatte, mon cher d'Éon, que mademoiselle la duchesse de Gisors n'aura pas oublié d'écrire à M. le duc de Nivernais ce que j'eus l'honneur de lui dire chez la reine sur votre compte. D'ailleurs, votre ambassadeur est trop bon connaisseur pour n'avoir pas saisi tout ce que vous avez de bon et d'excellent. Je vous charge, mon cher d'Éon, de lui faire tous mes compliments sur les *préliminaires* de la paix signée ; j'étais moralement certain de ses succès et des vôtres.

« Je date, avec M. de Nivernais, du château que j'habite en ce moment. Il avait en lui les germes de tous les talents et de toutes les belles qualités qu'il a si heureusement développés depuis. Vous êtes bien heureux, mon cher d'Éon, d'être compagnon d'un tel personnage : vous avez l'esprit et l'étoffe qu'il faut pour en profiter. Je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre, mon cher ami; j'ai toujours été en l'air, et, même ici, à peine ai-je eu le moment d'écrire. Notre pauvre ami, M. Douglas, est ici; sa santé est toujours misérable, il ne marche qu'avec des béquilles.

« Adieu, mon cher d'Éon, donnez-moi de vos nouvelles, portez-vous bien, et comptez sur la vérité de mes sentiments, qui ne changeront jamais. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« L'Hospital. »

La paix fut signée le 10 février 1763. Nous perdions le Canada, les Antilles, la Sénégambie, nos établissements dans

l'Inde, etc. L'Angleterre nous ordonna de démolir les fortifications de Dunkerque, et nous eûmes la lâcheté d'obéir sous la haute surveillance d'un commissaire anglais.

Mais les Anglais n'étaient point satisfaits par tant d'avantages. Ce qu'ils voulaient, ce n'était pas la France amoindrie, mais la France détruite. L'opposition gronda, on accusa la reine, les princesses, toute la cour. Un pamphlétaire attaqua le gouvernement ; à sa voix, le peuple de Londres se souleva et le ministère fut renversé. Le chevalier d'Éon, appelé en témoignage dans les procès qui suivirent, défendit le ministère et la reine ainsi qu'il le devait. George III, étonné de l'influence de ce jeune homme, mais n'en devinant pas la cause, le chargea d'aller porter à Versailles la ratification du traité de paix. La faveur était si haute, que le duc de Praslin en écrivit aussitôt au duc de Nivernais : « Il n'est pas possible, mon cher duc, que vous envoyiez M. d'Éon porter la ratification du traité de paix. Le ministre anglais ne la confierait sûrement pas à un étranger ; cela serait contre toute règle et contre tout usage, et, n'ayant pas ce prétexte, il n'y aurait nulle raison pour envoyer ici M. d'Éon. »

M. de Nivernais répondit familièrement au duc de Praslin :

« Je suis bien aise que vous ayez été *une bête* en croyant, mon cher ami, qu'il était inexécutable de faire porter les ratifications du roi d'Angleterre par le secrétaire de France, mon petit d'Éon. C'est que vous ne savez pas jusqu'à quel point va la bonté et l'estime que l'on a ici pour nous, monseigneur, et il n'y a pas de mal que vous l'ayez touché au doigt en cette occasion, car, sans cela, vous auriez été homme à nous mé-

priser toute votre vie, au lieu qu'à présent, vous nous considérez sans doute un peu. »

D'Éon vint en effet à Versailles. « Vous me portez bonheur, mon ami, dit Louis XV en l'embrassant. » Le chevalier reçut la croix de Saint-Louis. Le marquis de l'Hospital, apprenant que son ami a reçu cette flatteuse et honorable distinction, écrit au galop la lettre suivante :

« Châteauneuf, 10 avril 1763.

« Vous voilà donc chevalier de Saint-Louis, mon cher d'Éon! je vous en félicite de tout mon cœur.

« Louis-Jules Barbon-Mazarini-Mancini, duc de Nivernais et Donjeois, pair de France, grand d'Espagne de première classe, noble vénitien, baron romain, prince du Saint-Empire, chevalier des ordres de Sa Majesté, *cousin du roi* et son ambassadeur extraordinaire auprès du roi de la Grande-Bretagne, académicien, etc., etc..., vous a donné ou vous donnera l'accolade et vous serez frères des preux paladins du bon vieux temps. Allez et marchez sur leurs traces!... c'étaient de rudes jouteurs et vous êtes bien fait pour leur tenir tête dans les champs de la politique ou sur le champ de bataille ; vous vous avez l'esprit et le bras fermes, etc.

« L'Hospital.

« *P. S.* Lorsque vous verrez M. de Voronzow, faites-lui mille compliments. Son oncle est toujours chancelier, mais le vieux sorcier de Bestucheff a voix au chapitre. Vous savez que je prenais toujours mon masque de verre quand j'allais le voir.

« Adieu, cher ami, portez-vous bien et aimez-moi toujours. »

La honte, l'humiliation de la France étaient telles alors, que Louis XV ne put se dispenser d'en ressentir quelque mécontentement. Il songea à reprendre les armes et conçut un plan d'invasion en Angleterre, absolument semblable à celui que conçurent plus tard la République et l'Empire. Le roi en fit la confidence au duc de Broglie et à M. Tercier, et, en 1763, il envoya au chevalier l'ordre suivant, écrit et signé de sa main :

« ORDRE SECRET DONNÉ PAR LE ROI AU SIEUR D'ÉON.

« Le sieur d'Éon recevra mes ordres par le canal du comte de Broglie ou de M. Tercier, sur des reconnaissances à faire en Angleterre, soit sur les côtes, soit dans l'intérieur du pays, et se conformant à tout ce qui lui sera prescrit à cet égard, *comme si je le lui marquais directement*. Mon intention est qu'il garde le plus profond secret sur cette affaire et qu'il n'en donne connaissance *à personne qui vive, pas même à mes ministres*, nulle part.

« Il recevra un chiffre particulier pour entretenir la correspondance relative à cet objet, et sous les adresses qui lui seront indiquées par le comte de Broglie ou le sieur Tercier, et il leur procurera par ce chiffre toutes les connaissances qu'il pourra se procurer sur les vues que l'Angleterre suivra, tant par rapport à la Russie et à la Pologne que dans le Nord et

dans toute l'Allemagne, qu'il croira intéresser mon service, pour lequel je connais son zèle et son attachement.

« Signé : Louis.

« Versailles, 3 juin 1763. »

D'autres projets militaires se rattachaient à cette conception, que le chevalier, pendant son second voyage à Londres, étudia provisoirement. Le vieux duc de Nivernais, perclus, goutteux et ennuyé, n'attendait qu'une occasion pour rentrer en France, et se décharger des soins de l'ambassade. D'Éon tardant à venir, le duc pressa son retour par les lettres les plus amicales du monde. Nous en prenons une au hasard :

« Londres, 24 février 1763.

« Mon cher petit ami,

« Je reçois votre lettre seulement tout à l'heure par ce *benoît* courrier ecclésiastique; je ne puis que vous embrasser tendrement, car je suis assommé. Je lis ou j'écris depuis sept heures du matin, avec mon mal de gorge. Oh ! ma foi, assurez le duc de Praslin que, si je reste encore ici trois mois, j'y resterai par delà ma vie ; et n'est-ce pas bien d'y rester par delà mes forces?

« Ma femme raffole de vous, m'écrit-elle, ma fille aussi, madame de Rochefort aussi, et rien de tout cela ne m'étonne, car j'en fais autant de mon côté. *Revenez vite* avec un bon traitement : voilà ce qu'il me faut, mais il me le faut. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de bien bon cœur. N'oubliez

pas, je vous prie, de voir l'abbé de l'Isle-Dieu, dont je viens de recevoir encore une grande diable de lettre.

« *P. S.* Neuf heures du soir. — Je reçois à l'instant, mon cher ami, votre dépêche nocturne, et je vous remercie bien sincèrement des détails qu'elle contient. Je souhaite que l'on vous renvoie bien vite, bien vite! Il semble que le diable s'en mêle depuis votre départ. Je suis accablé de besogne, tous les jours de nouveaux embarras. J'ai, en outre, un mal de gorge fort désagréable; ainsi vous jugez bien que le plus tôt que vous reviendrez sera le meilleur. Je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui, et je me borne pour ce soir à vous aimer. »

CHAPITRE XIV

M. DE GUERCHY, AMBASSADEUR A LONDRES

Le grand seigneur exilé obtint enfin ses lettres de rappel. Le duc de Praslin, par amour des contrastes sans doute, fit choix, pour remplacer le *Sylphe*, d'un gros gentilhomme bourguignon nommé le comte de Guerchy, personnage très-peu diplomatique, rongé d'ambition et maladroit comme un rustre. Madame de Guerchy avait quelques bontés pour M. de Praslin, et c'est d'accord avec elle que celui-ci envoya le comte en Angleterre. M. de Praslin savait que penser d'un tel serviteur, et voici en quels termes il en parle dans une lettre adressée à M. de Nivernais :

« Versailles, 8 janvier 1763.

« Mon bon ami,

« Je suis toujours fort occupé de Guerchy; je ne sais cependant si nous lui rendrons un bon office en le faisant am-

bassadeur à Londres. Il n'est pas aimé dans ce pays-ci; je crains ses dépêches comme le feu, et vous savez combien les dépêches déparent un homme et sa besogne quand elles ne sont pas bien faites. On juge souvent moins un ministre sur la manière dont il fait les affaires que sur le compte qu'il en rend... Je crois que notre cher ami *fera* bien. Je ne crois pas en avoir de meilleur à employer; mais *il ne sait pas du tout écrire*, nous ne saurions nous abuser là-dessus. D'un autre côté, je ne voudrais pas qu'il se ruinât, mon pauvre Guerchy. Vous faites monter la dépense à deux cent mille livres; cela ne m'effraye pas. Je puis lui donner cent cinquante mille livres d'appointements et cinquante mille livres de gratification; ainsi il y aurait encore de la marge, en y joignant la dépense qu'il ferait à Paris. Mais je ne saurais lui donner, à ce pauvre cher ami, plus de deux cent mille livres de première mise : c'est le traitement le plus fort.

« Adieu, mon bon ami, je vous aime de toute la tendresse de mon cœur.

« Duc de Praslin. »

Le duc de Nivernais sentit bien le néant d'un tel badaud. Il écrivit à d'Éon de le surveiller et d'être, ainsi que le chevalier l'a dit plus tard, son guide-âne. On trouvera la preuve de l'attachement et de l'intérêt que le duc de Nivernais portait à d'Éon dans les lettres suivantes, écrites par le vieux duc à son ami de Praslin, ministre des affaires étrangères.

I

« Londres, 17 janvier 1763.

« Rassurez-vous, mon cher ami, tout ce que vous désirez s'arrangera, et il dépend de vous de l'arranger à la satisfaction de tout le monde. Vous devez savoir que le petit d'Éon n'est venu à Londres avec plaisir que dans l'espoir de s'en retourner avec moi en France, pour être ensuite placé par vous quelque part en qualité de résident ou de ministre, étant un peu las d'avoir secrétarisé depuis si longtemps avec tant de personnages divers. Mais il vous est tendrement attaché ; toutes ses répugnances et tous ses désirs se combinent toujours avec vos intentions, et ce qu'il souhaite, par préférence à tout, est de faire ce qui vous plaît. En revanche, il est juste aussi que vous, de votre côté, vous cherchiez à lui faire plaisir ; et voici comment cela se peut arranger très-parfaitement et très-utilement pour son bien, pour celui du service du roi et pour celui de mon successeur, que je suppose notre ami Guerchy. Donnez-lui la place de résident avec les appointements que vous voudrez ; il est *très-aisé à vivre ;* il en sera plus considéré ici et partant plus utile, et il sera aussi plus content, *parce qu'il aura la certitude de passer, en sortant d'ici, à une autre place, y compris celle de Saint-Pétersbourg, pour laquelle il a toujours du faible.* »

II

« Londres, 20 janvier 1765.

« Oh! oh! mon cher ami, la terrible besogne dont je me suis chargé en arrivant ici! Je suis en vérité hors de combat et il me faut... dix bonnes années de repos absolu... Ces gens-ci sont bien loin d'être des hommes à l'ordinaire, et la négociation dans ce pays-ci est un vrai métier de galérien. Cela me fait trembler, quand j'y pense, pour notre pauvre ami de Guerchy, qui est tout neuf à la négociation ; il aura diablement de peine! mais heureusement il aura, j'espère, notre petit d'Éon. Vous me demandez s'il faut le lui laisser! Vraiment vous ne pouvez mieux faire ; mais cependant je crois que M. d'Éon, qui est un excellent sujet, vous serait encore plus utile à Saint-Pétersbourg qu'ailleurs, et peut-être aussi est-il *le seul en état de bien servir* le roi en Russie. Au demeurant, il vous aime de cœur, et, s'il était sûr que vous fussiez éternellement en place, il aimerait autant se fixer en enfer qu'en paradis, pour vous plaire, et avec la certitude que ce serait pour vous servir. Partez de la combinaison de toutes ces vérités, mon cher ami, je n'ai pas d'autres matériaux à fournir à votre décision. »

III

« Londres, 20 février 1765.

« Dieu soit loué, mon cher ami, de ce que l'affaire de Guerchy est consommée... Quant à l'*interim*, certainement

et sans aucun doute il faut en charger le petit d'Éon. Ce serait un dégoût qui le dégoûterait entièrement, que de le donner à un autre, et il ne mérite pas cela. Mais il y a plus, c'est qu'il fera fort bien *ce que personne ne ferait aussi bien que lui*. *On sera fort aise* de le voir suivre les affaires après moi et dans ma manière ; tout autre donnerait de l'inquiétude. Le premier ministre l'a pris en amitié et a très-bonne opinion de lui, ce qui n'est pas peu dire : cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, et quiconque viendrait manquerait probablement cette trouvaille. Au demeurant, je suis toujours d'avis que vous donniez au petit d'Éon le titre de résident, c'en est là une occasion naturelle ; et, quand il ne s'agirait pas de lui, que nous aimons, je vous donne ma parole que la chose en soi-même est très-bonne pour le bien du service. Voilà, je crois, cet article suffisamment nettoyé. »

Le chevalier d'Éon fut en effet nommé *résident*, puis, peu de temps après, *ministre plénipotentiaire* à la cour de Saint-James. Il était à peine arrivé que le duc de Nivernais pliait bagage. Mais, avant de partir, le vieux *Sylphe* voulut aller prendre ses grades à Oxford. Il s'en expliqua ainsi avec le duc de Praslin :

« Londres, 27 avril 1763.

« Mon bon ami, je vous embrasse tendrement. Je suis arrivé hier au soir après avoir fait une tournée de quatre à cinq cents milles, qui m'a fait voir bien des belles choses, qui m'a montré bien des objets d'instruction et qui a vraiment fait du

bien à ma santé. J'ai été à Bath et à Oxford, où je me suis faire doctoriser *in facultate juris;* aussi va-t-il y avoir des bonnets dans ma maison, car mon ami Dromgold a été doctorisé aussi, et jugez comme il disputera désormais!... Mais ce qui a le plus frappé mon étonnement, c'est la culture du pays que j'ai visité et la disette de pauvres : le plus pauvre me paraît riche et passerait pour un bourgeois de nos petites villes de province.

« N'êtes-vous pas content de l'expédition que vous a faite pendant mon absence notre petit d'Éon? J'ai vu avec plaisir, à mon retour, que *je n'aurais pas fait si bien que lui.* Je vous remercie de sa lettre de résident ; il n'y a plus qu'à lui régler un traitement pécuniaire, et je présume que vous ne tarderez pas à faire cet arrangement, qu'il faut un peu calculer sur l'allure anglaise, qui est singulièrement dispendieuse à tous égards et en tous ordres de choses et de personnes.

« Je pars demain pour aller passer trois jours aux courses de Newmarket, où je suis invité avec amour par plusieurs seigneurs. Je reviendrai ici le 1er mai, et j'aurai le 4 mon audience de congé du roi d'Angleterre. Je ne serai plus que le secrétaire de M. le résident jusqu'à mon départ, qui aura lieu, je crois, du 20 au 25. Les affaires n'en iront pas plus mal et ma santé ira mieux.

« J'ai trouvé ici madame de Boufflers et Duclos, notre historiographe : heureusement pour moi je n'ai pas peur des esprits.

« Adieu, mon cher ami : portez-vous mieux, je vous en conjure, et vous promets que je ferai de même de mon côté, avec le temps. Je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur. »

Le duc de Nivernais revit enfin sa bien-aimée France; mais, hélas! qu'il était maigri! M. de Sainte-Foy, ami du chevalier d'Éon, décrit plaisamment l'impression que lui causa la vue du vieillard à son retour de Londres.

« M. de Nivernais, écrit-il, est arrivé le 2 juin 1763. On l'a trouvé plus maigre encore qu'à son départ : ces diables de Bretons tondraient donc sur un œuf, puisqu'ils ont trouvé moyen de rogner notre Sylphe politique. »

« Cette plaisanterie de Sainte-Foy, dit le chevalier d'Éon, m'a rappelé le discours d'un vieux matelot anglais à Calais, lorsqu'au commencement de septembre 1762 M. de Nivernais s'embarqua pour Douvres. Ce matelot disait à son jeune camarade : « Regarde ce duc comme il est maigre et exténué; « je l'ai connu autrefois, il était gros et gras. Vois, comme « pendant cette guerre nous avons dégraissé les seigneurs « français. »

Le marquis de l'Hospital ne manqua pas d'écrire à son jeune ami une lettre tendre et railleuse pour le féliciter de ses succès. Quelques jours après, le vieillard quittait ce monde, où il laissait les meilleurs souvenirs. C'était un diplomate accompli et un cœur sincère, ce qui généralement semble être incompatible. Cette lettre, la dernière qu'il ait écrite, est curieuse à plus d'un titre.

« Paris, le 28 juillet 1763.

« Je vous présente, mon cher d'Éon, le fils aîné de M. Daudé, premier échevin de la ville de Lyon, et un de nos

plus habiles négociants. Il est mon ancien ami, et je m'intéresse sincèrement et vivement à ce jeune homme. Je vous demande bonté et amitié pour lui, et de vouloir bien le conduire; il sera aussi docile que reconnaissant de ce que vous voudrez bien faire pour lui, qui sera comme fait à moi-même.

« Quant à moi, mon cher ami, je tiens constamment à ma résolution de chercher, de plus en plus, le repos et la liberté, après cinquante et un ans de services, qui m'ont mérité les grâces et les bontés du roi et l'estime générale, bien, à mon gré, plus désirable que les richesses et les honneurs. Je vais à Châteauneuf y graver, à l'entrée de mon château, sur le marbre, ces mots : *Otium cum dignitate*. Je m'y confinerai sept ou huit mois de l'année, si je ne trouve pas à vendre cette belle terre pour payer ce que je dois. Il n'est donc pas possible que quelque Anglais, enrichi de nos dépouilles, veuille nous restituer huit cent cinquante mille livres, en les employant à acquérir, au centre de la France, cette belle terre, en lui procurant la permission du roi d'en faire l'acquisition ? A tout hasard, je charge M. Daudé de vous en remettre un état succinct. J'ai toujours dans l'esprit que vous pouvez me rendre ce service en badinant. Votre cousin vous aura mandé combien je désire lui rendre service, surtout depuis qu'il m'a fait lire votre lettre. Je vous reconnais bien, mon cher d'Éon, dans tout ce que vous faites pour lui !

« Je vous fais mon compliment sur votre nouveau caractère de *ministre plénipotentiaire*. Vous voilà de toutes manières susceptible des plus grandes places, que vous remplirez bien. Vous avez en vous ce qui distingue les hommes : l'esprit et le courage. Vous y joignez les qualités qui les accompagnent toujours : vertu et honneur.

« On dit qu'il y a bien des tracasseries à Compiègne, bien des intrigues et des semences de haine et de division.

« Ma santé se soutient assez bien, et je serais le plus heureux des hommes, si j'étais sans dettes. On me reproche d'avoir trop dépensé dans mon ambassade; mais l'argent est le grain que j'ai semé pour arriver à la confiance, et c'est ainsi que nous avons mené sur l'Oder cent mille Russes, qui y ont vécu et gagné quatre batailles; vous le savez, mon cher d'Éon. Cependant on m'a reproché presque durement que j'avais jeté l'argent par les fenêtres; mais on ne peut m'accuser de l'avoir ramassé pour m'enrichir! Je suis riche de mes vertus et de mon courage, et je ne cherche, ni ne demande rien. Je dors mes sept ou huit heures tranquillement et sans reproches. J'ai soixante-sept ans; ainsi j'ai vécu, car à l'avenir je n'ai que misères et infirmités à attendre. Je les esquiverai le plus qu'il me sera possible, et puis je partirai sans regret pour l'autre monde, enveloppé du manteau de la philosophie.

« Adieu, mon cher d'Éon, je vous aimerai toujours, et je vous embrasse tendrement et sincèrement.

« L'Hospital. »

CHAPITRE XV

LE CHEVALIER D'ÉON MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE A LONDRES

Le chevalier d'Éon n'avait pas à se plaindre de la fortune. Il était l'ami très-intime de la reine, le personnage le plus considérable de l'ambassade française de Londres, car il poursuivait deux missions à la fois, l'une au nom des ministres, l'autre au nom du roi. Il correspondait avec les deux pouvoirs.

Le duc de Broglie, protecteur du chevalier d'Éon, se brouilla malheureusement sur ces entrefaites avec madame de Pompadour ; Louis XV exila le duc, bien que ce fût alors notre plus grand homme de guerre. Cependant il ne cessa pas d'en faire son conseiller et même son confident, et, pour mieux correspondre avec lui, il choisit deux intermédiaires : le chevalier d'Éon et M. Tercier.

La marquise de Pompadour éventa la ruse, et mit tout en œuvre pour découvrir les lettres du roi au duc de Broglie. C'est ce que montre très-clairement la lettre du chevalier d'Éon, écrite de Londres, en 1764, à M. Tercier :

« .... M. le duc de Praslin me fit un soir une espèce d'interrogatoire vers la fin de mars 1763, sur le minuit. Sainte-Foy était témoin. Le duc me dit : « Vous étiez, monsieur d'Éon, à « la bataille de *Philinsausen?* Contez-moi donc tout ce que « vous avez vu ou su de cette bataille. » Je le fis avec bonne foi, et dis tout ce que j'ai vu de mes propres yeux. Comme mon récit ne se rapportait pas au goût de M. le duc de Praslin, et à celui du comte de Guerchy, son satellite, présent à notre conversation, il m'interrompit souvent en frappant du pied, et se levant de son siége il me dit plusieurs fois : « Je sais tout le « contraire de ce que vous dites, et cela par un de mes amis « intimes qui y était aussi. » — Il entendait par là, le comte de Guerchy. — Puis, il regardait Sainte-Foy. A mes réponses, le nez du duc s'allongeait et sa mine faisait des rires sardoniques : « Mais, vous n'avez pas bien vu tout cela, mon cher d'Éon? » Et moi de persister à assurer, comme je le ferai toute ma vie, que j'avais bien vu et bien entendu. M. de Praslin a fini par me dire : « C'est votre attachement aux Broglie, qui vous fait « parler ainsi. — Ma foi, monsieur le duc, ai-je répliqué, « c'est mon attachement pour la vérité. Vous m'interrogez, je « ne puis vous répondre que ce que je sais par moi-même. »

« Sainte-Foy, en sortant de chez le ministre, me gronda bien fort et avec amitié de mon peu de politique, et me dit : « Mon cher d'Éon, je crains que vous ne fassiez pas fortune « dans ce pays-ci; allez-vous-en bien vite retrouver vos An-

« glais. — Je ne demande pas mieux, » lui répondis-je. Peu de jours après, madame la duchesse de Nivernais me demanda, en particulier dans son cabinet, si je n'étais pas en correspondance avec M. de Broglie. Je lui répondis : « Non, madame, « et j'en suis fâché, car j'aime beaucoup M. de Broglie; mais « je ne veux pas le fatiguer de mes lettres, et je me contente « de lui écrire au jour de l'an. — J'en suis bien aise pour « vous, mon cher petit ami, me répondit-elle, parce que je « vous confierai qu'une grande liaison avec la maison de Bro- « glie pourrait vous nuire à la cour et dans l'esprit de Guer- « chy, votre futur ambassadeur. » Aussi ce dernier, depuis sa nomination à l'ambassade, a-t-il employé mille moyens pour découvrir si j'avais quelque correspondance avec M. de Broglie. »

Désir de femme est un feu qui dévore, a dit notre la Fontaine : la Pompadour trouva ce qu'elle cherchait, et voici comme.

« A l'époque des négociations relatives aux prétentions du prince de Conti au trône de Pologne et à la main de l'impératrice Élisabeth, dit le chevalier d'Éon, une correspondance occulte avait été organisée entre le roi, le prince, M. Tercier, le chancelier Woronzow, le chevalier Douglas et moi. Le sieur Monin, secrétaire des commandements du prince de Conti, se trouva non-seulement dans le secret, mais encore il était l'agent le plus actif auprès du chevalier Douglas, de moi et de M. Tercier, qui avait en lui une confiance entière. M. Tercier, le plus honnête des hommes et qui croyait que tout le monde lui ressemblait, n'avait rien de caché pour l'ami Monin. Il lui

montrait toutes les relations des ambassadeurs et ministres, soit en Pologne, soit en Russie; ce qu'il fit nombre de fois en ma présence.

« Malheureusement l'ami Monin avait jadis été le précepteur du comte de Guerchy, qui en avait reçu sa belle éducation; le comte de Guerchy avait fait présent par reconnaissance au prince de Conti de cet autre conseiller *Bonneau*. Monin, par un autre retour de reconnaissance, dès qu'il vit son ancien élève ambassadeur et qu'il sut les recherches que faisait madame de Pompadour, crut devoir apprendre au comte de Guerchy ce qu'il savait sur mon compte. Il lui déclara que j'étais depuis longtemps en correspondance secrète avec le roi, et qu'il me soupçonnait fort d'être un anneau de la chaîne mystérieuse qui unissait la maison de Broglie au souverain.

« Le comte de Guerchy ne perdit pas de temps et reporta la supposition toute chaude à son ami de trente ans, le duc de Praslin, qui la communiqua de même à madame de Pompadour. Celle-ci résolut de s'en assurer et de mettre tout en œuvre pour découvrir la vérité; mais, ni l'astuce de la femme, ni la séduction de l'amante, ni les artifices des ministres ne purent arracher au roi son secret.

« La Pompadour se décida à employer d'autres moyens. Elle avait remarqué que Louis XV portait toujours sur lui une petite clef d'or, qui était celle d'un meuble élégant en forme de secrétaire placé dans ses appartements particuliers. Jamais la favorite, même au temps de sa plus grande influence, n'avait pu obtenir que ce meuble lui fût ouvert; c'était une espèce de sanctuaire ou d'arche sainte dans laquelle la volonté du souverain s'était refugiée comme en un lieu d'asile. Louis XV ne régnait plus que sur ce secrétaire; il n'était de-

meuré roi que de ce meuble : c'était la seule partie de ses États qu'il n'eût point laissé envahir et profaner par la courtisane, le seul joyau de sa couronne qu'il n'eût point mis à ses pieds. « Il renferme des papiers d'État, » telle avait été sa réponse à toutes les demandes, son explication laconique et péremptoire à toutes les instances. Or ces papiers n'étaient autres que la correspondance du comte de Broglie et la mienne.

« La marquise s'en douta. Il suffisait d'ailleurs que le secrétaire lui fût interdit pour qu'elle désirât d'y pénétrer. A l'intérêt de sa politique et de ses haines se joignaient les tentations de la curiosité : le fruit défendu a pour une femme d'irrésistibles attraits. Cela est vrai depuis le commencement du monde et le sera jusqu'à la fin.

« Un soir que madame de Pompadour soupait avec son royal amant, elle fut pour lui plus prévenante, plus aimable, plus agaçante que jamais. Le monarque tomba épuisé, affaissé sur lui-même, et s'abandonna à un sommeil profond, léthargique. C'était le moment qu'attendait la bacchante traîtresse. Pendant que le roi, engourdi par une sorte de torpeur animale, anéanti, énervé, dort sous le poids du vin et des caresses dont elle l'a gorgé, elle lui enlève la clef tant désirée, ouvre le meuble convoité et y trouve la confirmation entière de ses soupçons. A dater de ce jour, ma perte fut résolue.

« Madame de Pompadour ne put me pardonner, je ne dirai pas d'être son ennemi, je ne l'étais alors ni dans mes pensées ni dans mes paroles, mais d'être l'ami d'une famille qu'elle poursuivait de sa haine. Croyait-elle donc avoir un droit absolu de maîtrise et de propriété sur mon cœur et ma conscience parce que j'avais eu l'honneur d'une possession toute fortuite et fort passagère sur sa personne : l'échange n'eût

point été égal. Un jour d'ailleurs que je me trouvai seul avec madame de Pompadour (ce qu'elle avait toujours eu soin d'éviter depuis notre rencontre du bal), lui parlant bas à l'oreille, je lui rappelai cette rencontre et lui dis que le souvenir de mon bonheur resterait éternellement gravé dans ma pensée; elle se retourna vers moi en ouvrant de grands yeux, comme si elle ignorait complétement ce que je voulais lui dire; et moi, étourdi de cette incroyable effronterie, je cherchai naïvement à aider et à éclairer sa mémoire. « *Êtes-vous bien sûr* « *de tout cela, mon ami?* me dit-elle au bout de quelques « instants, *sur ma parole, je crois que vous rêvez.* » Je la regardai, ébahi et tout confondu. « Revenez de votre erreur, « continua-t-elle en se levant, *ceci est un songe que vous* « *avez fait à coup sûr, mais, songe ou réalité, je con-* « *sens à l'oublier*; *tâchez d'en faire autant.* » Et elle s'éloigna. Je suivis son conseil : si *j'oubliai* à mon tour comme elle me l'ordonna, avait-elle le droit de m'en vouloir?

« Quoi qu'il en soit, je fus signalé au duc de Praslin et au comte de Guerchy comme un ennemi, et sans doute j'aurais été disgracié dès ce moment si la favorite n'avait tenu avant toute chose à posséder la correspondance et les papiers que je devais avoir entre les mains. De là les alternatives de douceur feinte et de tracasseries réelles qui me furent prodiguées et qui étaient le prélude des horreurs et des bassesses qui devaient suivre. La dissimulation avait été recommandée au comte de Guerchy jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de moi en Angleterre; mais ce diplomate novice ne put s'empêcher de laisser échapper sa morgue et ses insolences vis-à-vis d'un homme qu'il jugeait perdu sans ressources.

« Son secret perçait à travers les querelles misérables et les

picoteries qu'il me suscitait sur toutes choses; et je l'aurais deviné si M. Tercier ne m'en eût épargné la peine par la révélation suivante, contenue dans sa dépêche du 10 juin 1763 :

« Le roi m'a appelé ce matin près de lui; je l'ai trouvé fort « pâle et fort agité. Il m'a dit d'une voix altérée qu'il crai- « gnait que le secret de notre correspondance eût été violé. Il « m'a raconté qu'ayant soupé il y a quelques jours en tête à « tête avec madame de Pompadour, il fut pris de sommeil à « la suite d'un léger excès, dont il ne croit pas la marquise « tout à fait innocente. Celle-ci aurait profité de ce sommeil « pour lui enlever la clef d'un meuble particulier que Sa Ma- « jesté tient fermé pour tout le monde, et aurait pris connais- « sance de vos relations avec M. le comte de Broglie. Sa Ma- « jesté le soupçonne d'après certains indices de désordre « remarqués par elle dans ses papiers. En conséquence elle me « charge de vous recommander la plus grande prudence et la « plus grande discrétion vis-à-vis de son ambassadeur, qui va « partir pour Londres, et qu'elle a lieu de croire tout dévoué « à M. le duc de Praslin et à madame de Pompadour. Aussi, « Sa Majesté a-t-elle positivement déclaré *qu'elle ne se serait « jamais déterminée à l'envoyer en Angleterre si elle ne « comptait entièrement sur vous.* »

« Déjà j'avais reçu le 5 juin une lettre du comte de Broglie qui m'invitait *à surveiller les vues du futur ambassadeur; à louer sous un prétexte quelconque, et avant son arrivée, un logement séparé et à l'abri de sa curiosité; à prendre avec moi le sieur d'Éon de Mouloize ou Carlet de la Rosière, mes parents, afin que, dans aucun cas, soit de surprise, soit de mort, de feu ou autrement, la correspondance ne tombât en aucunes mains étrangères, et surtout en*

celles de l'ambassadeur et ministre du roi. Il m'était recommandé en même temps *d'indiquer les ordres et instructions particulières que Sa Majesté transmettrait ensuite à ses ministres et à son ambassadeur, et de ne m'ouvrir sur tout cela à âme qui vive!*

« Conformément à l'avis qui m'en était donné, je louai aussitôt, sous mon nom, un petit appartement dans une maison séparée, pour moi et mon cousin de *Mouloize*, et j'y transportai d'avance mes papiers les plus précieux, remettant à m'y installer moi-même lors de l'arrivée de l'ambassadeur, sous le motif que son hôtel ne pourrait contenir tout son monde, ce qui, du reste, était matériellement vrai. Mes précautions ainsi prises et ma retraite assurée, j'attendis le comte de Guerchy de pied ferme. Je m'étais trouvé avec lui à l'armée du Haut-Rhin, sous les ordres du maréchal de Broglie, et déjà je le connaissais pour ce qu'il était : timide en guerre, hardi en paix, ignorant à la ville et rusé à la cour, prodigue de l'argent d'autrui, avare du sien propre. La conduite qu'il tint envers moi me prouva bientôt que le jugement que j'en avais porté était encore au-dessous de la vérité. »

Le duc de Praslin était orgueilleux et tenace : il révoqua la nomination de ministre plénipotentiaire qui avait été conférée au chevalier d'Éon. On informa le chevalier qu'il aurait à déposer son titre et à devenir le secrétaire du comte de Guerchy. Il refusa avec roideur et fit entendre que s'il était trop vexé il quitterait le service du roi. Afin de le calmer, on s'adressa au duc de Nivernais, qu'il aimait beaucoup et dont les conseils l'avaient toujours trouvé docile. On trompa aisément le vieux duc et on obtint de lui qu'il seconderait M. de Praslin dans ses

desseins sur le chevalier d'Éon. Mais celui-ci ne s'effraya pas, il promit d'aider de ses conseils M. le comte de Guerchy à la condition expresse et formelle de garder le titre de ministre plénipotentiaire. M. de Nivernais devint pressant : « Cédez, lui écrivait-il, vous ne connaissez pas les hommes à qui vous avez affaire. » D'Éon, furieux, écrivit alors à M. Tercier pour connaître la volonté du roi ; le ministre ayant répondu d'une manière satisfaisante, le chevalier d'Éon maintint sa volonté telle qu'il l'avait d'abord exprimée.

Le duc de Praslin résolut d'attendre. Cependant, sans perdre de temps, il humilia le chevalier d'Éon en lui retenant des sommes qui lui étaient dues et qu'il avait dépensées autrefois en Russie de ses propres fonds pour le service de la France. D'Éon ne daigna pas se plaindre ; il vendit la maison de son père, solda quelques dépenses urgentes et se prépara à la lutte.

Ici commença une série de faits déplorables, de honteuses tracasseries suscitées par la haine de madame de Pompadour et déjouées avec une présence d'esprit et une fermeté de caractère admirables par le chevalier d'Éon. Ce fut un vrai duel, et il dura longtemps ! Il s'agissait de décider le chevalier à quitter Londres, et surtout de lui enlever ses papiers. Le roi, qui savait mieux que personne toute l'importance de ces papiers secrets, soutint d'abord officieusement M. d'Éon, mais la marquise de Pompadour finit par avoir raison du roi lui-même, et lorsque le chevalier ne fut plus couvert par cette mystérieuse protection, le gouvernement français ne craignit pas d'envoyer à Londres des *bravi*, des agents de police chargés d'enlever un ministre plénipotentiaire français et de s'emparer de ses papiers. Ils n'y parvinrent pas.

Le chevalier déploya dans cette lutte une énergie, une habileté prodigieuses, et sa dignité n'y fut pas un instant en défaut.

On lira avec intérêt les deux lettres écrites au début de ces hostilités, la première à M. le duc de Praslin, ministre des affaires étrangères, la seconde à M. de Guerchy, ambassadeur de France à Londres.

A MONSIEUR LE DUC DE PRASLIN

« 25 septembre 1763.

« Monsieur le duc,

« J'ai reçu la lettre *ab irato* que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et dans laquelle vous me dites : « Je n'aurais ja-« mais cru, monsieur, que le titre de ministre plénipotentiaire « vous fit si promptement oublier le point d'où vous êtes « parti, etc., etc. » Monsieur le duc, je suis parti fort jeune du *point* de Tonnerre, ma patrie, où j'ai mon petit bien et ma maison, au moins six fois grande comme celle qu'occupait M. le duc de Nivernais à Londres. En 1756, je suis parti du *point* de l'hôtel Dons-en-Bray, rue Bourbon, faubourg Saint-Germain. Je suis l'ami du maître de la maison, et je suis parti, malgré lui, pour faire trois voyages en Russie et autres cours de l'Europe, pour aller à l'armée, pour venir en Angleterre, pour porter quatre ou cinq traités à Versailles, non comme un courrier, mais comme un homme qui y a travaillé et *contribué*.

J'ai souvent fait ces courses quoique malade à la mort, et une fois avec la jambe cassée. Malgré tout cela, je suis, si le destin l'ordonne, prêt à retourner *au point d'où je suis parti.*

« J'y retrouverai mon ancien bonheur; mon nouveau n'est qu'idéal, et je regrette souvent des plaisirs que je ne goûtais pas lorsque j'en jouissais. Enfin, monsieur le duc, tout ce que je puis assurer comme géomètre, c'est que tous les points aboutissent à un centre commun, comme ils en sont sortis. Je n'aurais qu'un mot à ajouter pour achever la justification de mon oubli prétendu.

« *Les points d'où je suis parti* sont d'être gentilhomme, militaire et secrétaire d'ambassade, tout autant de points qui mènent à devenir ministre dans les cours étrangères. Le premier donne un titre à cette place, le second confirme les sentiments et donne la fermeté qu'elle exige, la troisième en est l'école.

« J'avais parcouru cette dernière, à votre jugement même, monsieur le duc, de façon à mériter des récompenses. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'un apprentissage long, dur, mais accompli avec éloge, m'ait fait parvenir à la maîtrise?

« Mais quel qu'ait été *le point d'où je suis parti*, le roi, mon maître, m'ayant choisi pour le représenter, j'ai dû avoir tout oublié, et je dois n'avoir devant les yeux que *le point où je me trouve.* Voilà ma loi, et vous me la rappelleriez, monsieur le duc, si je l'oubliais. »

A MONSIEUR LE COMTE DE GUERCHY

« 25 septembre 1763.

« Monsieur,

« Je prendrai la liberté de vous faire observer, au sujet du *caractère que le hasard m'a fait donner*, que Salomon a dit, il y a bien longtemps, qu'ici-bas tout était hasard, occasion, cas fortuit, bonheur et malheur; et je suis plus persuadé que jamais que Salomon était un grand clerc. J'ajouterai modestement que le *hasard* qui faisait donner le titre de ministre plénipotentiaire à un homme qui a négocié heureusement depuis dix ans, n'est peut-être pas un des plus aveugles de ce monde. Ce qui m'arrive par le *hasard* peut arriver à un autre par *bonne fortune!*

« Un homme quelconque ne peut se mesurer que par un ou plusieurs hommes; il y a plusieurs proverbes qui serviraient à prouver la vérité de ceci; ainsi l'on dit communément : *Il est sot comme mille; Il est méchant comme quatre; Il est ladre comme dix.* C'est la seule échelle dont on puisse se servir, excepté certains cas où les hommes se mesurent *par les femmes*.

« Or, il s'agirait de trouver la proportion existante entre un ministre plénipotentiaire, capitaine de dragons, qui a fait dix campagnes politiques, sans compter les *campagnes de guerre*,

comme dit M. le duc de Praslin, et un ambassadeur lieutenant-général qui débute.

« Quant aux gratifications, il faudra bien, malgré vous, monsieur le comte, en distribuer à ceux qui viendront vous donner les violons et les aubades à votre porte; sans quoi ils feront un sabbat abominable et finiront par la danse *des cocus*. Je suis heureusement à marier, mais ce sera votre affaire quand vous serez à Londres!... etc. »

Pendant que les choses en étaient à ce point et que d'Éon, retiré dans une maison particulière, attendait l'issue de ce conflit, un courrier, expédié tout exprès de Versailles, vint frapper à sa porte : il était porteur d'un billet écrit entièrement de la main du roi et conçu en ces termes :

AU CHEVALIER D'ÉON, MON MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE A LONDRES

« Versailles, 4 octobre 1763.

« Vous m'avez servi aussi utilement sous les habits de femme que sous ceux que vous portez actuellement. Reprenez-les de suite et retirez-vous dans la Cité.

« Je vous préviens que le roi a signé aujourd'hui, mais seulement avec la griffe, et non de sa main, l'ordre de vous faire rentrer en France; mais je vous ordonne de rester en

Angleterre, avec tous vos papiers, jusqu'à ce que je vous fasse parvenir mes instructions ultérieures.

« Vous n'êtes point en sûreté dans votre hôtel et vous trouveriez ici de puissants ennemis.

« Louis. »

En lisant cette lettre, d'Éon soupçonna pour la première fois l'étendue des malheurs qui le menaçaient. Qu'avait-il à espérer, en effet, de la fermeté d'un roi qui l'abandonnait quand il n'avait fait qu'obéir à ses ordres, et dont le courage n'avait consisté qu'à signer sa disgrâce avec sa griffe au lieu de le faire avec sa main!

Cependant, ne pouvant adopter et digérer cette idée, qu'un roi subît une volonté étrangère et sacrifiât une personne qui lui était chère et dont il prenait en secret la défense, d'Éon pensa que cette signature avec griffe ne pouvait être qu'un acte de faiblesse momentanée, une concession à des circonstances nécessairement passagères, après lesquelles il serait d'autant plus justifié qu'il était plus injustement condamné. Cette pensée lui donna confiance et espoir; il retrouva sa gaieté, son insouciance ordinaire, et résolut de se conformer à tous les ordres du roi, dans quelque situation d'apparente défaite qu'ils le plaçassent. Il n'accepta pas cependant cette espèce d'humiliation sans de grands combats et une vive révolte de son honneur et de son amour-propre, ces sentiments qui, ainsi qu'il le dit lui-même, furent toujours si sensibles et si inflammables en lui; mais il parvint à dompter son cœur et à l'étreindre sous la chaîne de la nécessité. Il attendit donc ses ennemis avec résignation, se promettant bien pourtant de

troubler, sinon d'empêcher leur victoire ; décidé à leur céder le terrain, mais pied à pied, pouce à pouce ; à leur faire payer cher, enfin, un triomphe après lequel il comptait bien avoir un jour sa revanche.

Dans une lettre écrite à un de ses amis, nous trouvons quelques passages remarquables qui peignent bien l'homme.

Il parle des grands :

« D'une main, disent-ils, nous tenons le tonnerre, et de « l'autre la corne d'abondance. Fléchissez, âme audacieuse, « sinon nous vous perdrons ! » Pour moi, je réponds avec la constance que le ciel m'a prodiguée : « Faites à mon égard ce « qui est juste et honnête, et aussitôt vous me trouverez très- « soumis, sinon, lancez vos foudres ; je suis enfant de *Ton-* « *nerre*, je ne vous crains point. Pour vos cornes d'abondance, « je n'en veux pas ; mettez-les sur vos têtes, vous en avez be- « soin : quand vous m'aurez perdu, je me retrouverai. » Enfin ils sont désespérés de ce que moi je ne le suis pas.

« J'ose vous dire, mon cher ami, que vous m'avez connu dans le bonheur, mais c'est dans le malheur que vous apprendrez à m'apprécier. Mon âme ne connaît ni bonne ni mauvaise fortune dans ce monde, elle ne connaît que l'honneur et la vertu, et elle suivra ces deux sœurs jusqu'à *extinction de chaleur naturelle*.

« J'ai reçu, mon cher ami, votre dernière lettre ; je suis reconnaissant, comme je le dois, de tous les conseils d'ami que vous voulez bien m'y donner. Vous avez vu le passé, je me suis prêté à tout ce que mon honneur et mon devoir ont pu me permettre ; je ne puis pas faire davantage, quand vous me donneriez les quatre parties du monde à la fois. Encore hier,

plusieurs membres du corps diplomatique me disaient : « Mon-
« sieur d'Éon, nous attendions *cette époque-ci pour savoir*
« *quelle serait votre conduite, et quel prix vous valiez.*
« *Votre conduite est telle qu'elle doit être, et, si elle*
« *n'était pas aussi soutenue et aussi noble, nous ne vous*
« *regarderions pas de bon œil. Votre cour, en voulant*
« *vous dégrader, se dégrade elle-même, il est heureux*
« *pour elle qu'elle ait trouvé un homme instruit et cou-*
« *rageux.* »

CHAPITRE XVI

LA COMTESSE MARIE DE ROCHEFORT

Madame de Pompadour et M. de Praslin redoublèrent leurs persécutions; on fit éprouver au chevalier d'Éon les plus insultantes avanies. Il s'en plaignit dans les termes suivants :

« M. de Guerchy a supplié tous les ministres étrangers de ne plus venir chez moi, il a voulu séduire et intimider plusieurs de mes amis, il a ébranlé le cœur et la foi de quelques-uns d'entre eux, etc., etc. »

Un de ses parents, le jeune d'Éon de Mouloize, lieutenant au régiment de Conti-Cavalerie, étant venu à Londres passer un congé de convalescence, M. de Guerchy lui ordonna de regagner la France dans les vingt-quatre heures. Le jeune

homme n'étant pas encore parti à l'expiration de ce délai, on le cassa de son grade ; en même temps le chevalier d'Éon fut déclaré coupable de lèse-majesté et déchu de ses grades ; on confisqua aussi tout ce qui lui était dû sur ses appointements.

Tant d'injustices n'abattirent point d'Éon. Sa grande âme se redressa contre l'infortune, il subit son sort sans se plaindre, sans compromettre un instant le secret du roi et de la France. Victime d'une intrigue d'alcôve et de la jalousie d'un sot, il fut écrasé en une heure malgré les plus éclatants services. La noblesse de son cœur le perdit. Résigné, il attendit pour lui-même le jugement de la postérité et s'apprécia simplement, mais avec fermeté, dans la lettre suivante qu'il écrivit à sa mère :

« Londres, 30 décembre 1763.

« J'ai reçu, ma chère mère, toutes les lettres lamentables et pitoyables que vous avez pris la peine de m'écrire. Pourquoi pleurez-vous, femme de peu de foi? comme il est dit dans l'Écriture. Souvenez-vous que Notre-Seigneur, dans le fameux temple de Jérusalem, dit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il « de commun entre vous et moi. » Cependant la mère était plus vieille que le fils. Comme ce mot *femme* a fait rire tous les scribes et les pharisiens et a choqué tous les docteurs de la nouvelle loi, même ceux de Sorbonne.

« Je vous dirai plus tendrement : Ma mère, qu'y a-t-il de commun entre vos affaires tonnerroises et mes affaires poli-

tiques à Londres? Séchez vos pleurs, qui me désolent sans vous consoler. Mais je n'ai pas besoin de consolation, puisque je ne suis nullement triste et que mon cœur joue du violon ainsi que de la basse, comme je vous l'ai déjà écrit, attendu que *je fais mon devoir*, et que mes adversaires, qui sont de grands seigneurs, ne font point le leur. Je ne crains ni de loin ni de près les foudres de ces petits Jupiters.

. . . . . .

« Ne croyez pas que je sois fou parce qu'on l'a écrit à Paris. Ceux qui vous diront que votre fils est un animal sauvage, élevé dans les forêts de la Bourgogne et de la Champagne, répondez-leur avec moi et mon Jean-Jacques, que la nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Ils perdent la moitié de leurs avantages en devenant domestiques, et on dirait que tous nos soins à bien traiter et à nourrir ces animaux n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même : en devenant social et esclave des grands ou des singes de la grandeur, il devient faible, craintif, rampant, et sa manière de vivre, fade et efféminée, achève d'énerver sa force et son courage.

. . . . . .

« Je vous embrasse bien tendrement. Attendez l'avenir, vous devez savoir que je ne suis pas embarrassé de mon existence. Allons, riez comme moi, vous ne seriez plus ma mère, si vous n'êtes pas la femme forte dont parle Salomon, et que, par parenthèse, je n'ai trouvée nulle part. »

Quelques amis restaient pour consoler le chevalier d'Éon : c'étaient le prince de Conti et le duc de Choiseul. Ce dernier

lui marqua son estime dans une affectueuse lettre, et ce témoignage aurait relevé le chevalier si son courage avait pu faiblir un instant.

En même temps Sophie-Charlotte redoubla de prévenances, et la belle, l'adorable Marie de Rochefort adressa à d'Éon les deux lettres qu'on va lire. Il n'y a que l'amour et le cœur des femmes pour inspirer de tels sentiments.

« Paris, 5 novembre 1765.

« Pauvre condamné, console-toi; tout le monde ne t'abandonne pas! Il y a un cœur qui toujours demeurera vôtre; ce cœur-là, c'est le mien. M. de Nivernais vous donne tort, ne lui en voulez pas; il est l'ami du duc de Praslin et du comte de Guerchy, leur ami depuis son enfance. Or, l'amitié est sœur de l'amour et a sur le front un bout du bandeau de son frère. Voilà pourquoi, bon petit, je serai toujours doublement aveugle sur vos défauts, moi qui vous aime d'amitié et d'amour. Je vous ai donné mes yeux; je ne vois plus que par les vôtres. Devez-vous jamais avoir tort pour moi? D'ailleurs vous seriez coupable que je n'en irais que plus vite à toi. C'est une affection misérable et vulgaire, celle qui ne demeure fidèle à l'homme et ne se tient à ses côtés qu'autant qu'il ne trébuche pas et n'a pas démérité. La véritable et la sincère sont celles qui n'abandonnent pas le pécheur en sa chute, qui courent à lui, au contraire, et s'en rapprochent par cela même qu'il est tombé.

« Vous allez bien vous ennuyer dans votre Angleterre,

pauvre cher ! Pour vous distraire, je m'établirai votre petit courrier, votre porte-nouvelles, et vous raconterai tout ce qui se fera ou se dira de neuf à la cour et à la ville. Je vous redirai la patrie absente, et je tâcherai, en vous parlant d'elle, de vous faire oublier que vous ne la voyez pas. Peut-être cela vous fera-t-il attacher quelque prix à mes lettres, et, par ce moyen, il arrivera que vous m'aimerez à cause d'elles, si vous ne les aimez à cause de moi. Vous voyez que dans ma bonne action il entre encore un petit brin de calcul et un petit brin d'égoïsme.

« La nouvelle vivante et importante aujourd'hui, c'est M. d'Alembert, qui arrive de Prusse et de Russie. J'ai eu l'honneur de dîner avec lui et il nous a débité plusieurs bonnes choses sur la Prusse et son souverain. Il en fait les plus grands éloges : il nous a lu la lettre qu'il a écrite à ce prince quelques jours avant son départ et la réponse qui lui fut faite. Je vais vous dire ce que ma mémoire a pu en attraper à la volée : il mande au roi que le congé que sa cour lui a donné étant expiré, il est obligé de partir, pénétré des bontés dont un si grand prince l'a honoré; qu'il se ressouviendra toujours du bonheur de voir de près un grand roi, *aussi grand philosophe, modeste, tendre*, etc. Voilà à peu de choses près ses termes. La réponse du roi est qu'il est très-fâché de la nouvelle de son départ, très-content de l'avoir vu et connu, qu'il espère ne pas lui dire adieu pour la dernière fois; que s'il avait un vœu à former, ce serait que *la persécution des élus redoublât en France*, afin que cela pût ramener M. d'Alembert en Prusse, où il trouvera toujours l'asile le plus assuré; que cependant, pour ne pas faire un vœu dont l'humanité ne serait pas la base, il le prie de ne pas attendre la persécution et

d'y revenir de lui-même; qu'enfin personne ne l'aime et ne l'estime plus que lui Frédéric.

« Telle est l'eau bénite dont ces deux singes se sont aspergés réciproquement et de sang-froid avant de se quitter.

« Voilà mon premier bulletin : le second à bientôt.

« Adieu, mon ami, aimez-moi et pensez à moi.

« Marie. »

N'est-ce pas là une ravissante et spirituelle chronique? Et que dites-vous de celle-ci :

« Paris, 25 novembre 1765.

« Bon petit, cet ordinaire-ci sera plus abondant en nouvelles que le dernier, et je m'en réjouis pour l'amour de vous. Je vous ai l'obligation d'être tout oreille dans la société et de tâcher de retenir ce qui s'y dit de bon, afin d'égayer un peu votre pauvre solitude de Londres. Je profite tout en vous amusant : me récompenserez-vous au moins d'un peu de reconnaissance? C'est tout le salaire que désire votre petite nouvelliste.

« J'arrive à mon bulletin.

« Je suis beaucoup dans la société de madame Geoffrin, chez qui j'ai dîné mercredi dernier, avec M. de Neville, milord et milady Holland et le général Barrington et son épouse, car madame Geoffrin aime et voit beaucoup d'Anglais : je ne peux, moi, ni les aimer ni les voir. Tu sais, bon petit, que sa maison est un

bureau d'esprit où l'on fait bonne chère, parce que les beaux esprits ont des corps et cultivent aussi amoureusement le sensuel que le spirituel. M. Duclos dit de madame Geoffrin que c'est la femme de Paris qui *a le plus de connaissances et le moins d'amis*, et, en causant d'elle, il nous a conté une fort drôle de chose de son mari, à qui elle avait voulu à toute force inculquer de l'esprit, mais fort inutilement. Ce mari, revenant un jour de la comédie, elle lui demanda ce qu'on avait joué : *Ma foi, madame*, lui répondit-il, *comme il pleuvait à verse, je n'ai jamais pu lire l'affiche.* Cette excellente réponse fit désespérer la pauvre Geoffrin d'infuser de l'esprit à sa *moitié.* On citait d'elle, ces jours-ci, un mot digne d'être retenu : *Si j'étais folle*, dit-elle un jour dans une conversation, *je mourrais de chagrin ; si je faisais une folie, je mourrais de douleur.* Il y a là du sentiment.

« Après madame Geoffrin, un mot sur madame du Deffant, sa rivale en esprit et en célébrité. La pauvre femme est aveugle, vous le savez ; M. de Voltaire l'appelle *l'aveugle clairvoyante.* Il a bien raison : c'est elle qui a dit du livre de *l'Esprit des Lois* que c'était de l'esprit sur des lois, et je trouve ceci vrai encore.

« Voilà, bon petit, mon rapport achevé. Êtes-vous content? A votre tour, car, vous le savez, je ne fais rien pour rien. Oh! je suis très-exigeante, et pourtant je serai satisfaite, plus que satisfaite, quand vos lettres m'apporteront en réponse un mot, un seul : « Je t'aime. » Pour mon cœur, ce mot-là vaut cent pages, il est la plus belle des histoires, le plus beau des livres.

« Aimez-moi donc, méchant enfant, s'il est vrai que je sois votre amie, votre *première amie*, avez-vous dit. La première

a peut-être sa seconde maintenant, peut-être même... Oh ! je ne le demande pas ! j'aurais trop peur de la réponse, surtout si elle était franche et sincère... Aimez-moi, s'il n'est point écrit d'avance dans votre cœur que vous devez payer d'ingratitude celle qui vous chérit de l'affection la plus tendre.

« Marie,
« comtesse de Rochefort. »

Ces douces et tendres consolations arrivaient à propos.

CHAPITRE XVII

UN AMBASSADEUR DE FRANCE DEVANT LA JUSTICE ANGLAISE

D'Éon venait de recevoir de M. Tercier une lettre par laquelle on l'avertissait des progrès croissants de ses ennemis L'empire de madame de Pompadour augmentait de jour en jour ; le roi, devenu vieux avant l'âge, se consumait en orgies et tombait de faiblesse; il ne pouvait plus rien refuser à cette femme toujours habile à servir ses désirs, « et, ajoutait M. Tercier, votre crédit auprès de Sa Majesté est entièrement perdu. »

Le chevalier fit paraître alors une brochure sous le titre de *mes Mémoires;* il y condensait tous ses arguments de défense, il frappait sur le comte de Guerchy un coup terrible, et se justifiait aux yeux de tous les gens de bien. Il adressa en même temps à M. de Guerchy une lettre pleine de raisonnement et de chiffres, et telle qu'on n'y pouvait rien trouver à répondre. M. de Guerchy garda le silence pour deux motifs, le premier c'est qu'il ne savait que dire, le second c'est que

ce médiocre personnage n'avait pas assez d'esprit pour tourner quatre phrases en français.

Louis XV avait abandonné le chevalier et celui-ci persistait toujours dans sa sublime erreur de se dévouer quand même au roi son maître. Par respect pour l'honneur de ce prince, d'Éon avait encore ménagé le comte de Guerchy, et, dans sa note en réponse aux libelles de Goudart, misérable agent aux gages de ses ennemis, il n'avait pas insisté sur une tentative d'empoisonnement dont il avait failli être victime. Que fit donc l'ambassadeur? Il s'adressa aux tribunaux d'Angleterre, qui punissent le pamphlétaire à l'égal du criminel, et leur dénonça la brochure que le chevalier venait de faire mettre en vente.

D'Éon était à bout de forces; humilié, pauvre, presque sans pain, insulté malgré les glorieux services qu'il avait rendus à la France, il renia son pays et il maudit son roi. Que ceux qui eussent été plus forts lui jettent la première pierre.

Sophie-Charlotte l'aimait toujours et elle ne laissait rien échapper pour le retenir à la cour d'Angleterre. Sans répondre à ces avances, il écrivit ce qui suit à son vieil ami le duc de Nivernais :

« Londres, 15 février 1764.

« Monsieur le duc,

« Toute ma confiance est dans votre tendre amitié pour moi, et toute ma crainte dans la faiblesse de votre cœur pour vos amis de trente ans. Si la puissance de mes ennemis est si forte qu'il vous soit impossible de rompre la chaîne de l'er-

reur, du mensonge et de l'iniquité, la seule grâce que je vous demande aujourd'hui, ainsi qu'à M. le duc de Choiseul, c'est de m'envoyer une permission du roi qui me donne la liberté, ainsi qu'à deux de mes cousins, de nous choisir une patrie et de nous attacher au service d'une puissance étrangère. C'est avec un cœur plongé dans l'amertume de la douleur la plus vive, que nous sommes forcés à cette extrémité. Personne ne désirait plus que nous de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour le service d'un roi que nous adorons et d'une patrie que nous chérissons. Nous avons fait nos preuves en plus d'une occasion et nous serions trop heureux de nous y trouver encore; mais puisque, dans notre chère patrie, les désordres et les abus sont changés en lois, que les cœurs sont corrompus par l'avilissement des âmes et que les ressorts de l'État sont relâchés par la mollesse, la volupté et la satiété des richesses; puisque dans ces temps malheureux l'image auguste de la vertu ne paraît plus qu'un fantôme menaçant et que celui qui ose la louer et la pratiquer est traité comme l'ennemi de sa patrie; puisque enfin mon zèle, mes services et mon désintéressement sont des crimes pour moi dans mon pays, il faut que je cherche malgré moi un pays où j'aurai la liberté d'être impunément un citoyen vertueux. Ce pays est tout trouvé pour moi, monsieur le duc, vous le connaissez et je ne le dissimulerai pas : dans la position où des ennemis grands et injustes m'ont réduit, il n'y a plus de milieu possible pour moi : *Aut Cæsar aut nihil.*

« Lorsqu'on apprendra en France à ne pas confondre l'or avec l'honneur, la nation commencera à soupçonner que la pauvreté honnête peut avoir un prix et que la fortune accorde un nouvel avantage pour devenir grand à celui qu'elle fait

naître pauvre. On se plaint que tout a dégénéré ! Que peut-on attendre d'un peuple pour qui l'or est le premier des biens, où l'esprit mercenaire anéantit tout principe noble ? où tout est marchandise, jusqu'à la vertu ? où dès lors que l'on a en sa faveur la moindre apparence d'une bonne action on se hâte d'en demander le salaire en argent ? Voilà le germe de la destruction : point de mœurs, point d'État.

« C'est ainsi, monsieur le duc, qu'arrosant des larmes de mon amertume votre tête couronnée de tant de lauriers, je vous envoie mon testament politique contre un peuple que j'aime à la rage malgré ses défauts. Aussi est-ce avec douleur que je serai forcé de lui crier : *Ingrata patria, non habebis ossa.* Je finirai par ce passage remarquable du testament de Bacon : *Mes concitoyens ne me connaîtront qu'après ma mort !*

« Je suis avec respect, monsieur le duc, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le chevalier d'Éon. »

Dans une très-douloureuse lettre écrite au duc de Choiseul, le chevalier demande également la permission de passer au service d'une puissance étrangère.

Puis il eut un retour sur lui-même, ne pouvant croire les hommes aussi méprisables qu'ils sont; il écrivit à M. Tercier pour tenter de le toucher de pitié : M. Tercier ne répondit rien ; il écrivit au duc de Broglie : même silence ; au roi : rien ne fit. Alors il recommence à s'adresser à M. Tercier. Cette fois l'avertissement est terrible ; il déclare que puisque tout le monde l'abandonne et qu'on l'acculе à la nécessité, il passera

aux Anglais et qu'il saura bien faire repentir ses persécuteurs.

« On devrait cependant garder des ménagements avec un homme qui comme lui avait empêché pendant cinq mois la démolition de Dunkerque, et qui l'aurait empêchée pour toujours sans les sottises du comte de Guerchy. Il sauverait de toute atteinte les papiers qui pouvaient compromettre la personne du roi, mais il ne répondait pas que, poussé par des forces invincibles, il n'irait pas livrer à l'opposition anglaise le secret des sales trafics de la dernière paix, et alors il fallait s'attendre à une guerre entre la France et l'Angleterre, car le roi Georges III aurait la main forcée. » Il terminait sa lettre en sommant M. Tercier de lui faire répondre dans un délai déterminé.

Louis XV, à cette âpre morsure, se décida à faire quelques avances au chevalier. Il craignit de pousser au désespoir un homme qui avait en main de si importants documents, et la crainte fit plus sur le cœur du roi que les bons services et les prières.

Il envoya à Londres le sieur de Nort pour offrir au chevalier d'Éon quelques centaines d'écus, et amener, s'il était possible, une réconciliation entre d'Éon et le comte de Guerchy. Le chevalier, ému jusqu'au fond du cœur, oublia tout ce qu'il avait souffert. Ce culte, ce fétichisme de la royauté serait affligeant si l'on ne songeait qu'il était presque la seule forme sous laquelle le patriotisme pût alors se manifester.

AU ROI

« Londres, 20 avril 1764.

« Sire,

« Je suis innocent, et j'ai été condamné par vos ministres ; mais dès que Votre Majesté le souhaite, je mets à ses pieds ma vie et le souvenir de tous les outrages que M. le comte de Guerchy m'a faits.

« Soyez persuadé, Sire, que je mourrai votre fidèle sujet et que je puis mieux que jamais servir Votre Majesté pour son grand projet secret, qu'il ne faut jamais perdre de vue, Sire, si vous voulez que votre règne soit l'époque de la grandeur de la France, de l'abaissement et peut-être de la destruction totale de l'Angleterre, qui est la seule puissance véritablement toujours ennemie et toujours redoutable à votre royaume.

« Je suis, Sire, de Votre Majesté, le fidèle sujet *à la vie, à la mort!*

« *P. S.* Tous les avantages dont mes adversaires prétendent jouir, auprès du public et de Votre Majesté, consistent à avoir fait la dernière paix ; mais, grand Dieu ! je les défie bien de faire pis !... »

Il y avait à tout raccommodement un obstacle irréductible : le chevalier d'Éon possédait les papiers secrets du dernier traité de paix, où de si honteux détails avaient été mêlés qu'il fallait que d'Éon disparût ou bien que le ministère de France succombât. M. de Guerchy fit donc redoubler les persécutions, en même temps il essaya de s'emparer de la personne du chevalier. Celui-ci, averti à temps, écrivit aussitôt aux autorités anglaises pour les informer des violences dont il était menacé, et pour leur faire connaître que près du pont de Londres était une barque amenée exprès pour recevoir d'Éon prisonnier. Plusieurs copies de cette lettre furent distribuées, et le célèbre William Pitt, alors ministre, y répondit par cette froide maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera*. D'Éon fut abandonné et dut en conséquence se protéger lui-même : il organisa le personnel de sa maison en une petite troupe qui l'accompagnait partout. C'est ainsi qu'il traversait les rues de Londres, affectant de passer au milieu des gens soudoyés pour l'enlever, et prêt à vendre chèrement sa vie. Il déploya tant de résolution qu'on se tint tranquille et qu'il échappa à tous les piéges.

Bientôt, comme il n'avait pas voulu comparaître devant la justice anglaise, il fut condamné par défaut. Mais il méditait autre chose ; de toutes parts il rassemblait ses témoins et il se préparait à frapper un coup décisif lorsqu'un incident vint encore changer la face de cette très-curieuse histoire.

Un misérable du nom de Vergy, que d'Éon avait précédemment châtié et dont l'ambassadeur avait fait l'agent de ses persécutions, de ses calomnies contre le chevalier, vint un jour lui avouer la part qu'il avait prise à toutes ces infamies, par ordre du comte de Guerchy, et la réalité de la tentative

d'empoisonnement dont le chevalier avait failli être victime à la table même de l'ambassadeur.

Fort de cette déposition écrite et signée, d'Éon, après cette entrevue, écrivit immédiatement au duc de Broglie; il vit Marie-Charlotte, le duc d'York, ses frères, toute la cour; il remua ciel et terre et annonça hautement la résolution de poursuivre l'ambassadeur de France pour crime de tentative d'assassinat.

M. de Guerchy connut bientôt la révélation de Vergy. Il courut alors chez les juges d'Angleterre pour obtenir l'extradition du chevalier d'Éon, faveur qu'il sollicitait avec acharnement. Il obtint qu'on lançât un mandat d'amener, et, en effet, la police envahit la maison du révérend Edowes, chez qui le chevalier était logé. Grâce à la reine Sophie-Charlotte, qui veillait constamment sur lui, d'Éon se tira d'affaire, mais le public anglais s'indigna de ce scandale, et un article très-violent parut dans un journal de l'opposition. Le chevalier ne laissa pas échapper cette occasion, il écrivit deux lettres, l'une à lord Mansfield, l'autre à lord Bute.

Puis, sur le désir de sa bien-aimée Sophie-Charlotte, il chargea son cousin d'Éon de Mouloize d'en appeler aux ducs d'York et de Cumberland, beaux-frères de la reine. Ceux-ci, excités par elle, prirent parti pour le chevalier et le tirèrent bientôt des mains du comte de Guerchy.

Alors d'Éon rassembla ses témoins, et tous ensemble s'étant rendus au banc du roi, ils portèrent contre M. de Guerchy une accusation d'empoisonnement.

Le comte fut aussitôt sommé à comparaître à la haute cour d'Old-Bailey pour y répondre à l'accusation qui pesait sur lui.

L'affaire fut vivement poussée, et, le 1er mai 1765, les

grands jurés de Londres, réunis en cour d'assises, rendirent une déclaration longuement motivée par laquelle ils établissaient que Claude-Louis-François Regnier, comte de Guerchy, ambassadeur de Sa Majesté le roi de France près de Sa Majesté Britannique, avait contre lui des charges assez graves pour mériter d'être traduit au banc des criminels.

Cet arrêt eut un retentissement terrible; on vit rarement de procès plus scandaleux : la qualité de l'accusé, le secret qui dérobait au public la connaissance des causes de son crime, l'incertitude où l'on était de se prononcer avant que les débats eussent éclairé les consciences, tout contribua à donner à cette affaire une importance exceptionnelle. A Londres et à Paris, on se passionna vivement. Bientôt on apprit que le maître-d'hôtel du comte de Guerchy, qui avait versé l'opium dans le verre du chevalier d'Éon, s'était enfui, sans même attendre la jeune femme qu'il devait épouser.

Le comte de Guerchy, qui perdait visiblement la raison, n'imagina rien de mieux que de se jeter aux pieds de George III et d'implorer de lui une ordonnance de *prohibition de poursuite*. C'était s'avouer coupable et c'était aussi déshonorer Louis XV, car le comte, en sa qualité de représentant de la France, avait le droit de récuser la justice anglaise.

Le ministère anglais, trop heureux d'humilier la France, accueillit avec empressement la demande de M. de Guerchy et rendit, sur l'ordre du roi, l'ordonnance de *noli prosequi*.

Le chevalier d'Éon sentit amèrement l'outrage fait à la France par cette générosité de Georges III. « Je déclarai, dit-il, ne vouloir comparaître et m'expliquer par moi et mes té-

moins qu'après que l'accusé aurait mis avocat en cause et se reconnaîtrait par là justiciable du souverain étranger devant lequel il m'appelait. Et, ainsi que la mention mise au bas des pièces ci-dessus l'atteste, le comte de Guerchy, ambassadeur du roi de France, crut pouvoir prendre cette détermination sans déshonneur ! Son avocat et le mien furent donc entendus, le mien se présentant le dernier; mais, soit pudeur des juges à défaut de celle de l'accusé, soit indignation du roi d'Angleterre lui-même, ou intervention des ministres de Versailles accourus pour retirer leur complice de la route infamante dans laquelle il s'était aussi inepte ment engagé, l'entérinement du *noli prosequi* ne fut point prononcé; du moins je n'en ai plus entendu parler !... »

C'est alors que le comte de Guerchy, vaincu dans ce terrible duel, résolut de disparaître et demanda son rappel. Ses amis le lui conseillaient, et le roi n'y mettait point d'opposition. Désormais la vie du comte était finie, il n'avait plus d'honneur, ses ambitions étaient détruites, le seul sentiment qui lui restât était une frénésie de vengeance qu'il assouvit dès son retour en France. Et il se vengea en lâche : la mère du chevalier d'Éon fut, à ses instigations, écrasée d'impôts, maltraitée, privée de quelques rentes dont elle avait vécu jusqu'alors et réduite à la misère. Le chevalier d'Éon ramassa tout ce qu'il avait de force et de colère, et il abîma son ennemi sous les pamphlets et sous les lettres les plus terribles. Les brochures se succédaient; traduites en plusieurs langues, elles filaient sur les routes, pénétrant partout; soulevées de terre par la puissante colère dont elles étaient remplies, elles allèrent à travers l'Europe publier la honte du comte de Guerchy. Il n'y resista pas et mourut en septembre 1767.

Quelques jours auparavant il avait reçu du chevalier une sorte de cartel auquel il ne put répondre. Son jeune fils jura, dit-on, de venger tant d'injures et de tuer un jour le chevalier.

CHAPITRE XVIII

CE QU'ÉTAIT LOUIS XV

Louis XV avait contemplé froidement le terrible drame que nous venons de raconter. Voici en quels termes le chevalier d'Éon exprime ses sentiments sur ce prince :

« Mais je connaissais l'homme et je ne m'étais point trompé en prenant cette taciturnité affectée pour une approbation qu'on ne voulait point me refuser, mais qu'on ne voulait pas non plus m'accorder. Louis XV aimait qu'on le devinât. Son silence était un langage ; il fallait savoir le comprendre, et je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais deviné juste. Le 25 juin 1765, c'est-à-dire quelques semaines après que je venais de couvrir d'infamie et de confusion son ambassadeur public à Londres, Sa Majesté rompit tout à coup le mutisme qu'il lui avait plu de garder un certain temps, et m'écrivit

qu'elle trouvait *bon* que je reprisse et continuasse avec elle ma correspondance secrète; le 9 novembre elle me manda qu'elle était très-satisfaite de ma conduite, et, le 4 décembre « que « j'étais un instrument utile à ma patrie. » Ces expressions de contentement manifeste écartèrent enfin le rideau qui couvrait la pensée royale. Sa Majesté les couronna par le plus grand et le plus authentique témoignage de son approbation en m'envoyant bientôt après le certificat ci-dessous, qui était entièrement écrit et signé de sa main, et qui sera pour moi et ma famille le monument le plus éloquent et le plus précieux de mon innocence et de ma fidélité :

« En récompense des services que le sieur d'Éon m'a ren- « dus, tant en Russie que dans mes armées, et *d'autres com- « missions que je lui ai données*, je veux bien lui assurer « un traitement annuel de douze mille livres, que je lui ferai « payer exactement tous les six mois en quelque pays qu'il « soit, — hormis en temps de guerre chez mes ennemis, — et « jusqu'à ce que je juge à propos de lui donner quelque poste « dont les appointements seraient plus considérables que le « présent traitement.

« Louis.

« Versailles, 1er avril 1766. »

Ces promesses n'eurent pas plus d'effet que les premières. D'Éon resta pauvre, si pauvre qu'il écrivait quelquefois à Versailles : « Je meurs de faim entre les deux pensions que vous m'avez données, comme l'âne de Buridan entre les picotins placés à ses côtés, mais que sa bouche ne peut atteindre. » So-

phie-Charlotte, cependant, n'avait cessé de presser son ami de prendre du service en Angleterre; on lui offrait les mêmes grades que ceux qu'il avait eus en France, un traitement plus large et une vie plus agréable. Il refusa, car il aimait son pays : le nom de la France eut toujours sur lui une puissance irrésistible.

Il resta donc le correspondant du duc de Broglie et de Louis XV; il était à lui seul tout notre conseil à Londres. Connaissant la politique anglaise jusque dans ses plus intimes détails, instruit des secrets du cabinet de Versailles, ami des ministres de George III, ami très-intime de la reine, il employa au service de la France les admirables ressources de son esprit, et il vécut ainsi de dévouement, sans prétendre à d'autre récompense que le plaisir de faire acte d'honnête homme. Ses lettres embrassaient tout : l'administration, la politique, les intrigues ministérielles, les rapports de l'Angleterre avec l'Europe, les relations avec les colonies, les opinions alors en vogue dans le public, etc. Ces lettres, conservées aux Archives, portent la marque d'un esprit original et hardi, à qui les plus secrets détails du gouvernement sont depuis longtemps familiers. Tout autre que Louis XV eût fait un tel homme premier ministre; il se contenta de l'user en travaux très-utiles sans doute, mais assez obscurs et peu convenables à son courage et à son intelligence.

Les dépêches du chevalier d'Éon offrent un intérêt très-vif, et nous en citerions quelques-unes si nous ne devions forcément nous limiter dans cette étude biographique. Elles éclairent la politique anglaise d'une façon tout à fait inconnue, et méritent d'être étudiées par toute personne désireuse de connaître à fond le dix-huitième siècle.

Il y avait alors à Londres un grand agitateur nommé Wilkes, qui avait sur les masses populaires une influence incroyable : c'était le Santerre de ce temps-là. Le chevalier d'Éon acheta ce séditieux et le tint à sa solde pour le faire mouvoir au commandement du cabinet de Versailles. C'est ainsi qu'il écrivait au duc de Broglie :

« Voulez-vous avoir une sédition à la rentrée du Parlement, aux élections prochaines? etc... Il faudra *tant* pour Wilkes, *tant* pour les autres. » Et il ajoute : « Wilkes nous coûte beaucoup à *nourrir*, mais les Anglais ont le Corse *Paoli*, qu'ils ont accueilli chez eux et qu'ils nourrissent aussi à notre intention. C'est une bombe qu'ils gardent toute chargée pour la jeter au milieu de nous au premier incendie. Gardons bombe pour bombe. »

Cette correspondance dura jusqu'en 1771. Madame Dubarry possédait alors Louis XV, et le duc d'Aiguillon se cachait dans un moulin pendant que les Anglais envahissaient la Bretagne. Le duc de Choiseul déplaisait à la Dubarry; on connaît l'histoire des oranges, et nous ne la raconterons pas. Tant, enfin, que cette aimable fille obtint le renvoi du premier ministre. Nous donnons ici la lettre que le chevalier d'Éon écrivit au duc de Choiseul ; elle est d'un noble cœur :

« Londres, 6 janvier 1771.

« Monsieur le duc,

« Vous m'avez longtemps honoré de votre bienveillance et de votre protection manifeste ; celle-ci ne s'est retirée de moi

que par condescendance pour M. le duc de Praslin, mon ennemi et votre parent, votre collègue.

« Je me suis toujours réjoui de votre bienveillance et ne me suis jamais plaint de votre abandon. A l'heure où les courtisans de votre fortune vont vous renier, monsieur le duc, et s'éloigner de votre disgrâce, je m'en rapproche et viens mettre à vos pieds l'hommage de mon dévouement et de ma reconnaissance, qui ne finiront qu'avec ma vie.

« Daignez les accepter et me croire votre très-humble.

« Le chevalier d'Éon. »

D'Éon demeura à Londres pendant cinq années, vivant pauvrement, mais heureux de servir et dépensant son zèle en veilles et en efforts. Vers cette époque (1771) un événement vint encore troubler l'existence du chevalier et transformer extérieurement sa nature pour la seconde fois.

Laissons-le parler lui-même.

CHAPITRE XIX

UNE REINE COMPROMISE

« Un soir du mois de janvier de cette année, écrit-il, un billet particulier me fut apporté, dans mon logement à Londres, par un messager venu du palais de Saint-James. Ce billet m'était envoyé par la reine d'Angleterre, ou plutôt par *M. Cokrell*, son maître de cérémonies, car la prudence empêchait la reine d'écrire elle-même, et, chaque fois qu'elle désirait me voir ou me demander quelque chose, elle se servait de la main de ce confident, qui lui était tout dévoué. Il m'avertissait donc que j'eusse à me trouver le soir même, après onze heures, à Saint-James, dans un endroit où nous avions, la reine et moi, l'habitude de nous rencontrer, parce qu'*on* avait quelque chose à me dire. Je savais ce que signifiait ce *on* et fus exact au rendez-vous.

« A cette époque, le fils aîné de la reine, le jeune prince

de Galles, âgé de huit ans, était malade, et, quoique son indisposition eût été de peu de durée, il avait éprouvé dans le cours de cette journée une crise assez violente pour que sa mère, alarmée outre mesure, craignît sérieusement pour ses jours. Sophie-Charlotte avait voulu passer la nuit près de son enfant, et, devant se trouver seule en compagnie de quelques femmes qu'il lui était facile d'éloigner, elle avait eu l'idée de m'appeler près d'elle et du jeune prince (dont le chevalier d'Éon était le père).

« Le motif, le voilà. Elle avait rêvé la nuit précédente que son fils allait mourir et que ma présence seule pouvait le sauver. Sophie-Charlotte a toujours été un peu superstitieuse, comme le sont presque toutes les Allemandes, et, dans la naïve confiance de sa foi maternelle, elle avait voulu faire ce que semblait lui indiquer son rêve. Je fus donc introduit par Cokrell, qui se retira tout aussitôt. Je trouvai la pauvre mère agenouillée et priant au chevet du prince Il y avait déjà quelques heures que nous étions seuls ensemble dans une petite chambre voisine de celle où dormait l'enfant, et tout sommeillait ou paraissait sommeiller à l'entour de nous dans le palais, lorsque Cokrell, qui était demeuré en sentinelle dans la galerie, entre soudain et nous crie avec effroi que la porte des appartements du roi vient de s'ouvrir, que George III en est sorti et qu'il se dirige vers la chambre où nous étions.

« Peindre le trouble que ces mots jetèrent parmi nous serait impossible. Cokrell avait la tête faible, et la reine plus faible encore; il n'y eut que moi qui ne perdis pas mon sang-froid. Sophie-Charlotte était tombée presque évanouie sur une chaise; Cokrell courait d'une chambre à l'autre pour trouver une issue, mais il n'en existait pas d'autre que celle en face

de laquelle s'avançait le roi. Pas moyen de reculer! La seule voie de salut est de faire bonne contenance à l'ennemi. Ma résolution fut prise du premier coup : « Du courage, dis-je à la « reine, ou nous sommes perdus. » Je prends Cokrell par la main et le place près de nous. Tout cela fut l'affaire d'une seconde.

« La porte s'ouvre. En nous voyant tous trois, George III recule de surprise et jette sur la reine et sur Cokrell un coup d'œil terrible. Sa figure était devenue pâle comme la mort et son œil au contraire s'était comme enflammé.

« Par quel hasard? » dit-il. Sa voix fut interrompue par le hoquet de l'émotion. « Que fait là monsieur? » reprit-il enfin.

« — Sire, repondis-je sans hésiter, je fais le médecin. « Votre Majesté ne me connaissait pas ce nouvel état; mais, « depuis que ma cour m'a enlevé le mien, il a bien fallu « que j'en prisse un autre. »

« Alors je lui expliquai avec un imperturbable sang-froid que la reine, ayant su que je m'étais chargé dans le temps de guérir Madame Victoire de France par un remède appartenant à une personne de ma connaissance, m'avait fait l'honneur de m'appeler pour me demander en secret ce remède efficace.

« — Mais pourquoi si tard? Pourquoi ce mystère?

« — Sa Majesté, répondis-je en riant, m'a un peu traité « comme un docteur de contrebande, et, en me faisant entrer « ici, elle a sans doute voulu que j'échappasse à la douane du « médecin en titre du palais.

« — S'il en est ainsi, d'où vient donc cet effroi qui vous « agite encore, madame?

« — C'est ce que j'avais l'honneur de dire à Sa Majesté :

« il n'y a aucun danger sérieux à craindre pour la vie du jeune « prince ; Sa Majesté a tort de s'alarmer à ce point.

« — C'est bien, monsieur, interrompit George III avec un « rire amer; je vous crois encore meilleur diplomate que bon « médecin. Mais il est *près de deux heures*, ajouta-t-il, et « madame a vraiment abusé de votre bonté. Monsieur Co- « krell, faites retirer monsieur par où vous l'avez fait entrer. »

« Je sortis en saluant sans perdre contenance, et je jetai un coup d'œil rapide sur Sophie-Charlotte : elle était plus morte que vive.

« Remontez près de la reine, dis-je à Cokrell en m'éloi- « gnant, et ne la quittez pas qu'elle ne vous l'ordonne. » Il me le promit.

« Mais, avant d'exposer la suite, il est nécessaire de rappeler une chose, c'est que depuis mon séjour en Angleterre le bruit s'était déjà répandu plusieurs fois que j'étais du sexe féminin. La froideur naturelle de mon tempérament, qui ne m'a porté que fort tard et très-sobrement vers le plaisir des femmes, et une certaine chasteté ridicule, mais que je n'ai jamais pu vaincre, chasteté qui m'a toujours ôté la force de faire devant un seul ami ce que j'aurais osé dire devant cent personnes, furent la première cause des plaisanteries et par suite des soupçons répandus sur ma nature. Mes amis disaient qu'à coup sûr j'étais un dragon par le haut et une demoiselle par le bas. Mes voyages en Russie, sous le costume de femme, avaient encore été la source de mille rumeurs, qui d'abord ne furent que des facéties, puis finirent par devenir sérieuses. M. le comte de Guerchy, lors de mes démêlés avec lui, voulant m'atteindre par le ridicule, cette arme qui porte toujours et blesse à coup sûr en France, avait assuré partout que j'étais

non-seulement une femme, mais un homme et une femme. L'ambassadeur était prodigue envers moi; il est vrai que cela ne lui coûtait rien qu'un peu de malice.

« Il avait donc fait de moi un Janus à double face. Pendant ce temps, M. le duc de Praslin ayant eu, par sa position ministérielle, connaissance de quelques-uns de mes déguisements diplomatiques, avait fait faire une enquête secrète tout exprès pour établir les diverses transformations que j'avais subies. Ses conclusions, plus simples et plus uniformes que celles de son digne ami, ne m'attribuèrent qu'un seul sexe, le féminin. Ce n'est pas tout : une troisième personne, la fameuse princesse d'Askoff, venue vers cette époque de Russie en Angleterre, et qui m'avait vu successivement à la cour d'Élisabeth sous le costume de lectrice et sous celui de secrétaire, ajouta le caquet de la médisance aux calomnies de mes ennemis et déclara que dans sa conviction j'étais femme.

« Tels avaient été les principaux témoins à charge contre moi. J'avais bien de mon côté quelques témoins à décharge à leur opposer; j'avais surtout sous la main certaines pièces de conviction d'une éloquence à coup sûr irrécusable et tout à fait sans réplique, s'il m'avait plu de les produire. Mais je m'étais tenu coi, n'offrant exhibition de preuves, par-ci par-là, qu'à quelques jolies femmes poussées par la curiosité et qui, celle-ci satisfaite, se gardaient bien de publier ce qu'elles avaient appris. Ainsi ces justifications partielles, qui eussent pu m'être utiles, étaient perdues pour moi : l'accusation avait la bouche libre et la défense l'avait fermée.

« Les choses en étaient là quand eut lieu mon entrevue nocturne avec Sophie-Charlotte, interrompue par l'arrivée de George III.

« Ainsi qu'il l'avait promis, Cokrell remonta vers l'appartement où il avait laissé les royaux époux. Quand il fut au seuil de la porte, il s'aperçut qu'elle était restée entr'ouverte. La voix de George retentissait si violente, si colère, qu'il n'osa pas reparaître devant le monarque. Il s'accota contre le mur, d'où il apercevait tout ce qui se passait dans l'appartement, et de là il vit et entendit ce qui suit :

« — Je n'ai point été dupe de ses réponses, ne le croyez pas, « madame. Il y a longtemps que je suis jaloux de cet homme; « vos égards pour lui me sont suspects, vos privautés m'indi- « gnent. Plusieurs fois déjà on l'a vu sortir de chez vous à des « heures indues ! Qu'y venait-il faire? Vous n'aviez pas d'enfant « malade alors à présenter au médecin secret... Prendre pré- « texte d'un fils malade pour recevoir un homme sous les yeux « de ce fils et à deux pas de son mari ! Il y a là une immora- « lité bien criminelle, si vous n'avez pas devers vous et Dieu « une excuse plus criminelle encore !...

« — Que voulez vous dire? » murmura la reine d'une voix éteinte.

« — Je veux dire que vous êtes infâme si, reçu près de moi, « cet homme est votre amant; et deux fois infâme si, reçu « près de cet enfant, il n'est point son père : voilà ce que je « veux dire. »

« Sophie-Charlotte poussa un cri. Ce cri réveilla l'enfant, que la discussion violente mais sourde qui grondait autour de lui n'avait point fait sortir de son repos léthargique : les enfants dorment toujours profondément.

« Au bruit perçant et inaccoutumé qui se heurta à son oreille, le petit se leva droit sur son lit en criant : « Maman, « maman ! » Cet appel-là s'échappe instinctivement de notre

poitrine à huit ans, comme à soixante l'appel à Dieu... C'est que notre mère et Dieu, ces deux mots-là résument notre commencement et notre fin, notre bien présent et notre espérance à venir. L'homme fournit sa course entre ces deux bornes et ne cesse de s'appuyer à l'une pour diriger ses pas et tendre les bras vers l'autre!

« Seul Dieu présent de son enfant, Sophie-Charlotte courut à lui et le recueillit sur son sein. Il s'y jeta comme en un refuge, et, tournant ses yeux vers George III : « C'est lui, dit-il, « c'est lui qui me fait peur. Prends garde, maman, prends « garde! » Le pauvre enfant avait le délire.

« C'est ton... père, » répondit Charlotte en pleurant. Mais le mot avait faibli et comme hésité dans sa gorge; elle avait rougi sous ses pleurs en le prononçant.

« — Non, fit l'enfant, ce n'est point papa!

« — Vous l'entendez! s'écria George avec une sombre fu- « reur. Répondez-moi, combien y a-t-il de temps que vous « connaissez cet homme?

« — Je l'ai vu pour la première fois en 1755, au New- « Strélitz. Il était accompagné d'un gentilhomme écossais et il « allait, ou, pour mieux dire, *elle* allait à la cour de l'impé- « ratrice Élisabeth, car c'était alors une jeune fille.

« — Une jeune fille! vous l'avez vu en jeune fille?

« — Oui, monsieur, moi et toute ma famille, car elle s'ar- « rêta quelque temps au château.

« — Et personne n'eut soupçon que c'était un homme?

« — Personne, pas plus au Strélitz qu'à Saint-Pétersbourg, « où elle fut six mois lectrice intime de l'impératrice.

« — Lectrice intime!... Et vous ne savez pas la vérité sur « son sexe?

« — Je vous dirais non que vous ne me croiriez pas, » répondit Charlotte, évitant par ce détour un mensonge indirect.

« — C'est étrange! murmura George ; » et il paraissait en proie à une vive agitation.

« Cokrell avait suivi toute cette scène avec une anxiété croissante. « Je me demandais, m'a-t-il conté depuis, quel « secours je pourrais apporter à la reine dans cette extrémité, « et je ne trouvais rien, lorsque les derniers mots de l'en- « tretien m'éclairèrent d'une lumière subite. Je quit- « tai mon poste d'observation et reculai à petits pas et le « plus doucement que je pus dans la galerie; puis, quand je « fus assez loin, me mettant à tousser fortement afin d'annon- « cer mon arrivée, je m'approchai hardiment et pénétrai dans « la chambre, en disant au roi et à la reine que je n'avais pas « voulu rentrer chez moi sans prendre les ordres de Leurs Ma- « jestés; en même temps je leur demandai excuse d'avoir été « si longtemps absent. — Mais le chevalier d'Éon, ajoutai-je en « riant, est un être si bizarre, sa vie est un si curieux mystère, « qu'il vous entraîne à une lieue avec l'attrait de ses récits, « sans qu'on s'aperçoive du chemin qu'il vous fait faire. »

« — Et que vous conait-il donc de si intéressant? » demanda le roi.

« — Sire, les détails d'un grand secret qui est celui de son « existence tout entière.

« — Qu'est-ce donc, et ne pouvez-vous nous le confier?

« — Il n'est rien que je ne confie à Votre Majesté, en ré- « clamant la plus absolue discrétion, qui m'a été imposée à « moi-même.

« — Je vous fais cette promesse.

« — Eh bien! Sire, le chevalier d'Éon n'est point un homme, c'est une femme.

« — Il serait vrai!

« — Depuis longtemps je l'avais entendu dire et n'avais ja-« mais voulu le croire. En vain j'avais pressé le chevalier de « questions à cet égard, il s'était tenu renfermé dans un silence « impénétrable; mais il a fini, dans un moment d'abandon et « de causerie, par m'avouer qu'en effet il était du sexe fémi-« nin. Il m'avait fait jurer le secret sur cette confidence; mais « je la révèle à Votre Majesté seule, et il n'y a pour un An-« glais d'indiscrétion ni avec Dieu ni avec son roi.

« — Vous avez raison, dit George, et je vous en remercie. « C'est une histoire singulière, je voudrais en connaître les dé-« tails; vous me raconterez tout ce que vous en apprendrez, « Cokrell... De mon côté, je vais écrire à mon ambassadeur à « Versailles qu'il sache du roi Louis XV la vérité sur ce mys-« tère. Oh! c'est curiosité pure... Mais il se fait tard. Allons, « adieu, madame. Je me retire en mon appartement et vous « laisse dans le vôtre. »

« Il embrassa la reine au front et s'avança vers le lit où dormait l'enfant; mais il s'arrêta tout à coup, et adressant de la main un signe amical à Cokrell, il se retira.

« Malheureux! dit Charlotte au maître des cérémonies, qu'a-« vez-vous fait? Avez-vous abusé du nom du chevalier et de « la confiance du roi?

« — Oui, mais je vous ai sauvée, madame.

« — Sauvée! Et que dira le chevalier!

« — N'ai-je pas demandé le secret? n'ai-je pas dit que « M. d'Éon voulait le garder envers tout le monde? On l'in-« terrogerait que ses dénégations ne prouveraient rien.

« — Mais George va écrire à Versailles et demander la vé-
« rité au roi de France?

« — Ne pouvons-nous écrire de notre côté et empêcher
« qu'on ne la lui dise?

« — Mais...

« — Il s'agit de votre repos, de votre honneur, madame,
« et peut-être du trône de votre fils. »

Connaissez-vous beaucoup de romans déroulant de telles péripéties?

Le chevalier poursuit ainsi son récit.

CHAPITRE XX

IL SERA FEMME

« Quelques jours après cette conversation que je viens de rapporter telle que je la tiens de Cokrell, deux lettres partirent pour Versailles; l'une de George III, faisant la question qui devait résoudre mon avenir; l'autre du confident de Sophie-Charlotte, implorant et dictant la réponse.

« Et de tout cela je ne sus rien, la reine et Cokrell n'osant m'apprendre ni l'un ni l'autre un stratagème auquel j'aurais pu m'opposer. C'est ainsi que je fus engagé, sans m'en douter, dans une voie périlleuse, d'où ceux qui m'y avaient poussé ne devaient plus pouvoir me retirer.

« En recevant les deux missives de l'époux et de l'épouse, ses frère et sœur couronnés, Louis XV se trouva dans un grand embarras. La galanterie lui disait de souscrire au désir de la reine, mais la vérité lui faisait scrupule de mentir au

roi. Ne pouvant résoudre que par lui-même ce cas difficile de conscience, il fit part de ses perplexités à la Dubarry, sa favorite, qui à son tour consulta le duc d'Aiguillon, son favori. Et ces trois personnes, réunies en petit comité, délibérèrent à peu près ainsi sur la matière :

« — Faire passer le chevalier d'Éon pour femme, » dit la Dubarry, opinant la première, « cela me paraît une charmante « idée qui ne porte préjudice à qui que ce soit, et se trouve au « contraire avantageuse à trois personnes : à l'amant, en lui « permettant de continuer à voir son amante, et je ne suis ja- « mais d'avis qu'il faille déranger les amours; à la femme, en « protégeant sa réputation et ses plaisirs; au mari, en conser- « vant son honneur vis-à-vis des autres et sa tranquillité vis-à-vis « de lui-même. Je devrais ajouter aux enfants nés ou à naître, « en empêchant que le cœur paternel ne s'éloigne d'eux avec « le soupçon. Mon avis est donc qu'il faut répondre au roi dans « le sens indiqué par la reine. (S'adressant à Louis XV :) A ton « tour, la France!

« — Mais c'est tromper le roi George, répondit Louis XV, « et perpétuer le scandale dans sa maison.

« — C'est l'empêcher, au contraire, reprit la Dubarry. « Quand le mal est accompli, ce qu'on peut faire de mieux, « c'est de le cacher. « Péché ignoré est à moitié pardonné, » « a dit l'Écriture. L'ébruiter, c'est ajouter un second mal au « premier. Or donc, si George III est bien persuadé que le « chevalier d'Éon est une femme, il ne se croira pas... ce qu'il « est, il sera parfaitement heureux et content, parce qu'il n'y a « que la foi qui fait notre bonheur et notre salut; partant, point « de scandale. Si au contraire nous lui disons que le chevalier « d'Éon est un homme, il le croit l'amant de sa femme et jette

« les hauts cris. D'où rumeur et malheur pour tout le monde.

« — Mais si le chevalier vient à me démentir?

« — Il est probable, observa le duc d'Aiguillon, que la « reine d'Angleterre et son confident ont pris leurs mesures à « cet égard et qu'ils se sont assurés du consentement ou du « moins de la discrétion du chevalier. Il est partie trop inté- « ressée dans l'affaire pour n'avoir pas été consulté.

« — Vous avez raison, dit Louis XV, nous ferons ainsi que « vous opinez! »

« Telles furent les raisons principales qui décidèrent de mon sort dans ce conseil secret. Les détails m'en ont été racontés plus tard par la comtesse Dubarry elle-même.

« Afin de mieux convaincre le roi George, Louis XV eut l'attention toute fraternelle de lui faire passer le dossier de l'enquête faite anciennement par le duc de Praslin, à l'endroit de mon sexe, qui avait eu l'honneur d'intéresser ce ministre. Il réunit aussi les lettres et dépêches ministérielles ou privées qui m'avaient été adressées, ou que j'avais écrites de ma main, pendant ma carrière féminine, à Saint-Pétersbourg. On y joignit quelques billets de l'impératrice elle-même à sa lectrice intime, et le tout cacheté et scellé du sceau du roi fut expédié par le paquebot, qui transporta aussi à Londres les pièces constitutives de mon sexe.

« L'ignorance où on m'avait laissé de toute cette intrigue, ourdie sur ma personne, manqua de la faire échouer, et peu s'en fallut que je renversasse l'édifice qu'on avait élevé sur mes épaules sans m'en prévenir!... »

George III, à peine muni des documents envoyés par Louis XV, les communiqua à toute la cour. Bientôt l'An-

gleterre entière en fut informée. Alors on disputa sur le sexe du chevalier; les paris s'engagèrent : ce fut une folie, une fureur. D'Éon ne pouvait plus sortir sans être poursuivi de regards gênants. Il attribua ces nouvelles avanies au duc de Praslin, et il s'en plaignit amèrement à M. de Broglie. L'impertinence des Anglais étant devenue intolérable, le chevalier distribua quelques coups de canne aux plus enragés, et il se présenta un jour, en pleine Bourse de Londres, au milieu des parieurs, offrant de combattre à telle arme qu'on voudrait contre le premier venu de l'assemblée. Ces démarches vraiment viriles lui acquirent une grande considération parmi les Anglais; mais elles ne diminuèrent en rien les incertitudes qu'on avait sur son sexe. Les paris continuèrent, et, le chevalier s'étant absenté quelques jours, on crut à un enlèvement; ce fut alors une panique extrême dans toute l'Angleterre. On eût dit qu'il s'agissait d'un malheur public. Quand il revint, on alla sous ses fenêtres pousser des hourras.

Le chevalier se débattait de son mieux. Il niait, il s'emportait; alors George III reprit tous ses soupçons; il accusa sa femme et la menaça de la plus terrible vengeance. Il se trouva bientôt que George III, Louis XV et Sophie-Charlotte eurent un égal intérêt à ce que d'Éon se fît passer pour femme. Quelle étrange destinée que celle de ce brave et malheureux chevalier! Le roi d'Angleterre chargea son maître des cérémonies Cokrell d'amener d'Éon à cette concession que tout le monde jugeait nécessaire, et le duc d'Aiguillon écrivit de Paris dans le même sens. On ne crut pas mieux tenter pour le convaincre que de s'adresser à son cœur; on lui représenta qu'il fallait sauver l'honneur d'une femme et celui de deux rois; qu'un tel sacrifice était digne d'un gentilhomme

dévoué à son prince et à son pays, et on appuya ces conseils par toutes sortes de raisons touchantes et propres à gagner cette cause difficile.

D'Éon ne put se résoudre à accomplir tout d'un coup cet acte d'héroïsme. Il écrivit au duc d'Aiguillon :

« Monsieur le duc,

« Puisque la tranquillité de mon pays et celle d'une auguste personne le réclament, je consens à me *laisser passer* pour femme et m'engage à ne donner à homme qui vive la preuve du contraire. Mais ce à quoi je ne puis consentir, c'est à porter les habits d'un sexe étranger, que j'ai bien pu revêtir dans ma jeunesse par obéissance à mon roi, encore était-ce pour quelque temps seulement. Aujourd'hui, reprendre ce déguisement à toujours, ou même momentanément, serait au-dessus de mes forces; l'idée seule m'en épouvante à tel point que rien ne vaincra ma répugnance.

« Je garderai le silence sur mon sexe; je ne nierai pas, j'avouerai même au besoin, s'il le faut, que je suis du genre féminin. Voilà tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, tout ce que l'on a humainement droit d'exiger de mon dévouement. Vouloir plus serait de la tyrannie et de la cruauté; je ne pourrais m'y soumettre.

« Je vous prie, monsieur le duc, de faire part de ma résolution à Sa Majesté et de me croire, etc.

« Le chevalier D'Éon. »

Cependant c'était accorder beaucoup, et il tint parole. A tout ce qu'on put lui dire il ne répondit rien. C'était avouer

ce que chacun pensait déjà, c'est-à-dire qu'il était une femme. La rage des paris alla jusqu'au délire. On accumula des sommes exorbitantes. D'Éon laissa parier. C'est alors qu'une femme de beaucoup d'esprit et qui n'avait aucun doute sur le sexe de son ami d'Éon lui écrivit cette lettre. N'oublions pas que le mari de cette femme se disait l'*intime* de mademoiselle d'Éon. C'est dans l'ordre.

« Londres, 10 septembre 1771

« Mon cher ami,

« Mais c'est trop fort ! Vous voulez donc sérieusement et définitivement abdiquer votre qualité d'homme? Et croyez-vous que ma fille et moi n'allons pas y faire opposition? quand nous perdons d'un seul coup moi un ami et elle un mari? Ah! vous avez compté sans votre hôte, mon cher chevalier, et, pour ma part, je n'abandonnerai pas mes droits comme cela. . . . . .

« Écoutez cependant : je consens à ne pas vous dénoncer, quoique, si je voulais parler!... Il est vrai qu'il me faudrait dire où j'ai puisé mes preuves, et ce serait me jouer un tour à moi-même dont mon mari ne rirait guère. Le danger du complice a toujours fait la sûreté du coupable. Vous avez compté là-dessus, n'est-ce pas? je me tairai donc, malgré l'envie que j'ai de parler. Si je pouvais du moins, comme le barbier du roi Midas, me soulager du secret qui m'étouffe en disant à la terre : « La chevalière d'Éon a des. . oreilles d'homme ; » mais la terre n'a plus assez d'esprit pour produire des roseaux

qui parlent; elle garderait fidèlement et niaisement ma confidence. Transigeons donc, mon cher chevalier. Je me résignerai à ce que vous perdiez le *titre*, mais promettez-moi de garder la chose. Qu'il me reste quelque dédommagement. De cette façon vous serez content et moi aussi.

« Je suis, etc.

« Femme de Courcelle. »

N'oublions pas un excellent trait de mœurs anglaises. Les jeunes filles de Londres prenaient parti dans les querelles engagées sur le sexe du chevalier, et l'une d'elles, fille du fameux émeutier Wilkes (plus tard il devint député et lord-maire), écrivit à d'Éon :

« Mademoiselle Wilkes présente bien ses respects à M. le chevalier d'Éon, et voudrait bien ardemment savoir s'il est véritablement une femme, comme chacun l'assure, ou bien un homme. M. le chevalier d'Éon serait bien aimable d'apprendre la vérité à mademoiselle Wilkes, qui l'en prie de tout son cœur; il sera plus aimable encore s'il veut dîner avec elle et son papa aujourd'hui, demain, enfin le plus tôt qu'il pourra. »

Mademoiselle Wilkes obtint le renseignement qu'elle désirait.

Le chevalier avait autrefois, lors de son premier voyage à Saint-Pétersbourg, alors qu'il était *lectrice* intime d'Élisabeth, rencontré un original anglais, lord Ferrers, qui s'était pris pour lui d'une belle passion. « Jamais, disait-il, il n'avait rencontré femme plus séduisante. » En même temps que

lord Ferrers faisait sa cour à la prétendue demoiselle d'Éon de Beaumont, le chevalier, sous ses habits de femme, faisait sa cour à milady Ferrers, qui était jeune et belle.

Milord avait loué une magnifique villa aux environs de Saint-Pétersbourg, afin de mieux assurer le succès de ses stratagèmes, et il n'était heureux que lorsque *mademoiselle d'Éon* voulait bien consentir à venir passer là quelques jours dans l'intimité de milady. Il les surprenait souvent dans les bras l'une de l'autre et riait aux éclats de la naïveté de sa femme.

Il eut plus tard quelques soupçons de la vérité, et ne se fâcha pas trop. Lorsque les aventures du chevalier firent tant de bruit à Londres, lorsqu'on lui assura que décidément M. d'Éon était une femme, son ancien goût *pour elle* lui revint. Et cependant, quand certains détails de l'intimité de milady avec le chevalier lui revenaient en mémoire, il ne pouvait douter. Le noble lord prit alors le parti d'écrire au chevalier la lettre plaisante que voici, et à laquelle nous ne changeons rien :

« Hampton-Court.

« Je ne sçai quel jour, parce que je viens de finir (seul) *un* grand bouteille de champagne.

« Mon cher chevalier,

« A la fin, me voilà ici, déjà ennuyé et j'ai encore cinq semaines à rester. Que diable est-ce que j'entends dire ! que

vous êtes un femme et que c'est vous qui le dit?... Je ne veux pas croire cela, il serait trop drôle.

« Racontez-moi vite la vérité, afin que je ne dérange pas la petite mystification que peut-être vous avez voulu faire. Vous êtes un femme ! Oh ! si je voulais raconter tout ce que je sais que non !... Mais je disai pas, soyez tranquille, je disai pas, pourvu que je reçoive votre lettre. S'il est vrai, oh ! oh ! que je allais rire !

« Votre ami de vous homme.

« Ferrers. »

Le chevalier d'Éon ne s'était soumis qu'en partie. Ce qu'on voulait de lui, c'était qu'il revêtît le costume féminin et qu'il donnât ainsi publiquement la preuve du sexe qu'on voulait lui imposer. D'abord on ne crut pouvoir réussir, car le chevalier, plutôt que de se transformer, annonça le désir de quitter l'Angleterre pour aller soit en Pologne, soit en Suisse. Là, personne ne pourrait plus le redouter, il serait loin de Versailles et de la cour de France. Vers cette époque, il reçut de Stanislas Poniatowski, roi de Pologne, une lettre par laquelle ce prince l'appelait à Varsovie. Stanislas avait connu d'Éon et il avait apprécié cette rare et lumineuse intelligence. Le chevalier envoya la lettre à Versailles. Aussitôt Louis XV lui fit répondre par le duc de Broglie :

« Paris, 11 mai 1772.

« J'ai reçu, monsieur, les lettres que vous avez pris la peine de m'écrire. Dès que j'ai eu rendu compte de la première à

Sa Majesté, elle m'a chargé de vous envoyer le sieur Drouet. Vous savez qu'il possède toute notre confiance. Vous recevrez par lui des marques de la satisfaction de Sa Majesté.

« Je ne suis pas étonné que le roi de Pologne ait eu la bonté de vous faire dire des choses obligeantes par son chambellan. Ce prince vous a connu, a entendu parler de vous avantageusement en Russie, et il sait l'utilité dont vous pourriez lui être; mais vous devez sentir aussi qu'il n'y a nul endroit où vous puissiez servir le roi plus utilement qu'à Londres surtout dans les circonstances actuelles.

« Continuez donc votre correspondance avec moi et Sa Majesté, c'est le vœu du roi, qui vous recommande de ne point quitter l'Angleterre sans ses ordres. Mais Sa Majesté approuve la correspondance qu'il vous est proposé de tenir avec le roi de Pologne[1], Sa Majesté étant bien sûre de votre attachement et de votre fidélité, m'autorise à vous donner toute espèce de liberté à cet égard.

« Je me bornerai du reste à vous recommander tout ce qui peut intéresser Sa Majesté et à vous assurer que je m'occuperai avec plaisir à faire valoir en cette occasion, etc.

« Le comte DE BROGLIE. »

Cela consola un peu le chevalier, mais George III était plus soupçonneux que jamais; il ne voyait presque plus Sophie-Charlotte et il refusait d'embrasser le jeune prince. Louis XV, touché du chagrin de son frère d'Angleterre, pressa de nouveau le chevalier de s'habiller en femme. Celui-ci, dégoûté, las de sa pauvreté, car il ne touchait plus rien du cabinet du

[1] Il n'en existe aucune trace.

roi, écrivit en ce moment au comte de Broglie pour lui exposer sa misère et son désir d'aller vivre obscurément en Suisse.

Enfin, il écrivit au roi et à ses ministres pour leur demander la permission de se retirer où l'on voudrait, pourvu qu'on lui laissât ses habits d'homme et qu'il pût respirer de près l'air de la France.

Le duc d'Aiguillon répondit par la lettre suivante, étudiée, méditée, où chaque terme est disposé pour un effet prévu. On espérait beaucoup de succès de cette épître; la voici:

A MONSIEUR LE CHEVALIER D'ÉON

« Versailles, 26 novembre 1775.

« Monsieur le chevalier,

« Je réponds à la lettre du 4 de ce mois que vous avez écrite au roi, et dans laquelle vous demandez à Sa Majesté un sauf-conduit pour rentrer en France. Sa Majesté serait heureuse de vous accorder cette faveur; ses sentiments de bienveillance pour vous sont toujours demeurés les mêmes, et plus que jamais ce bon maître a le désir de faire cesser vos malheurs et de vous récompenser de vos disgrâces, suivant la promesse écrite qu'il vous en a faite. Mais plus que jamais aussi Sa Majesté attache à cet acte de munificence la condition

qu'elle vous a fait connaître. Rendez-vous à ses désirs, monsieur le chevalier, obéissez à votre roi, c'est le devoir d'un sujet fidèle, et ce devoir devient d'autant plus sacré pour vous dans la situation présente, qu'il a pour but d'assurer la tranquillité d'une auguste personne. Vous savez de qui je veux parler. Plus cette femme est haut placée, plus elle a daigné avoir de bontés pour vous et s'intéresser à votre cause et à celle de la France, plus son bonheur et sa réputation compromis par vous doivent vous être chers. La reconnaissance que vous devez à cette personne comme homme adoucira l'obéissance que vous devez à votre roi comme sujet.

« Le sacrifice que Sa Majesté vous impose vous est facile, il n'est ni au-dessus de vos forces ni même au-dessus de vos habitudes. En maintes circonstances, nous le savons, vous vous y êtes soumis avec empressement dans l'intérêt de l'État. Loin de nuire à votre gloire, il ne peut que la servir et l'augmenter.

« Réfléchissez, je vous prie, monsieur le chevalier, aux considérations que je vais vous soumettre : elles sont dignes de toute votre attention.

« Les services que vous avez rendus à votre roi et à votre patrie, tant dans la politique que sur les champs de bataille, quelque grands, quelque éminents qu'ils puissent être, n'ont rien cependant qui ne soit fort commun parmi nous. Ces services ne vous assurent aucune place ou une place faible dans la postérité, qui néglige les petites actions pour ne s'occuper que des grandes, qui détourne les yeux des choses ordinaires pour ne les arrêter que sur les extraordinaires.

« Que ces services, au lieu d'être ceux d'un homme, soient ceux d'une femme, ils grandissent aussitôt à toute la hauteur

d'une position rare, exceptionnelle : homme ignoré, vous devenez femme célèbre. Le premier venu de nos capitaines (et je dis ceci sans rien vouloir ôter à votre courage militaire) est presque votre égal; la bravoure est chose générale en France, c'est la noblesse commune. Bien des négociateurs aussi sont à votre niveau; devenez femme, et pour trouver votre égale il faudra remonter jusqu'aux Jeanne d'Arc et aux Jeanne Hachette. Ne vaut-il pas mieux avoir une grande renommée comme femme qu'une petite comme homme? Et la réputation que vous acquerrez n'en sera pas moins votre bien propre et légitime. Ce sont des actions et des hauts faits qui vous appartiennent, qu'on célèbrera; seulement votre habit les aura fait remarquer, il aura mis en évidence ce qui sans lui restera dans l'ombre et dans l'oubli : ce sera tout ce que vous lui devrez, mais c'est beaucoup.

« Monsieur le chevalier, Sa Majesté vous a donné un brevet de lieutenant, puis de capitaine de dragons; aujourd'hui, ce qu'elle veut vous donner, ce n'est rien moins qu'un brevet d'immortalité : le refuserez-vous?

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Le duc d'Aiguillon. »

Et le chevalier d'Éon accepta, il se laissa vaincre. Il y allait du repos d'un grand prince et du bonheur d'une femme que d'Éon avait longtemps aimée. Il n'hésita plus : nous ne l'en blâmons pas; qui oserait lui reprocher d'avoir accepté le martyre jusqu'à la fin? Louis XV mourut à quelques jours de là. D'Aiguillon quitta le ministère et la Dubarry fut enfermée dans un couvent; trinité que l'histoire enchaîne à son pilori,

pour l'instruction des souverains, des ministres, des favorites et des serviteurs zélés.

A cette nouvelle, d'Éon reprit un peu d'espoir; il pensa que, peut-être, le nouveau roi n'épouserait pas les idées et les projets de son prédécesseur, et il demanda l'autorisation de rentrer en France, sans dire un mot des conditions que Louis XV lui avait imposées. Malheureusement pour lui, Louis XVI, en examinant les papiers de son aïeul, trouva une liasse qui contenait le détail de ces mystérieuses affaires, et les renseignements qu'il en tira furent complétés par des communications du cabinet de Saint-James. Louis XVI, en montant sur le trône, devenait le frère de George d'Angleterre, il devait donc prendre soin de ses intérêts. De plus, sa probité native lui inspirait de l'horreur pour tout scandale, et ses résolutions étaient arrêtées lorsqu'un incident survint qui en pressa l'exécution.

Le fils du comte de Guerchy était devenu assez grand pour tenir convenablement une épée ; il voulait venger son père, et, en apprenant que d'Éon allait rentrer en France, il se disposa à le provoquer. Le chevalier d'Éon était le plus habile tireur d'armes de l'Europe ; il devait cet avantage au goût qu'il avait toujours eu pour l'escrime, et plus tard, même après un repos de plusieurs années, il était d'une telle adresse qu'il toucha cinq fois le célèbre Saint-Georges, venu exprès en Angleterre pour se mesurer avec lui.

Madame de Guerchy ne souffrit pas que son fils s'exposât devant un adversaire si redoutable; elle pleura, elle se jeta à genoux, et, n'ayant rien obtenu du jeune comte, elle courut vers Louis XVI pour le supplier d'empêcher le duel. Le roi ne savait à quoi se résoudre, lorsqu'un soir, comme il confiait

son indécision à quelques personnes, le comte de Maurepas s'écria : « Mais, en vérité, Sire, un héritier de bonne maison, un gentilhomme français, ne peut, sous peine d'infamie, tirer l'épée contre une femme, et, si je ne me trompe, le chevalier d'Éon est une femme.

— Vous avez raison, dit le roi. Oui, madame, ajouta-t-il en s'adressant à madame de Guerchy, le chevalier d'Éon est du sexe féminin et ne rentrera en France qu'en en portant l habit. Je vous en donne ma parole. Monsieur votre fils ne peut donc plus sans déshonneur le provoquer et se battre avec lui ; il ne le doit pas, et sa conscience l'en empêcherait, si, dans tous les cas, ma vigilance n'était là pour y mettre ordre. Vous pouvez donc être tranquille et parfaitement rassurée. »

Le sort du chevalier venait d'être décidé. Il ne connut ces détails que longtemps après, sans cela on peut être assuré qu'il n'eût jamais signé l'engagement de s'habiller en femme et de n'inquiéter point le comte de Guerchy ni toute personne de sa famille. Quand d'Éon fut instruit de la scène qu'on vient de lire, il s'emporta dans un accès de rage militaire jusqu'à vouloir jeter au loin jupes et dentelles et offrir le combat au fils de son ancien ennemi. On verra avec quelle véhémence il exprima ses sentiments sur cette déplorable affaire.

Louis XVI, cependant, répondit à la demande du chevalier. Il lui dit que, pour rentrer en France, il fallait tenir les promesses faites à Louis XV, et il lui proposa de soumettre leurs arrangements réciproques à la prudence d'un tiers. Le chevalier accepta, demandant seulement que le négociateur fût tenu dans une complète ignorance de son sexe à lui d'Éon. Les raisons qu'il expose frappent vivement par leur simplicité et leur

force; elles sont contenues dans la lettre suivante, adressée, le 18 septembre 1774, au comte de Vergennes.

« Si je me décide à prendre les habits de femme, monsieur le comte, je veux réellement passer pour telle aux yeux du public non instruit de la vérité; celui qui la sait est heureusement assez peu nombreux pour que ses indiscrétions tombent devant la force de l'apparence. Mais, quelque restreinte que soit la quantité des individus mâles ou femelles sachant à quoi s'en tenir sur ma nature, elle est encore trop étendue; par conséquent il ne faut pas l'augmenter. Ce que je consens à faire, monsieur le comte, est une chose grave, et jamais homme sur la terre n'a fait un pareil sacrifice au roi et à sa patrie. Je ne veux donc pas que ce qui est pour moi la perte d'une existence tout entière soit une plaisanterie puérile pour le monde; qu'il voie une comédie amusante où se consommera une tragédie douloureuse, et qu'il rie sur un arlequin quand il devrait pleurer sur un martyr.

« Ce titre de martyr que je me donne n'est point exagéré, monsieur le comte, je vois et j'apprécie d'avance la grandeur des peines physiques et morales que je vais revêtir avec cette robe, qui sera sur mes os ce qu'a été celle du centaure Nessus sur les membres d'Hercule : comme lui elle me brûlera et sera mon linceul. Aussi veux-je me préparer à la prendre comme on prend un cilice, avec recueillement et solennité, avec les larmes aux yeux et la poussière sur le front. Faites donc qu'on me plaigne et qu'on ne m'insulte pas; faites, sinon qu'on se découvre quand je passerai, du moins qu'on ne me montre pas au doigt : c'est un habit de deuil que je vais porter et non un habit de fête ! Il faut en un mot honorer un

déguisement que son ennoblissement seul me fera recevoir. Je veux bien me vouer au malheur, mais non au ridicule.

« Si le public est une fois convaincu que je suis un homme travesti, je deviens pour lui un polichinelle, un pantin, une mascarade ambulante ; les enfants courront après moi et crieront à la chie-en-lit. Vous pensez bien que je ne me prêterai pas à ce jeu, non! S'il devait en être ainsi, ni le salut d'aucun être du monde, pas même celui de ma mère, ni les ordres d'aucun souverain, pas même ceux de Dieu, ne me feraient accepter aucune humiliation. Je préfère cent fois la mort au déshonneur, et j'irais plutôt me précipiter dans le fond d'un gouffre de l'Amérique afin d'y ensevelir mon sexe et ma honte et de les dérober ensemble aux yeux des hommes.

« Voilà ma profession de foi, monsieur le comte; elle sera ma règle de conduite, et je supplie Votre Excellence de vouloir bien en faire la sienne. Une indiscrétion qui me livrerait en pâture au public serait pour moi un arrêt de mort. Je mets donc pour condition première à toute conférence future entre vos agents et moi, que ces agents, quels qu'ils soient, me croient du sexe féminin, ou du moins ignorent que je suis un homme. C'est un point que je recommande instamment à l'attention et à la bonté de Votre Excellence. »

Le marquis de Prunevaux, premier capitaine au régiment de Bourgogne, partit pour Londres chargé d'instructions conformes et des pouvoirs du comte de Vergennes. Le chevalier réclama deux cent cinquante-six mille livres; cette somme lui était due et il le prouvait par chiffres et documents. Le cabinet de Versailles, effrayé, refusa de payer. M. de Prunevaux offrit la dérisoire satisfaction d'une augmentation de mille écus

sur la pension de douze mille livres que Louis XV avait accordée. Quant à la demande de réintégration solennelle, elle fut écartée, car c'eût été condamner beaucoup d'hommes puissants dont il importait de cacher les scandales : « Peu me chaut qu'ils soient obligés de baisser la tête, dit le chevalier d'Éon ; ce qu'il m'importe, c'est de relever la mienne et de rentrer dans ma patrie le front découvert. »

Le marquis de Prunevaux revint en France sans avoir rien conclu. On voulut alors forcer d'Éon par la famine, on lui retira toute espèce de secours d'argent, ses pensions et traitements furent arrêtés. Il fut réduit à la plus profonde misère. Les ministres anglais, connaissant sa détresse et le sachant possesseur de papiers importants, lui offrirent de les acheter moyennant plusieurs millions. Il refusa. Il assembla tous ces précieux papiers et il alla trouver milord Ferrers.

« Jusqu'à présent, lui dit-il, j'avais refusé vos secours, car j'espérais en la justice de mon pays ; mon pays m'abandonne, je viens à vous avec le seul gage de fortune que je puisse vous laisser en échange de celle que vous exposez pour moi. C'est un dépôt que j'ai conservé aux dépens de mon honneur, de ma vie, et qui devait m'assurer au moins du pain. Ce pain, c'est vous qui me le donnez, c'est donc à vous que je dois remettre ces papiers ; il vous serviront de titre de reconnaissance. Jurez-moi donc de les garder intacts jusqu'à ma mort, et si alors le gouvernement français n'a pas payé la dette du proscrit, les papiers vous appartiendront : vous pourrez en faire ce que vous voudrez, la France et non plus moi vous les aura livrés. »

Milord Ferrers jura ce que d'Éon lui demandait, et reçut un coffre de fer qui contenait le dépôt dont son honneur était

créé le gardien. Le chevalier avait cependant retiré du coffre les documents qui étaient personnels à Louis XV, gardant sa foi à ce maître ingrat même au delà de la mort, même après l'outrage. En vérité, cet homme a fait honneur à la France.

Le chevalier pensait que tout était fini entre lui et le gouvernement de Louis XVI. On va voir que d'autres aventures lui étaient encore réservées, et qu'il y parut toujours aussi grand et aussi habile qu'il s'était montré jusqu'alors.

CHAPITRE XXI

BEAUMARCHAIS. — INTRIGUES SUR INTRIGUES

En 1775, l'Europe était attentive aux événements de l'Amérique du Nord. La guerre de l'Indépendance faisait les plus rapides progrès. Cependant le cabinet de Versailles n'y voyait encore qu'une révolte, et, comme il pensait que George III en triompherait aisément, il la désapprouvait. Nos ministres avaient même assez de pénétration pour redouter les suites du mouvement américain, et l'on s'en convaincra en examinant la dépêche suivante.

« Versailles, 23 juin 1775.

« Vous voudrez bien, monsieur le comte, ne négliger aucune occasion d'assurer Sa Majesté Britannique des sentiments du roi pour elle, et du désir qu'il a de voir régner la plus par-

faite intelligence entre leurs couronnes sur le fondement de la paix et de l'amitié qui existent si heureusement. Les principes de modération et de justice qui animent si constamment les conseils du roi, et qui dirigent toutes ses résolutions, doivent rassurer Sa Majesté Britannique contre des inquiétudes que des esprits passionnés et ennemis de la tranquillité publique voudraient lui faire concevoir de nos vues. Loin de chercher à profiter de l'embarras où l'Angleterre se trouve à l'occasion des affaires de l'Amérique, *nous désirerions plutôt pouvoir l'aider à s'en dégager*. L'esprit de révolte, en quelque endroit qu'il éclate, est toujours d'un dangereux exemple. *Il en est des maladies morales comme des maladies physiques, les unes et les autres peuvent devenir contagieuses*, etc... »

A cette dépêche était jointe une lettre pour le chevalier d'Éon.

Les Américains infligeaient aux Anglais défaites sur défaites; on pouvait presque prédire à quelle heure la colonie allait se rendre complétement indépendante. En France, le public applaudissait à cette émancipation, et le gouvernement, heureux de marcher d'accord avec le sentiment national, et jaloux de venger la honte de la guerre de Sept-Ans, se disposa à intervenir et à rentrer en lutte avec l'Angleterre. Toutefois les préparatifs furent poussés en grand secret, car on redoutait une trahison des Anglais; on craignait qu'ils ne surprissent notre marine, ainsi qu'ils l'avaient fait en 1763; c'est pourquoi, tout en armant des vaisseaux loin de nos côtes du Nord, on résolut de s'allier aux petites nations maritimes. En effet, soutenue par la Hollande et par l'Espagne, la France pouvait

entreprendre les plus longues et les plus dispendieuses guerres navales.

Louis XVI songeait en même temps aux papiers que le chevalier d'Éon conservait à Londres, et dans lesquels étaient consignées, projet par projet, la politique du feu roi et ses intentions de ruiner l'Angleterre.

Il savait que l'opposition offrait à d'Éon des sommes considérables pour posséder ces documents, et même il craignait qu'on ne les ravît par force. Tout avait échoué auprès du chevalier, menaces de la France, séductions des Anglais, et, à cause de cette résistance qui l'étonnait, Louis XVI voulut essayer encore de ramener l'indocile chargé d'affaires.

Il fallait un négociateur, car on avait éprouvé combien les correspondances étaient stériles : mais on ne savait qui choisir; pour battre le chevalier, on devait s'adresser à un homme d'infiniment de tact, de ruse, de patience et d'esprit, conditions qu'on ne rencontre pas aisément. Louis XVI chercha parmi ses courtisans et les personnes qui l'approchaient quelqu'un à la taille d'une pareille entreprise, mais il ne put se décider tant il était difficile sur les qualités qu'il exigeait de son envoyé. Il y avait alors à Paris un écrivain fort célèbre, homme intrigant, souple aux difficultés, d'une aptitude aux affaires qui allait presque jusqu'au génie, plein d'esprit et de vive gaieté et d'une ambition sans mesure. Ce personnage, depuis la guerre d'Amérique, ne cessait d'encourager les insurgés; il accablait les ministres de lettres, les gourmandant, leur soumettant des plans, leur ouvrant des aperçus profonds et nouveaux. Il se remuait, il intriguait, et excitait le public; il encourageait l'insurrection, et non par ses écrits seulement, mais par des envois d'armes et de munitions, générosité qui

le ruina. Louis XVI comprit quels services pouvait rendre un auxiliaire aussi ardent que celui-là : il avait d'ailleurs appris à le bien apprécier; car ce remuant publiciste n'était rien moins que Beaumarchais, auquel ses succès de théâtre avaient déjà fait une réputation européenne.

Beaumarchais a joué tant de rôles, qu'on se perdrait en voulant les compter. Le chevalier d'Éon, dans une lettre au comte de Vergennes, explique par quelle transformation Beaumarchais, homme de lettres, devint Beaumarchais diplomate.

CAMPAGNES DU SIEUR CARON DE BEAUMARCHAIS, EN ANGLETERRE, PENDANT LES ANNÉES 1774, 1775, 1776.

« 1° Il y avait en 1773, et il existe encore en Angleterre un aventurier libelliste nommé Théveneau de Morande. Il avait établi un journal appelé *le Gazetier cuirassé*, espèce d'officine à diffamation, dans laquelle il élaborait l'injure et commerçait sur la calomnie. Avant de faire imprimer *le Gazetier cuirassé*, il avait écrit à toutes les personnes (y compris M. de Voltaire) sur lesquelles il avait inventé des infamies, pour leur demander telle ou telle somme, si elles ne voulaient pas voir ces horreurs rendues publiques. M. le marquis de Villette, un de ceux à qui il avait écrit, lui répondit : « Monsieur le « gueux, vous me demandez cinquante louis pour ne pas pu- « blier certaines anecdotes qui me concernent; si vous voulez « m'en donner cent, je vous fournirai beaucoup d'autres anec- « dotes encore plus curieuses et secrètes que vous pourrez « joindre à votre manuscrit. J'attends votre réponse. »

« 2° Le comte de Broglie ayant eu connaissance que ce misérable travaillait à une *Histoire secrète des amours de madame Dubarry*, des émissaires de la connétablie arrivèrent à Londres pour tâcher d'enlever Morande. Cela ne réussit pas, et les émissaires épouvantés fuient promptement à Paris.

« 3° Le sieur Caron de Beaumarchais, *blâmé* au Parlement de Paris, sur le point d'être appréhendé au corps pour l'exécution de l'arrêt, se réfugie dans la garde-robe du roi, asile digne d'un tel personnage.

« 4° M. de la Borde, valet de chambre du feu roi, confie au sieur Beaumarchais, dans les ténèbres de la garde-robe, que le cœur du roi est attristé par un vilain libelle que compose à Londres le vilain Morande, sur les amours de la charmante Dubarry.

« 5° Aussitôt le cœur romanesque et gigantesque du sieur Caron s'enfle et se remplit des idées les plus chimériques ; son ambition s'élève aussi haut que les flots de la mer qu'il doit traverser; il conçoit l'espérance de réussir dans le dessein de flatter les amours de son maître, d'abaisser ses ennemis et d'élever sa fortune. Il communique à la Borde son projet d'aller à Londres secrètement corrompre par or le corrompu Morande : le projet est communiqué par la Borde à Louis XV, qui daigne l'approuver.

« 6° En conséquence, le sieur Caron de Beaumarchais arrive à Londres *incognito*, escorté du comte de Lauraguais *in publico*.

« 7° Le jour de leur arrivée, le sieur de Morande vint chez M. d'Éon lui dire que deux seigneurs français sont arrivés le matin chez lui, les poches pleines d'or, pour l'engager à supprimer ses Mémoires contre madame la comtesse Dubarry;

mais que, ne voulant rien conclure sans avoir l'avis de M. d'Éon, puisque le premier il avait négocié cette affaire, ces deux seigneurs étaient dans leur carrosse, au coin de la rue où demeurait M. d'Éon, et désiraient conférer avec lui avant de rien conclure avec Morande.

« 8° M. d'Éon demanda à Morande les noms de ces seigneurs français qui attendaient en leur carrosse dans la rue, et s'ils avaient des lettres de personnes en place à Versailles ou à Paris pour lui.

« Le sieur de Morande répondit que ces seigneurs voulaient garder le plus parfait incognito.

« 9° Alors M. d'Éon assure qu'il ne veut point conférer avec des seigneurs ou personnes inconnus; que ce pouvait être des émissaires de la police qui lui feraient dire ce qu'il ne voulait ni dire ni penser; que la matière des amours des rois était fort délicate pour tout le monde; que d'ailleurs le public se moquerait de lui, d'Éon, si, après avoir été longtemps secrétaire d'ambassade, puis ministre plénipotentiaire, il négociait avec des inconnus qui pouvaient être des espions ou des aventuriers; que le seul conseil qu'il pouvait donner au sieur Morande, sachant qu'il était chargé d'une femme, d'enfants, de domestiques et de dettes dans un pays aussi cher que Londres, et connaissant le danger de son métier, qu'il compara à celui d'un voleur de grand chemin, c'est qu'il fallait faire contribuer la voiture la plus dorée qu'il trouverait sur la route; que la voiture de lui, d'Éon, ne portait que huit cents livres sterling pour le sacrifice de son libelle; que si la voiture des seigneurs inconnus, attendant dans la rue, était plus chargée d'or, il pouvait faire ce que bon lui semblerait dans un pays libre, pourvu qu'il ne violât point publiquement la loi du pays.

« 10° Peu de jours après, M. d'Éon apprit que ces deux seigneurs inconnus étaient le seigneur inconnu Caron de Beaumarchais et le seigneur très-illustre et très-connu Louis-François Brancas, comte de Lauraguais ; et, qu'au nom de Louis XV, ils avaient conclu un traité avec le sieur Charles Théveneau de Morande pour la suppression de son libelle, moyennant une somme de quinze cents louis comptant, *quatre mille francs de pension* sur la vie de Morande, et, en cas de mort, deux mille livres de pension sur la vie de sa femme. M. d'Éon loua beaucoup la Providence, et M. Morande sur cette bonne aventure, et lui dit en badinant qu'il était une bête de n'avoir pas exigé une pension sur la vie de ses enfants légitimes et bâtards, de son chien et de son chat.

« 11° Les grands négociateurs étant fort embarrassés de savoir comment ils pourraient anéantir six mille exemplaires du libelle de Morande contre madame la comtesse Dubarry, le sieur Morande vint consulter M. d'Éon pour savoir comment ils s'y prendraient. M. d'Éon lui conseilla de louer, pour une nuit, un four à briques à un mille de Londres : cela a été exécuté, et on a fait un magnifique feu de joie pour les voisins ignorants.

« 12° M. de Beaumarchais et M. le comte de Lauraguais sont partis triomphants de Londres, et sont arrivés à Paris peu de jours avant la mort du feu roi, laquelle a mis fin à leur innocent triomphe.

« 13° Quelque temps après, le sieur de Morande confia à M. d'Éon qu'il imprimait dans son imprimerie secrète les Mémoires du sieur Caron de Beaumarchais, avec son approbation et de magnifiques commentaires, sans compter les chansons satiriques qui les terminaient, sur les anciens ministres, les

présidents et autres membres du Parlement appelé de contrebande.

« 14° M. de Morande, ne cessant d'importuner M. d'Éon de ses visites importunes, porta ce dernier à lui dire qu'il serait curieux de connaître un homme tel que M. de Beaumarchais, parce que les Mémoires qu'il avait publiés lui faisaient soupçonner, à en juger par la hardiesse du style et des pensées, qu'il y avait encore un homme à Paris.

« 15° Je ne pus faire sa connaissance pendant ce voyage; mais M. de Morande l'amena chez moi dans le troisième voyage qu'il fit à Londres, et nous nous vîmes ainsi, tous deux conduits, sans doute, par une curiosité naturelle aux animaux extraordinaires de se rencontrer.

« 16° En mai 1775, je le vis, ce libertin, que je pourrais même appeler, sans calomnie, du nom de cet animal qui, les yeux en l'air et le groin en terre, cherche les truffes dans mon pays. Après quelques visites et conférences, il eut connaissance d'une partie de ma position politique et physique.

« 17° Il me fit les plus grandes offres de service à Versailles : je les acceptai. Semblable à un noyé que le feu roi et son ministre secret, par des raisons d'une politique sublime, ont, pour ainsi dire, abandonné au torrent d'un fleuve empoisonné, je me suis accroché un instant à la barque de Caron comme à une barre de fer rouge. Quoique j'aie pris la précaution d'armer ma main de gantelets, je n'ai pas laissé que d'avoir par la suite la main brûlée. »

D'Éon et Beaumarchais avaient trop d'esprit l'un et l'autre pour ne pas se rechercher. Aux premières entrevues, Beaumarchais fut si excellent comédien, qu'il toucha vivement

d'Éon. Celui-ci fut sans défense, parce qu'il croyait que sa rencontre avec Beaumarchais était chose fortuite, et il consentit à charger l'auteur du *Barbier* du soin de ses intérêts. Aussitôt, Beaumarchais quitte Londres pour venir à Versailles transmettre à Louis XVI la volonté du malheureux chevalier; il ne néglige rien pour lui faire croire que l'affaire est difficile à bien conduire, et, au bout de quelque temps, il revient avec un arrêté qui donnait gain de cause à d'Éon. Cette comédie était concertée entre les ministres et Beaumarchais, et elle fut si bien jouée, que d'Éon en fut dupe jusqu'à la fin. Le gouvernement s'engageait à reconnaître solennellement le chevalier d'Éon comme ayant bien mérité en tout temps de son roi et de son pays, et à l'indemniser de toutes ses pertes présentes et passées. En échange, d'Éon consentit à prendre des habits de femme, et il remit à Beaumarchais la clef du coffret déposé chez milord Ferrers.

Aussitôt le joyeux Figaro écrit au comte de Vergennes;

« Monsieur le comte,

« J'ai toujours éprouvé que les secrets des gouvernements étaient plus aisés à pénétrer que ceux des particuliers. Ce qu'une nation a intérêt de faire, soyez toujours certain qu'elle le fera si elle le peut, ou si son ministère n'est pas imbécile ou vendu; car les nations n'ont entre elles d'autre morale que la politique, et d'autre droit que le droit naturel. Il n'en est pas ainsi des particuliers, dont les intérêts cachés, froissés et restreints en mille manières, doivent plutôt se deviner que s'apercevoir; d'où il suit qu'une commission ouverte est bien plus facile à remplir par un ambassadeur qu'une affaire sourde

et mystérieuse par un agent secret, et voilà mon éloge tout fait : c'est déjà quelque chose. Il serait plus touchant dans une bouche impartiale; mais, faute d'un tiers qui puisse s'en charger, j'ai ajouté l'emploi de me louer à celui de bien besogner. Il n'y a tout au plus ici qu'une demi-faute. Quoi qu'il en soit, monsieur le comte, je crois avoir au moins coupé une tête de l'hydre anglaise.

« Je tiens à vos ordres le capitaine d'Éon, brave officier, grand politique, et rempli *par la tête* de tout ce que les hommes ont de plus viril. Je porte au roi les clefs d'un coffre de fer bien scellé de mon cachet, bien déposé, et contenant tous les papiers qu'il importait au roi de ravoir : c'est ainsi que j'en usai envers le feu roi au sujet d'un autre expatrié dont on redoutait la plume. Au moins, pendant que je vais essayer de faire auprès de vous l'œuvre commencée auprès de d'Éon, le roi et vous serez bien certains que tout reste *in statu quo* en Angleterre, et qu'on ne peut abuser de rien contre moi d'ici à la fin de la négociation, qui, je crois, est à peu près finie.

« J'irais dès ce moment vous donner tous les détails de mes soins et de mon travail, si je n'étais chargé que d'un seul objet; mais je suis à la fois chargé de quatre, et je me vois obligé de partir pour la Flandre avec milord Ferrers, et dans son vaisseau. Il ne serait pas juste que le roi et M. de Sartines fussent moins contents de moi que le roi et M. de Vergennes.

« En politique, il ne suffit pas de travailler, il faut réussir; ou bien l'on n'obtient pour salaire, au lieu de récompense, qu'un sourire amer, et l'on n'est qu'un pauvre homme. Je vais donc tâcher de réussir, et je ne reposerai plus que je ne

vous aie instruit du véritable état des choses en Angleterre, lequel état devient plus important à bien connaître de jour en jour; et, sitôt que je serai aussi tranquille sur les objets de M. de Sartines que je le suis sur notre amazone, je me rendrai à Versailles recevoir la couronne civique et la permission de me reposer, dont je commence à sentir que j'ai grand besoin.

« Je profite de la première occasion sûre de faire jeter une lettre à la poste de Calais, pour vous apprendre, sans qu'on le découvre à Londres, que j'ai mis dans les mains du roi des papiers et une créature qu'on voulait faire servir contre lui à tout prix.

« Je dis sans qu'on le découvre à Londres; car c'est une grande question ici que de deviner ce que j'y viens faire; mais qu'arracher d'un homme qui ne parle point et qui n'écrit point?

« Je suis avec respect.

« Beaumarchais. »

Avec la clef du coffre de fer, le chevalier avait remis à Beaumarchais un état de ses dettes et en même temps la lettre suivante pour Louis XVI:

« Je, soussigné, déclare, sur mon honneur, que j'ai plusieurs articles très-secrets et très-importants à confier à Sa Majesté et qu'ils sont d'une *telle nature que je ne les déclarerai qu'à Sa Majesté seule.*

« Je déclare de plus à Sa Majesté, sur mon honneur et sur tout ce qu'il y a de plus sacré dans ce monde et dans l'autre, que M. le comte de Guerchy m'a véritablement fai

empoisonner à table, le 28 octobre 1763; qu'il a payé le nommé Treyssac de Vergy et d'autres personnes, que je nommerai, pour m'assassiner, et ensuite pour enlever ma personne et mes papiers; que je suis en état de démontrer ces faits avec la plus grande évidence, non-seulement au conseil du roi, mais encore dans le tribunal qu'il plaira à Sa Majesté de nommer.

« Le chevalier d'Éon. »

Au bas de cette pièce on lit cette note :

« Sur la parole d'honneur que M. de Beaumarchais m'avait donnée de faire parvenir sûrement cette déclaration entre les mains de Sa Majesté, je la lui avais confiée, mais M. de Beaumarchais n'en a rien fait, ce qui m'a causé autant de chagrin que d'inquiétude. Alors, le 5 décembre, j'ai profité d'une occasion sûre, pour écrire et envoyer cette même déclaration à un seigneur français qui occupe une place de confiance près la personne du roi et qui, par sa lettre du 30 décembre dernier, qu'il m'a fait parvenir par une autre occasion sûre, me marquait qu'il n'osait remettre ma déclaration et ma lettre au roi, ni se mêler dans les affaires publiques; de sorte que je suis toujours dans le même état d'incertitude et d'inquiétude. »

Dès lors le chevalier d'Éon se relâcha un peu de l'amitié qu'il avait pour Beaumarchais. Malgré tout son esprit, Figaro était un fort méprisable personnage.

Beaumarchais était revenu à Londres, après avoir fait un voyage en Hollande pour le service du roi. S'apercevant que le ministère français ne s'engageait pas assez rapidement dans la politique nouvelle, il écrit au comte de Vergennes :

« Monsieur le Comte,

« Quand le zèle est indiscret, il doit être réprimé. Lorsqu'il est agréable il faut l'encourager, mais toute la sagacité du monde ne pourrait pas faire deviner à celui à qui on ne répond rien, quelle conduite il doit tenir.

«Je fis hier parvenir au roi, par M. de Sartines, un petit travail qui n'est qu'un résumé de la longue conférence que vous m'aviez accordée la veille. C'est l'état exact des hommes et des choses en Angleterre. Il est terminé par l'offre que je vous avais faite, *de bâillonner, pour le temps nécessaire à nos apprêts de guerre, tout ce qui par ses cris ou son silence peut en hâter ou en retarder le moment.*

« Il a dû être question de tout cela hier au conseil, et ce matin vous ne me faites rien dire. Les choses les plus mortelles aux affaires sont l'incertitude et la perte de temps.

« Dois-je attendre ici votre réponse, ou faut-il que je parte sans en avoir aucune? Ai-je bien ou mal fait d'entamer les esprits dont les dispositions nous deviennent si importantes? Laisserai-je, à l'avenir, avorter les confidences, et repousserai-je, au lieu de les accueillir, les ouvertures qui doivent influer sur la révolution actuelle? Enfin, suis-je un agent utile à mon pays ou seulement un voyageur sourd et muet?

« J'attendrai votre réponse à cette lettre pour partir. Si vous ne m'en faites point sur les affaires, je regarderai mon voyage comme blanc et nul; et, sans regretter mes peines, je m'en retournerai à l'instant. Je termine en quatre jours ce qui me reste à faire sur d'Éon, et je reviens sans avoir vu personne à

Londres. Ils seront tous bien étonnés, mais un autre fera mieux s'il peut.

« Je suis, etc.

« Beaumarchais. »

La réponse arriva. Beaumarchais, à peine de retour à Londres, s'enferma chez le chevalier d'Éon et lui dicta la note suivante qui fut intitulée *Transaction*. C'était un contrat passé entre le gouvernement de France et le chevalier d'Éon. Celui-ci consentait par cet acte à prendre des vêtements de femme. Le motif secret du travestissement n'y est point mentionné, car Beaumarchais l'ignorait, mais on trouva un prétexte, ce fut l'affirmation du roi au jeune comte de Guerchy. Toutes les difficultés étaient ainsi tournées et la délicatesse des contractants était ménagée avec une extrême habileté.

TRANSACTION

« Nous, soussignés, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, chargé spécialement des ordres particuliers du roi de France, en date de Versailles, 25 août 1775, communiqués au chevalier d'Éon, à Londres, dont copie, certifiée par moi, sera annexée au présent acte, d'une part;

« Et demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'Éon de Beaumont, fille majeure, connue jusqu'à ce jour sous le nom du chevalier d'Éon, écuyer, ancien capitaine de dragons, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, aide de camp du maréchal duc et comte de Broglie, ministre plénipotentiaire de France auprès du roi de la Grande-

Bretagne, ci-devant docteur en droit civil et en droit canon, avocat au parlement de Paris, censeur royal pour l'histoire et les belles lettres, envoyé en Russie avec le chevalier Douglas pour la réunion des deux cours, secrétaire d'ambassade du marquis de l'Hospital, ambassadeur plénipotentiaire de France près de Sa Majesté impériale de toutes les Russies, et secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de France en Angleterre, pour la conclusion de le dernière paix; sommes convenus de ce qui suit et l'avons souscrit :

« Art 1er. — Que moi, Caron de Beaumarchais, j'exige, au nom du roi, que tous les papiers publics et secrets qui ont rapport aux négociations politiques dont le chevalier d'Éon a été chargé en Angleterre, notamment ce qui tient à la paix de 1763, correspondances, minutes, copies de lettres, chiffres, etc., actuellement en dépôt chez lord Ferrers, comte, pair et amiral d'Angleterre, etc., et lesdits papiers, renfermés dans un grand coffre de fer dont j'ai la clef, me soient remis après avoir été tous parafés de ma main et de celle dudit chevalier d'Éon, et dont l'inventaire sera joint et annexé au présent acte, pour prouver la fidélité de la remise entière desdits papiers.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Art. 4. — Et que, pour qu'une barrière insurmontable soit posée entre les contendants et retienne à jamais l'esprit de procès, de querelle personnelle, de quelque part qu'il pût se reproduire, j'exige, au nom de Sa Majesté, que le travestisse-

ment qui a caché jusqu'à ce jour la personne d'une fille sous le nom du chevalier d'Éou, cesse entièrement, et sans chercher à faire un tort à Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'Éon de Beaumont, d'un déguisement d'état et de sexe dont la faute est tout entière à ses parents, rendant même justice à la conduite sage, honnête et réservée, quoique mâle et vigoureuse, qu'elle a toujours tenue sous ses habits d'adoption, j'exige absolument que l'équivoque de son sexe qui a été jusqu'à ce jour un sujet inépuisable de propos, de paris indécents, de mauvaises plaisanteries qui pourraient se renouveler, surtout en France, et que la fierté de son caractère ne souffrirait pas, et qui entraîneraient de nouvelles querelles qui ne serviraient peut-être que de prétexte à couvrir les anciennes et à les renouveler; j'exige absolument, dis-je, au nom du roi, que le fantôme du chevalier d'Éon disparaisse entièrement, et qu'une déclaration publique, nette, précise et sans équivoque, du véritable sexe de Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'Éon de Beaumont, avant son arrivée en France et la reprise de ses habits de fille, fixe à jamais les idées du public sur son compte; ce qu'elle doit d'autant moins refuser aujourd'hui[1] qu'elle n'en paraîtra que plus intéressante aux yeux des deux sexes que sa vie, son courage et ses talent ont également honorés.

« Auxquelles conditions je lui remettrai le sauf-conduit en parchemin, signé du roi et de son ministre des affaires étrangères, qui lui permet de revenir en France, et d'y rester sous la sauvegarde spéciale et immédiate de Sa Majesté, laquelle veut bien lui

[1] « Que son sexe a été prouvé par témoins : chirurgiens, médecins, matrones, et pièces juridiques. » (Phrase ajoutée en marge par le chevalier d'Éon, puis rayée par Beaumarchais.)

accorder, non-seulement protection et sûreté sous sa promesse royale, mais qui a la bonté de changer la pension annuelle de douze mille livres que le feu roi lui avait accordée en 1766 et qui lui a été payée exactement jusqu'à ce jour, en un contrat de rentes viagères de pareille somme, avec reconnaissance que les fonds dudit contrat ont été fournis et avancés par ledit chevalier d'Éon pour les affaires du feu roi, ainsi que de plus fortes sommes dont le montant lui sera remis par moi pour l'acquittement de ses dettes en Angleterre, avec l'expédition en parchemin et en bonne forme de ladite rente de douze mille livres tournois, en date du 28 septembre 1775.

« Et moi, Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'Éon de Beaumont, fille majeure, connue jusqu'à ce jour sous le nom de chevalier d'Éon et qualités susdites, je me soumets à toutes les conditions imposées ci-dessus, au nom du roi, uniquement pour donner à Sa Majesté les plus grandes preuves possibles de mon respect et de ma soumission ; quoiqu'il m'eût été bien plus doux qu'elle eût daigné m'employer de nouveau dans ses armées ou dans la politique, selon mes vives sollicitations et suivant mon rang d'ancienneté, et, puisqu'à quelques vivacités près, Sa Majesté veut bien reconnaître que je me suis toujours comportée en brave homme, comme officier, et en sujet laborieux, intelligent et discret, comme agent politique ;

« Je me soumets à déclarer publiquement mon sexe, à laisser mon état hors de toute équivoque, à reprendre et porter jusqu'à la mort mes habits de fille, à moins qu'en faveur de la longue habitude où je suis d'être revêtue de mon habit militaire, et par tolérance seulement, Sa Majesté ne

consente à me laisser reprendre ceux des hommes, s'il m'est impossible de soutenir la gêne des autres, après avoir essayé de m'y habituer à l'abbaye royale des Dames Bernardines de Saint-Antoine des Champs, à Paris, ou à tel autre couvent de filles que je voudrai choisir, et où je désire me retirer pendant quelques mois en arrivant en France;

« Je donne mon entier désistement à toutes poursuites juridiques ou personnelles contre la mémoire du feu comte de Guerchy et ses ayant cause, promettant de ne jamais les renouveler, à moins que je n'y sois forcée par une provocation juridique;

« Je donne de plus ma parole d'honneur à M. Caron de Beaumarchais de lui remettre tous les papiers publics et secrets tant de l'ambassade que de la correspondance secrète, désignés ci-dessus, sans en réserver un seul, *aux conditions suivantes*, auxquelles je supplie Sa Majesté de vouloir bien permettre qu'on souscrive en son nom :

« 1° Qu'en reconnaissant que la lettre du feu roi, mon très-honoré seigneur et maître, en date de Versailles, du 1er avril 1766, par laquelle il m'assurait 12,000 livres de *pension* annuelle, en attendant qu'il me plaçât plus avantageusement, ne peut plus me servir de titre pour toucher ladite pension, qui se trouve changée, très-avantageusement pour moi, par le roi, son successeur, en un contrat viager de pareille somme, l'original de ladite lettre restera en ma possession, comme témoignage honorable que le feu roi a daigné rendre à ma fidélité, à mon innocence et à ma conduite irréprochable dans tous mes malheurs et dans toutes les affaires qu'il a daigné me confier, tant en Russie qu'à l'armée et en Angleterre.

« Que Sa Majesté, par une grâce particulière, daignera s'informer tous les six mois du lieu que j'habite et de mon

existence, afin que mes ennemis ne soient jamais tentés de rien entreprendre de nouveau contre mon honneur, ma liberté, ma personne et ma vie.

« Que la croix de Saint-Louis que j'ai acquise au péril de ma vie dans les combats, siéges et bataille où j'ai assisté, où j'ai été blessée et employée, tant comme aide de camp du général, que comme capitaine de dragons et des volontaires de l'armée de Broglie, avec un courage attesté par tous les généraux sous lesquels j'ai servi, ne me sera jamais enlevée, et que le droit de la porter, sur quelque habit que j'adopte, me sera conservé jusqu'à ma mort.

« Et s'il m'était permis de joindre une demande respectueuse à ces conditions, j'oserais observer qu'à l'instant où j'obéis à Sa Majesté, en me soumettant à quitter pour toujours mes habits d'homme, je vais me trouver dénuée de tout, linge, habit, ajustements convenables à mon sexe ; et que je n'ai pas d'argent pour me procurer seulement les plus nécessaires, M. de Beaumarchais sachant bien à qui doit passer tout celui qu'il destine au payement de mes dettes, dont je ne veux pas toucher un sou moi-même. En conséquence, et quoique je n'aie pas droit à de nouvelles bontés de Sa Majesté, je ne laisserai pas de solliciter auprès d'elle la gratification d'une somme quelconque pour acheter mon trousseau de fille ; cette dépense soudaine, extraordinaire et forcée, ne venant point de mon fait, mais uniquement de mon obéissance à ses ordres.

« Et moi, Caron de Beaumarchais, toujours en la qualité ci-dessus spécifiée, je laisse à ladite demoiselle d'Éon de Beaumont l'original de la lettre si honorable que le feu roi lui a écrite de Versailles, le 1er avril 1766, en lui accordant une

pension de douze mille livres en reconnaissance de sa fidélité et de ses services.

« D'autre part, considérant que la croix de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis a toujours été regardée uniquement comme la preuve et la récompense de la valeur guerrière, et que plusieurs officiers, après avoir été décorés, ayant quitté l'habit et l'état militaires pour prendre ceux de prêtre et de magistrat, ont conservé sur les vêtements de leur nouvel état cette preuve honorable qu'ils avaient dignement fait leur devoir dans un métier plus dangereux : je ne crois pas qu'il y ait d'inconvénient à laisser la même liberté à une fille valeureuse qui, ayant été élevée par ses parents sous des habits virils, et ayant bravement rempli tous les devoirs périlleux que le métier des armes impose, a pu ne connaître l'habit et l'état abusifs sous lesquels on l'avait forcée à vivre, que lorsqu'il était trop tard pour en changer, et n'est point coupable pour ne l'avoir point fait jusqu'à ce jour.

« Réfléchissant encore que le rare exemple de cette fille extraordinaire sera peu imité par les personnes de son sexe et ne peut tirer à aucune conséquence ; que si Jeanne d'Arc, qui sauva le trône et les États de Charles VII en combattant sous des habits d'homme, eût pendant la guerre obtenu, comme ladite demoiselle d'Éon de Beaumont, quelques grâces ou ornements militaires, tels que la croix de Saint-Louis, il n'y a pas d'apparence que, ses travaux finis, le roi, en l'invitant à reprendre les habits de son sexe, l'eût dépouillée et privée de l'honorable prix de sa valeur, ni qu'aucun galant chevalier français eût cru cet ornement profané, parce qu'il ornait le sein d'une femme qui, dans le champ d'honneur, s'était toujours montrée digne d'être un homme ;

« J'ose donc prendre sur moi, non en qualité de ministre d'un pouvoir dont je crains d'abuser, mais comme un homme persuadé de la vérité des principes que je viens d'établir; je prends sur moi, dis-je, de laisser la croix de Saint-Louis et la liberté de la porter sur ses habits de fille à demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'Éon de Beaumont, sans que j'entende lier Sa Majesté par cet acte, si elle désapprouvait ce point de ma conduite, promettant seulement, en cas de difficulté, à ladite demoiselle d'Éon, d'être son avocat auprès de Sa Majesté, et d'établir s'il le faut son droit à cet égard, que je crois légitime, par une requête où je le ferai valoir du plus fort de ma plume et du meilleur de mon cœur.

« Quant à la demande que ladite demoiselle d'Éon fait au roi d'une somme pour l'acquisition de son trousseau de fille, quoique cet objet ne soit pas entré dans mes instructions, je ne laisserai pas de le prendre en considération, parce qu'en effet cette dépense est une suite nécessaire des ordres que je lui porte de reprendre les habits de son sexe. Je lui alloue donc pour l'achat de son trousseau de fille une somme de deux mille écus; à condition qu'elle n'emportera de Londres aucun de ses habits, armes, et nuls vêtements d'homme, afin que le désir de les reprendre ne soit pas sans cesse aiguisé par leur présence, consentant seulement qu'elle conserve son habit uniforme complet du régiment où elle a servi, le casque, le sabre, les pistolets et le fusil avec sa baïonnette, comme un souvenir de sa vie passée ou comme on conserve les dépouilles chéries d'un objet aimé qui n'existe plus. Tout le reste me sera remis à Londres pour être vendu, et l'argent employé selon le désir et les ordres de Sa Majesté.

« Et cet acte a été fait double entre nous Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais et Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'Éon de Beaumont, sous seing privé, en lui donnant de chaque part toute la force et consentement dont il est susceptible, et y avons chacun apposé le sceau de nos armes, à Londres, le cinquième jour du mois d'octobre 1775.

« Signé : Caron de Beaumarchais,
D'Éon de Beaumont. »

Un mois après que tout eut été parfaitement réglé et signé et quand il se vit devenu femme pour toujours, d'Éon écrivit au duc de Broglie la lettre suivante. Elle fut inspirée par le souvenir de tant de jours heureux passés auprès du vieux général soit à Versailles, soit aux armées du Rhin, et aussi par les tristes réflexions que d'Éon faisait sans doute sur la vieillesse qu'il s'était préparée :

« Monsieur le comte,

« Il est temps de vous désabuser; vous n'avez eu pour capitaine de dragons et aide de camp en guerre et en politique, que l'apparence d'un homme. Je ne suis qu'une fille, qui aurais parfaitement soutenu mon rôle jusqu'à la mort si la politique et vos ennemis ne m'avaient pas rendue la plus infortunée des filles, ainsi que vous le verrez par les pièces ci-jointes.

« Vous connaîtrez par la facilité que j'aurai de me détacher du monde que je n'y demeurais que pour vous; et, puisque je ne puis plus travailler ni combattre sous vos ordres et ceux de M. le maréchal votre frère, je renoncerai sans peine à

ce monde trompeur, qui cependant ne m'a jamais séduite que dans ma jeunesse si tristement passée.

« Je ne crois plus qu'on puisse mourir de douleur, puisque j'ai eu la force d'y résister. Je ne sais pas si je pourrai encore longtemps soutenir ce cruel assaut, étant dans mon lit malade depuis un an.

« Vous m'avez paru étonné, monsieur le comte, que M. de Beaumarchais se soit mêlé de mes affaires; mais vous cesserez de l'être quand vous saurez que cela a été par la volonté du roi et de M. le comte de Vergennes et qu'on m'a enjoint de n'écrire à personne sur l'arrangement de mes affaires qu'il ne soit terminé. Il le sera bientôt, et d'une façon bien différente du plan extraordinaire apporté par le petit marquis de Prunevaux.

« Ah! monsieur le comte, si vous étiez à ma place vous seriez furieux, et, si vous me voyiez, vous ne me verriez que pleurer de dépit quand je suis seule. Depuis douze ans je suis neuf mois de l'année dans mon cabinet, et je trouve cent fois plus de consolation avec les morts qu'avec les vivants... Adieu, monsieur le comte.

« D'Éon de Beaumont. »

L'engagement était formel; le chevalier d'Éon devait revêtir des habits de femme.

Cependant il hésitait toujours, et, quel que fût l'empire qu'il avait sur lui-même, il ne pouvait se résoudre à consommer le sacrifice. Dure épreuve en effet pour un brave soldat, un chevalier de Saint-Louis, un homme qui depuis vingt ans avait donné toutes sortes de preuves de virilité, soit dans ses actes, soit dans ses pensées! Le malheur avait usé peu à peu

cette forte nature; le chevalier souffrait beaucoup, il était seul, il n'avait plus d'amis, il était pauvre, bientôt il tomba gravement malade.

On s'occupait beaucoup de lui à Londres. Quand on apprit qu'il venait de passer un contrat avec le cabinet de Versailles, la curiosité publique se déchaîna avec la même ardeur qu'autrefois et donna carrière aux folies des Anglais. Les paris s'élevèrent, tant en France qu'en Angleterre, à la somme de sept millions. Jamais la mode ne fut si insensée. Beaumarchais et son ami Morande suivaient ces spéculations; bientôt ils les provoquèrent, car ils comptaient faire fortune en jouant sur l'imbécillité publique. Tous deux croyaient avoir la certitude que d'Éon était une femme, car on sait que le chevalier avait exigé du comte de Vergennes le plus profond secret sur son véritable sexe et que le ministre n'avait rien révélé à Beaumarchais.

Cette idée de faire fortune au moyen du chevalier d'Éon envahit tellement Beaumarchais, que dans la transaction il fit insérer cette phrase : « *Moi, Geneviève-Louise, etc., je me soumets à déclarer publiquement mon sexe et à laisser mon état en dehors de toute équivoque.* »

L'effet en fut immense, le public se passionna de plus en plus, les paris augmentaient et le chevalier dut craindre qu'on ne poussât l'impudence jusqu'à troubler son repos. Morande et Beaumarchais, qui voulaient jouer à coup sûr, tourmentèrent le chevalier pour qu'il leur laissât prendre une connaissance exacte de son sexe. On sait que d'Éon avait toujours été très-pudique, et cette demande le blessa beaucoup. Mais Beaumarchais avait tant d'esprit, il versait tant de gaieté sur toutes choses, que le chevalier se laissa arracher la promesse

qu'on lui demandait. Puis il n'était peut-être pas fâché de tromper un homme aussi fin que l'auteur du *Barbier de Séville*, le tour était vraiment très-plaisant; restait à l'exécuter. D'Éon dit aux deux amis qu'il se laisserait examiner par eux, mais la nuit seulement, car il ne pouvait souffrir en plein jour une si pénible inquisition. Quant à l'expédient qu'il employa pour simuler un organe qu'il n'avait pas, nous sommes fort embarrassé pour en bien parler. Nous renvoyons le lecteur aux *Contes* de la Fontaine et nous avons d'ailleurs toute confiance en son imagination. Un soir Beaumarchais et Morande se rendirent donc chez mademoiselle d'Éon, et après avoir mis le doigt sur la difficulté, ils se retirèrent éperdus, fous de joie, car ils se croyaient assurés d'escamoter au moins deux millions aux Anglais. Il n'y a pas dans le théâtre de tous les temps d'aventure si invraisemblable et si bien conduite.

Les choses en vinrent à un tel point, que d'Éon craignit qu'on lui fît violence, car plusieurs personnes avaient risqué leur fortune sur les paris. Bientôt, en effet, Beaumarchais vint lui proposer trois millions pour se laisser visiter par un jury spécial. « On m'avait déjà offert quinze mille guinées pour la même opération en 1771, dit le chevalier d'Éon, et probablement Beaumarchais cherchait à gagner sur moi en attendant qu'il gagnât par moi. Il prélevait ses frais de commission sur la proposition même. De la bouche de tout autre, je l'aurais reçue à coups de canne, mais comment se fâcher d'un homme qui riait et savait faire rire de tout?... »

Jusque-là tout s'était passé en prologue. Voici venir la véritable comédie, le chef-d'œuvre du bouffon, admirablement joué par ces deux grands artistes. Beaumarchais, fertile en

ruses, voulait absolument amener d'Éon à consentir à la démarche qu'il lui avait proposée. Il pensa que, dans le refus de son *amie*, il y avait plus de vanité que de pudeur, et que ce qu'elle craignait d'exposer c'était moins un corps nu qu'un corps vieillissant. Beaumarchais feint tout à coup d'être pris d'amour pour mademoiselle d'Éon ; sans remarquer ses quarante-sept ans, il vient soupirer auprès d'elle, il compose des barcarolles qu'il lui récite le soir en tremblant, comme un homme possédé d'amour; il lui prend la main, lui tient de galants propos, hasarde un baiser sur le bout des doigts, un tendre regard, un compliment bien trouvé, de ceux qu'aiment les femmes; jamais Lindor ne fut si charmant. D'Éon, qui s'amusa fort de cette pasquinade, parut *touchée* d'une ardeur si vraie, et, tout en pénétrant le désir de Beaumarchais, il l'encouragea. Ce dernier ne voulut pas vivre sans posséder le portrait de la chevalière ; on le lui accorda, mais à condition d'échange. Enfin, arrivé aux dernières limites, Beaumarchais sut manœuvrer sans se compromettre et sans rien exécuter de décisif. Les deux joueurs étaient de force.

A Paris comme à Londres, le public ne parla plus que du mariage de Beaumarchais avec mademoiselle d'Éon. Le chevalier reçut alors une lettre de madame de Courcelle, son ancienne maîtresse. Ce morceau est marqué au vrai coin du dix-huitième siècle : beaucoup d'esprit et peu de mœurs.

« Paris, 1er janvier 1776.

« Deux nouvelles, mon cher chevalier! La première, c'est que je suis veuve; la seconde, on dit, dans notre monde de

Paris, on me l'écrit même de Londres, que vous voulez que ma fille Constance le soit aussi, et que vous épousez Caron de Beaumarchais !... Voilà en vérité des choses qui ne se font point. Pour moi, à votre arrivée en France, je me fais une fête de vous embrasser et de vous assurer que mes sentiments n'ont jamais varié un instant. Comptable de tout à un mari jaloux, même de son ombre, j'étais obligée de voir par ses yeux et de me conduire par sa volonté suprême. Vous avez été plus d'une fois témoin de ce que je vous avance. J'avais bien des choses à vous communiquer lorsque vous m'avez donné votre adresse. Je me borne à vous dire que je suis toujours votre amie; que vous me devez, à bien des égards, les sentiments que vous m'avez montrés à Londres. Vous n'aimiez point mon mari, vous le lui disiez, vous me le répétiez; il était un obstacle à notre commerce épistolaire. Je vous apprends que la Parque a levé l'obstacle depuis le 4 de mars 1775; ainsi, plus de difficultés. Écrivez-moi, mon cher chevalier; personne ne me dictera désormais les réponses que je dois vous faire; mon cœur seul tracera mes sentiments. Sur ce, je vous embrasse. »

Ce veuvage philosophique et ce deuil joyeusement porté ne peignent-ils pas l'époque?

Beaumarchais avait regagné Versailles. Après son départ, Morande alla porter les articles suivants à deux des plus importants journaux de Londres :

Extrait du *Morning-Post* et du *Daily-Advertiser*.

« Il est absolument certain que le chevalier d'Éon est rappelé dans sa patrie par ordre exprès du roi son maître, qui se propose de combler d'honneur ce militaire, ou plutôt cette *dame*, car il est actuellement démontré que ce prodige est du sexe féminin. Des personnes du premier rang, dans ce pays, sont extrêmement curieuses de connaître les merveilleuses circonstances de cette affaire, et d'en savoir les motifs. Quoi qu'il en soit, il est certain que quelque chose d'extraordinaire sera manifesté dans quelques jours, lorsque cette héroïne s'embarquera, la semaine prochaine, pour son pays natal, où toute la cour de France est impatiente de la recevoir. »

Second extrait du *Morning-Post*.

« On prépare à la Cité une nouvelle police sur le sexe du chevalier d'Éon. Les paris sont de sept à quatre pour femme contre homme, et un seigneur bien connu dans ces sortes de négoce s'est engagé à faire clairement décider cette question avant l'expiration des quinze jours. »

D'Éon devint furieux en lisant ces deux feuilles ; bien que Beaumarchais se fût caché derrière Morande, il était facile de

voir d'où venait le coup. D'Éon écrivit au *Morning-Post* un *avis au public* dans lequel il donnait le plus éclatant démenti à l'article, déclarant qu'il ne manifesterait son sexe qu'autant quil ne se ferait plus de paris.

« Le 29 décembre, dit le chevalier d'Éon, M. de Beaumarchais arrive de Londres sans me rien dire; il passe la journée chez son confident Morande. Le lendemain, 30, il envoie son valet de chambre me dire que monseigneur Caron de Beaumarchais est arrivé fort fatigué de ses courses. Moi, qui depuis deux mois, par maladie, n'étais pas sorti réellement de ma chambre, je m'habille pour l'aller trouver chez lui, et lui envoie l'hôte de ma maison pour savoir s'il vient dîner chez moi. Il me fait faire réponse que non, qu'il dînait chez son ami Morande, et qu'il fallait que je fusse de ce dîner. Je l'accepte par complaisance; j'arrive chez Beaumarchais; je le trouve riant, folâtrant avec les deux frères Morande; je le félicite sur son bon visage de Paris, en comparaison de celui qu'il avait emporté de Londres en novembre. Il me répond que son mal n'était pas au visage. . . . . .
Je fais semblant de ne pas comprendre l'impolitesse de ce discours dans ma position. Un instant après, son valet de chambre, ainsi que le frère cadet du sieur Morande, sortent : l'aîné reste seul avec M. Caron et moi.

« Aussitôt, le sieur de Beaumarchais me chante une chanson qu'il a composée, dit-il, à Paris, tout exprès sur lui et moi, dans laquelle lui joue le rôle de femme et moi celui d'homme, rôles qui par parenthèse nous convenaient parfaitement.

« Peu de temps après, il fit tomber la conversation sur l'*avis*

au public que j'avais fait insérer dans le *Morning-Post* des 13 et 14 novembre dernier; je lui dis que je n'aurais jamais donné au public cet avis si des *personnes qu'il connaissait bien* n'avaient pas, par des paragraphes précédents, cherché à allumer de nouveau le feu des paris sur mon sexe, feu qui ne tendait qu'à me faire mourir de chagrin.

« Aussitôt le fameux Beaumarchais, avec une colère et une dignité d'ambassadeur très-extraordinaire, s'est levé, chapeau sur la tête, pour me dire, avec un ton de colère et d'emportement capable d'intimider toutes les personnes de mon sexe, que mon avis inséré dans le *Morning-Post* du 13 novembre dernier, était mal écrit, sans esprit, sans tournure, bête, sot et impertinent, depuis le commencement jusqu'à la fin; que d'ailleurs j'avais manqué à ma parole d'honneur. Aussitôt je me suis levé de ma chaise en colère, ai mis mon chapeau sur ma tête, et ai déclaré, en bon français, au sieur de Beaumarchais, que la négociation et des négociateurs tels que lui pouvaient s'aller faire....., et lui ai demandé si Caron avait quelque chose à répondre à cela. Comme il est resté interdit et n'a répondu que par des bêtises, je l'ai laissé chez lui, et le lendemain matin j'ai pris une chaise de poste pour me rendre au château de lord Ferrers, dans le comté de Leicester, où je suis resté pendant les mois de janvier et de février de cette année. »

Voilà donc d'Éon et Beaumarchais devenus ennemis. Il était difficile qu'avec tant d'esprit de part et d'autre et un caractère irritable on ne finît pas par des querelles.

Le chevalier avait tous les jours de nouveaux motifs pour se défier de Beaumarchais. Ainsi il lui avait remis une note dé-

taillée des sommes qui lui étaient dues, et Beaumarchais, soit pour obéir aux ordres de Versailles, soit pour se ménager à lui-même le moyen de réduire d'Éon, Beaumarchais, dans la *transaction*, n'avait parlé de ces dettes qu'en termes vagues. Aussi l'argent ne venait pas. Il s'était hâté de plus de courir chez milord Ferrers pour retirer le coffret que celui-ci avait en dépôt, et il se croyait désormais muni de tous les papiers du chevalier d'Éon. Il ne pensa point devoir garder de ménagements avec lui. Enfin, dans les détails de leurs relations quotidiennes, Beaumarchais se montra d'une rapacité incroyable.

« Beaumarchais, dit d'Éon, me parlait toujours de son désintéressement, et, à l'en croire, il ne voulait jamais rien, pas même l'obole de Caron, son homonyme. Cependant, j'avais à Londres une belle Vierge en miniature, d'après le Corrége; Beaumarchais me dit qu'il aimait beaucoup les Vierges; je donnai la mienne à ce cher Caron. J'avais une Vénus d'après le Carrache; Beaumarchais me dit qu'il aimait beaucoup les Vénus; je donnai la mienne à ce cher Caron. J'avais un grand et magnifique coffre de fer avec des serrures merveilleuses à secret, pour mettre ma correspondance; Beaumarchais me dit qu'il aimait beaucoup les coffres-forts. Je donnai le mien à ce cher Caron. J'avais un superbe médaillon enrichi de perles; Beaumarchais me dit qu'il aimait beaucoup les médaillons et les perles; je donnai le mien à ce cher Caron. Il m'en promit un autre en retour, mais... il ne me donna rien. J'avais une magnifique paire de carabines turques; Beaumarchais me dit qu'il aimait beaucoup les carabines turques; mais je les aime aussi et je sais m'en servir. Cette fois, je ne donnai point à ce cher Caron. J'avais encore un grand nombre d'au-

tres belles armes, telles que fusils, pistolets, sabres; Beaumarchais me dit qu'il aimait beaucoup les armes; mais je les aime aussi, et ne les donnai pas non plus à ce cher Caron, quoique je ne sois pas comme lui lieutenant général des chasses de la garenne, et commandant en chef d'une armée de lapins, lièvres, perdrix, faisans, bécasses et autres animaux de la vénerie.

« Je ne tardai pas à m'apercevoir par ces faits et beaucoup d'autres que M. de Beaumarchais était un homme charmant dans la société, mais qu'il était d'une avidité extrême, et qu'il devenait intraitable et un véritable Arabe lorsqu'on avait le moindre compte à régler avec lui. M. le comte de Bourbon-Busset et milord Ferrers, qui ont un peu voyagé avec M. de Beaumarchais et moi, pourraient certifier qu'après avoir réjoui toute la compagnie à table, il entrait en fureur aussitôt qu'on apportait le bill de dépense. »

Le chevalier d'Éon avait conservé les plus importants papiers en les gardant comme une suprême ressource, et il persistait à refuser au public toute exhibition de sa personne. Il reçut alors une longue lettre de Beaumarchais, dans laquelle celui-ci se disait tout ému de la *vive et féminine colère* qu'il avait montrée la veille; il lui reprochait son emportement, son indiscrétion, et, tout en se lamentant sur la méchanceté humaine, il déployait des prodiges de finesse pour ramener à lui l'indocile chevalier. Celui-ci n'était plus à Londres, mais chez son ami, lord Ferrers; c'est du château de Staunton qu'il écrivit à Beaumarchais la lettre qu'on trouvera plus loin. Pendant ce temps, Beaumarchais, n'ayant pas reçu de réponse à sa première épître, crut que tout était rompu; il se démas-

qua donc, et adressa à d'Éon la missive suivante. Avec une rare impudence, il réclame les papiers manquant, et, en manière de dérision, il donne au chevalier de paternels conseils :

A MADEMOISELLE LA CHEVALIÈRE D'ÉON.

« Londres, 9 janvier 1776.

« En quelque endroit de l'Angleterre que vous soyez, vous avez eu plus de temps qu'il n'en fallait pour répondre à ma lettre du 31 novembre dernier. Puisque vous ne l'avez pas fait, je juge qu'il vous convient que nous redevenions étrangers l'un pour l'autre, comme par le passé. Je suis trop galant pour avoir en ceci un autre avis que le vôtre. Ainsi, après vous avoir écrit amicalement dans ma dernière : Cherchez, mon enfant, qui vous flagorne et dissimule avec vous par faiblesse ou par intérêt; aujourd'hui je vous écris : Je n'en ai ni le temps ni la volonté.

« Seulement je vous invite à vous conduire sagement, si vous voulez être heureuse. La clémence, la bonté, la générosité du roi, grâce à mes soins, ont passé votre espoir. Que votre ingratitude pour moi, mon enfant, ne s'étende pas jusqu'à ce bon maître! C'est le meilleur avis que je puisse vous donner.

« Souvenez-vous que je vous ai imposé de sa part le plus profond silence sur vos anciens démêlés avec ceux que vous nommez vos ennemis. J'ai promis pour vous que vous y seriez

fidèle; gardez-vous de le rompre légèrement! Que la rage d'imprimer ne vous entraîne pas en quelque désobéissance! Et surtout ne manquez à aucune des conditions auxquelles vous vous êtes soumise en contractant avec moi! Vous seriez inexcusable aujourd'hui. Ce tort affreux répandrait sur le passé la plus triste lumière; et, de ce moment, votre bonheur et votre honneur seraient détruits.

« Ne manquez pas de me faire parvenir le plus promptement possible les pièces suivantes, qui, à la vérification des papiers entre les pièces et les inventaires, se sont trouvées à vide dans les portefeuilles, M. de Vergennes collationnant avec moi.

« Je vous salue.

« Caron de Beaumarchais. »

L'audacieux intrigant s'adresse ensuite avec le même cynisme à lord Ferrers, qui n'était pas encore entièrement payé; il lui demande une quittance :

« Milord,

« Je suis bien désolé que les affaires qui me retiennent à Londres, et le peu de séjour que je dois encore y faire, me privent de l'espoir d'aller à Staunton-Harold me rappeler à votre bienveillance.

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe la note exacte des effets que je vous ai remboursés à la décharge de mademoiselle d'Éon; je vous prie de vouloir bien signer le reçu général que j'ai écrit au bas du bordereau ci-joint, et de me le renvoyer tout de suite. Les reçus particuliers que vous avez mis

au bas de chaque billet payé ne disent pas que vous l'avez été par moi, ce qui est nécessaire à spécifier pour l'exactitude de mes affaires.

« Mon intention était de vous faire faire cette prière par M. d'Éon; mais à l'instant de mon arrivée à Londres, sur quelques reproches d'indiscrétion et de légèreté que je me suis cru en droit de lui faire, il s'en est envolé comme un étourneau, sans que je sache où il est allé se nicher. Que Dieu l'y tienne gaillard, et ses projets! Il m'a glissé comme une anguille entre les doigts; je souhaite bien fort pour lui que ce ne soit pas comme une couleuvre d'ingratitude. Je dis que je le souhaite pour lui; car, pour moi, milord, j'ai trop vécu et connais trop les hommes pour compter sur la reconnaissance de personne, et prendre aucun souci d'y voir manquer ceux que j'ai le plus obligés. J'ai l'honneur de présenter mes hommages à milady, et je vous prie de me croire, avec l'attachement le plus respectueux, milord,

« Votre très-humble, etc.

« Beaumarchais. »

D'Éon ne perdait nullement courage; il voulait avant tout être remboursé des sommes qui lui étaient dues. Il avait écrit de Staunton une très-longue note à Beaumarchais. Nous la donnons dans son entier :

« Staunton-Harold, 7 janvier 1776.

« Il y a longtemps, monsieur, que je connais la supériorité de votre esprit et de vos talents, et vous m'avez donné en

France, auprès du roi et de M. le comte de Vergennes, trop de preuves de l'excellence de votre cœur pour que vous n'ayez pas un droit acquis sur ma sensibilité et ma reconnaissance pendant tout le reste de mes jours ; mais vous me permettrez de vous dire que le ton de despotisme que vous affectez dans vos jugements depuis la signature de notre transaction préparatoire, et depuis votre dernier retour de Paris, est trop révoltant pour moi et vous rend aussi impraticable que l'était M. Pitt en 1761, lors de la signature de la dernière paix.

« Ce serait en vain, monsieur, que je chercherais aujourd'hui à vous faire changer dans un jugement que vous avez adopté, soit en conséquence de vos principes naturels, soit par persuasion intime, soit par pure complaisance pour les vues intéressées de quelques-uns de vos amis ; je m'en abstiendrai donc : mais de votre côté, connaissant la fermeté et la sensibilité de mon caractère, ce serait perdre votre temps et vos peines que de vouloir me convertir sur une opinion qui concerne uniquement la délicatesse que je veux avoir sur mon honneur personnel. Je ne veux, *pour aucune considération et pour aucune somme au monde*, que le public puisse croire que je suis intéressée dans les infâmes polices qui se sont élevées sur mon sexe.

« C'est là, monsieur, un véritable principe d'honneur que je me suis fait à moi-même, et duquel je ne puis me départir, ainsi que je vous en ai déjà prévenu. Il peut se faire que les beaux esprits et les financiers de Paris se moquent de ma délicatesse et de mon paragraphe dans le *Morning-Post* du 13 novembre dernier ; qu'ils regardent le cas où je me trouve comme une occasion de piller les poches des Anglais ; c'est une chose à laquelle je ne consentirai jamais pour mon propre

fait, quand je devrais être blâmée de toute la France. Qu'on regarde tant qu'on voudra mes principes et mes raisons pour des balivernes, même pour des sottises, peu m'importe ; j'aime encore mieux que le public m'appelle *bête* et *sotte*, que *voleuse* ou *friponne* ; sur ce chapitre j'ai élevé dans mon cœur mon propre tribunal, qui est cent fois plus sévère et plus délicat que le tribunal des maréchaux de France, juges naturels du point d'honneur. Si les réflexions que je viens de faire sont solides, elles me justifient ; si elles sont fausses, mon erreur sera mon excuse.

« Je vais, Monsieur, profiter de mon petit séjour à la campagne pour vous ouvrir mon cœur et vous parler avec la sensibilité de mademoiselle de Beaumont, et la franchise du chevalier d'Éon. Je commencerai par un petit commentaire sur quelques phrases de votre épître où vous me dites : « *Vous « m'avez trouvé facile et gai dans la société, vous avez « éprouvé que mes procédés sont francs et généreux en af- « faires ; mais vous ai-je donné une si sotte opinion de mon « caractère et de mes principes que vous vous flattiez, en « discutant gravement, de me faire adopter des bali- « vernes pour des raisons ?*

« Quoique les trois premières pages de ma lettre aient répondu, monsieur, par anticipation à cet article, et qu'elles l'aient suffisamment nettoyé, je répondrai encore : que je puis jurer avec vérité, que dans tout le cours de ma vie et celui de mes divers voyages d'un pôle à l'autre, je n'ai jamais trouvé un homme plus gai, plus varié, plus instruit et plus charmant que M. de Beaumarchais dans la société.

« Quant à vos procédés généreux en affaires, si vous entendez par là les rapports favorables que vous avez bien voulu

faire de moi auprès de notre jeune monarque et de son digne ministre, M. le comte de Vergennes ; si vous entendez par là la composition noble et énergique, la tournure honorable, agréable et frappante que vous avez bien voulu donner à notre transaction préparatoire du 5 octobre dernier, je confesse avec plaisir, quoique avec *la douleur, la honte et les larmes, que l'aveu et la déclaration de ma propre faiblesse m'ont arrachées*, que vous seul étiez capable de composer cette pièce telle qu'elle est. En cela, vous m'avez rendu un service dont je désire que le dernier de mes neveux soit aussi reconnaissant que moi. Mais si, par ces mots, vous entendez des procédés généreux en argent, comme le sens naturel de la phrase paraît l'annoncer, je vous avouerai, mon cher et très-cher Beaumarchais, qu'après le duc de Praslin et son ami le feu comte de Guerchy, je n'ai trouvé personne qui soit plus tenace à l'argent que vous. Mon dessein n'est certainement pas d'offenser l'ami de mon cœur et de ma personne en Angleterre, ni l'avocat de mes malheurs en France ; ma seule intention est de lui parler avec vérité et franchise.

. . . . . .

(Nous passons ici sur des détails d'argent.)

« Ce n'est pas moi qui ai demandé ma métamorphose. C'est le feu roi et le duc d'Aiguillon, c'est le jeune roi et M. le comte de Vergennes ; c'est vous-même, en vertu de vos pouvoirs ; c'est la famille Guerchy qui tremble au seul nom d'homme qui me reste encore par mon baptême, etc., etc. Que l'on me rende le poste politique que l'on m'a injustement enlevé aux yeux de l'Europe, qu'on me laisse courir ma carrière militaire, je ne demande rien autre chose, je serai contente. Je me crois plus en sûreté sous un habit de capitaine de dragons

qu'avec une jupe, parce que je ne serai point exposée à tous les discours qu'on tient d'ordinaire aux femmes.

« Croyez-vous, de bonne foi, que je pourrai acheter, à Londres et même à Paris, un beau trousseau de fille avec 250 guinées? Mes habits d'homme et mes armes, que je dois rendre à Londres même, suivant la transaction, valent deux fois cette somme. Le plus petit marchand de la Cité, qui a plusieurs filles à marier, leur donne à chacune un trousseau trois fois plus fort que celui que vous avez stipulé pour moi. Si jamais je ne fusse sortie de dessous les ailes de ma mère, si toujours j'étais restée dans ma province où l'argent est fort rare, elle m'aurait encore donné, ainsi qu'elle a fait pour ma sœur, un trousseau du double de celui que vous m'avez généreusement accordé. J'ai méprisé de montrer à cet égard aucune vanité, aucune avidité, aucun intérêt ; cette maladie n'est pas la mienne, et ma vie passée dépose que j'étais plus digne de porter le casque que la cornette, et de mourir dans le champ de la gloire que dans un lit de plume parmi les nonnes. Il semble que le destin s'est toujours joué de mon existence, et ma résignation à ses cruels coups, plus triste pour moi que la mort, est la preuve la plus complète de mon sacrifice et de ma parfaite obéissance aux ordres du roi, et que je n'ai pas voulu retarder par un vil intérêt la remise des papiers secrets qui l'intéressaient si fortement. J'espère qu'un roi aussi juste n'écoutera, dans un cas aussi extraordinaire, que son propre cœur, et qu'il n'ira pas prendre les avis de ces modernes conseillers économiques qui ignorent mon nom et mes actions. Mais je ne le pardonne pas au généreux Beaumarchais qui sait que j'ai méprisé tant de fois mon sexe, la fortune et la mort pour courir à la gloire ; non, je ne peux le pardonner à

ce généreux Beaumarchais, qui connaît que c'est moi qui, six fois, ai volé d'un pôle à l'autre pour hâter, en 1755 et en 1756, la réunion de la France et de la Russie, et pour faire marcher contre l'ennemi commun une armée de cent mille Moscovites ; qui, *par l'ordre secret de mon maître, à l'insu du grand Choiseul, ai fait durer trois ans de plus la dernière guerre ;* puis ai travaillé jour et nuit à la conclusion de la paix, etc. ! ! ! Croyez-vous, mon cher Beaumarchais, qu'en votre qualité de plénipotentiaire, ayant carte blanche pour mettre une fin généreuse à mes malheurs, croyez-vous que 250 guinées, accordées par vous pour le trousseau d'un ancien capitaine de dragons et volontaire de l'armée, chevalier de Saint-Louis, ministre plénipotentiaire de France, qui, pendant plus de vingt et un ans consécutifs, a été en correspondance directe et secrète avec son maître sur les plus grandes affaires de l'Europe, et qui, par un malheur unique pour lui, se trouve n'être à la fin qu'une fille ; croyez-vous, dis-je, qu'une telle somme accordée par vous, au nom d'un grand roi, puisse jamais être citée dans les fastes de l'histoire comme un trait qui doive immortaliser votre générosité ! ! ! Hélas, si vous devez être, comme moi, pendant vingt et un ans, un des confidents secrets de Louis XVI, comme je l'ai été de Louis XV, si pendant tout ce temps, vous devez, comme moi, voyager, travailler jour et nuit, vivre dans la crainte perpétuelle d'être découvert par le ministre ou la maîtresse, par l'ambassadeur ou le secrétaire, par le courrier ou le page, par l'ami ou l'ennemi, si vous devez combattre en paix comme en guerre, être blessé, etc. ; puis si, par un caprice ou fureur ministérielle, on doit, comme à moi, vous enlever tout le fruit de vos travaux ; si on doit encore vous enlever votre état, l'honneur et la vie, et

si, après quatorze ans de cruels malheurs passés dans une terre étrangère, vous devez à la fin rencontrer un homme aussi généreux que M. Beaumarchais, je vous conseille de renoncer, dès à présent, à la carrière politique qui doit un jour vous procurer tant de biens et tant de maux.

« Hélas! si feu mon bon maître Louis XV n'eût pas eu pendant son vivant cette timidité invincible, si fatale à mon bonheur, qui l'a empêché de m'avouer en public tandis qu'il m'a toujours soutenue en secret, celui qui a souvent donné des cent mille écus à une femme dévergondée pour les frivoles plaisirs d'une nuit, aurait au moins donné le double ou le triple de cette somme pour le trousseau d'une fille telle que moi, dont il connaissait l'origine depuis qu'il était sur le trône; d'une fille telle que moi, dont les mœurs ont été, en tous temps et en tous lieux, inattaquables; à la ville et à la campagne, au nord et au midi, dans le Champ de Mars et dans le cabinet des princes, des ministres et des ambassadeurs; d'une fille qui n'a jamais chatouillé les oreilles de son roi qu'avec sa plume et ses ennemis qu'avec son épée... Je pense que ce bon roi aurait été cent fois plus prodigue que le généreux Beaumarchais envers une personne qui a été fille, homme, femme, soldat, politique, secrétaire, ministre, auteur, suivant l'exigence ou la nécessité du service public ou secret de son maître, et qui, sous toutes ces diverses formes, a toujours réussi dans ses commissions, a toujours été inconnue et respectée comme un brave et honnête homme, au milieu même de ses plus grands malheurs, au milieu même de ses ennemis!

« Si, pour terminer ces malheurs, il doit y avoir une perte d'argent entre le roi et moi, ce n'est pas à moi, qui ne pos-

sède rien, à la supporter. Ne suis-je pas assez malheureuse en devenant femelle de mâle que j'étais, en perdant tout le temps de ma vie, mon état et le fruit de mes travaux politiques et militaires?

« Il me convient donc, dans ma position, de n'être ni avare ni généreuse. Ce n'est pas à moi à faire le généreux avec mon roi; c'est à lui, au contraire, à faire le magnifique avec son sujet. Les conseillers économiques, tels que M. de Beaumarchais, doivent se dire entre eux : « Si la prodigalité « obscurcit la vertu des princes, l'avarice la détruit entière« ment. » Je ne demande que ce certain milieu dont parle Horace, qui convient si fort à un capitaine de dragons dont on craint l'ombre encore, qu'on veut désarmer et dépouiller pour ne plus lui laisser que la misère et la faiblesse de son nouveau sexe, sans espoir de pouvoir un jour conquérir de nouvelles richesses sur les ennemis de sa patrie.

« Si, par pure obéissance aux ordres du roi, je me condamne moi-même à demeurer dans un cloître avec mes semblables, compagnes de mes infortunes, je ne prévois que trop que je pourrai me repentir et être malheureuse; mais c'est apparemment la volonté de la Providence, puisqu'elle ne me laisse nul moyen de l'éviter. C'est un de ces coups particuliers du destin qui s'attache à ma ruine, dont il est aussi impossible à mon courage de se défendre à présent, qu'il l'a été à ma sagesse de le prévoir. Je n'ai plus de fond à faire sur personne, je n'attends rien de la fortune ni des hommes, mes malheurs sont au comble, il ne me reste plus que de m'y soumettre; je ferme les yeux à toute espérance. Puisse le ciel me récompenser dans une autre vie de ma docilité et de mon abnégation dans celle-ci. Je vais aider le destin à consommer ma

ruine en y courant moi-même volontairement. Heureusement qu'un secours venu d'en haut s'est déjà joint à mes réflexions et me fait concevoir pour le monde un mépris pour lequel il n'y a rien d'égal. Ce qui m'y retient et m'empêche de courir à la solitude est uniquement la tendre amitié que j'ai pour ma mère, à qui j'ai abandonné mon patrimoine depuis vingt et un ans que j'ai quitté la France. Je dois, avant d'éprouver mon triste sort, songer à recueillir le fruit de mes anciens travaux militaires et politiques ; je dois songer à établir mon revenu certain pour être en état de me soutenir, de soutenir ma mère, ma sœur, mon beau-frère, et de soutenir encore trois neveux au service du roi. Je suis fille et vieille, par conséquent d'un caractère un peu extraordinaire ; jamais créature n'eut moins d'attachement que moi pour l'argent, mais je sais que je suis vieille et que je serai bientôt oubliée et abandonnée ; je ne puis vivre tranquille un moment avec la crainte de manquer de pain.

« Il ne me reste plus, monsieur, qu'une demande à vous faire, sur laquelle je prie le fils de M. le comte de Guerchy de s'expliquer clairement et loyalement par votre canal, comme je vais le faire de mon côté. Je sais qu'il a été avec madame sa mère et M. le duc de Nivernais chez MM. les comtes de Maurepas et de Vergennes pour faire sentir à ces ministres qu'il croyait qu'il était de son honneur de se couper la gorge avec moi ; que ces deux ministres ont eu la bonté de calmer madame de Guerchy en disant qu'ils croyaient M. son fils trop homme de bien et d'honneur pour tirer l'épée contre une femme et qu'elle se retira, avec des remercîments, bien soulagée. Je vais à présent, monsieur, vous dire ma véritable et constante façon de penser à cet égard. J'ai toujours respecté

la naissance, les qualités et les vertus de madame la comtesse de Guerchy. Son fils était si jeune lors de mes démêlés et procès avec son père, que, loin de vouloir du mal à ce cher fils unique, je lui sauverais la vie s'il était en danger et qu'il fût en mon pouvoir de le faire. Jamais je ne l'attaquerai; mais toujours je me défendrai quand il voudra former son attaque. Rien ne me paraît plus suivant le droit de la nature que le fils prenne à cœur la défense de son père. Donc, pour le mettre fort à son aise à cet égard, s'il croit qu'il est de son honneur de défendre la méchanceté et les crimes du feu comte de Guerchy les armes à la main, je lui donne ma parole d'honneur que, pour sa satisfaction particulière, j'aurai l'honneur de me couper la gorge ou de me casser la tête avec lui, quand il voudra et avec grand plaisir, pourvu qu'il vienne me trouver en Angleterre, qui a été le théâtre des scènes d'horreur que l'on a exercées contre moi, et où, pour une telle opération, le terrain est le plus propre de l'Europe; car vous sentez parfaitement que de me donner un appel en France ou ailleurs que dans mon île, ce serait une moquerie, un piége, dont le public et moi ne serions certainement pas la dupe. Je lui donne de plus ma parole d'honneur qu'alors je ne quitterai point mon uniforme, et je soutiendrai envers et contre tous que je suis un véritable dragon; jamais je n'arborerai par défaut de courage la robe de mon sexe : j'ai fait mes preuves là-dessus et suis toujours prête à recommencer. J'attendrai donc par votre canal une réponse catégorique sur cet objet si important pour moi. Toute ma vie j'ai été aussi chatouilleux sur l'honneur militaire qu'une fille doit l'être sur la vertu de chasteté. Le scrupule que j'ai toujours apporté dans ce double objet de ma conduite me donne aujourd'hui la consolation de

dormir et de mourir tranquille, malgré la calomnie et la méchanceté de ce bas monde. On peut faire passer ma vie par le creuset : elle en sortira, j'espère, aussi pure que l'or, si ce n'est aux yeux de Dieu, du moins à ceux des hommes.

« Quoique cette épître soit déjà bien volumineuse, il me faut cependant répondre au dernier article de votre lettre, par lequel vous me faites observer fort élégamment que le comble de la maladresse est de triompher trop tôt, ou, pour mieux dire encore, qu'il n'y a que les sots qui triomphent !

« Si c'est à mon paragraphe du 11 novembre dans le *Morning-Post* que cette excellente morale s'adresse, tout le public éclairé et plus sensible à l'honneur qu'à l'intérêt, jugera que votre sentence est trop bonne en général pour être applicable à ce cas en particulier. Cette maxime, en vérité, serait meilleure dans la bouche de *Qu'es-aquo ?* ou de Sancho Pança que dans celle de l'ingénieux Beaumarchais. Quand une fille de cœur, sous un habit militaire, a soutenu l'horreur des affronts et des injustices les plus révoltantes, et que, pendant la moitié des plus belles années de sa vie, elle a mordu ses lèvres dans le silence de l'indignation plutôt que de manquer au secret de son maître et de manifester les preuves de son innocence qu'elle portait dans les poches de sa veste et de sa culotte, je crois qu'elle ne mérite pas les reproches amers que vous lui faites.

« Je crois, monsieur de Beaumarchais, qu'il y a peu d'hommes, même au sein de Paris et sous l'œil du despotisme, qui soient en état de se vanter d'avoir observé la loi du silence plus scrupuleusement que je l'ai fait à Londres et dans ma pleine liberté. Tant que le feu roi a vécu, jamais personne n'a pu deviner par mon canal ma correspondance directe avec lui :

elle a été secrète pendant vingt et un ans; elle a été découverte après sa mort, et j'ai encore gardé le silence quinze mois après que mon très-cher et très-auguste maître a été déposé à Saint-Denis. Enfin cela est devenu public : c'est le sort de tous les événements. Si j'étais assez sotte pour vouloir triompher de suite, comme vous le prétendez, j'aurais pu triompher dès le moment qu'on m'a attaquée, dès 1763-66, dès et quand je l'aurais voulu et quand je le voudrai. Si j'étais glorieuse de triompher, je porterais comme vous, mon cher ami, mes commissions du roi pendues à mon cou, et, si j'étais assez vaine pour les porter toutes, il me faudrait un bœuf pour les traîner. J'ai donc besoin, en vérité, des lunettes de M. votre oncle pour apercevoir dans le susdit paragraphe mon prétendu triomphe. Mais ce que tout le public éclairé d'Angleterre y a vu sans lunettes, c'est ma délicatesse pour m'empêcher d'être la dupe des faiseurs de paris qui regardent mon sexe comme la roue de Fortune ou la mine du Pérou. Il est inutile, monsieur, que vous vous donniez la peine de me prouver que les paragraphes qui ont paru dans les gazettes depuis votre absence vous ont *fort déplu;* je sais à quoi m'en tenir là-dessus, je sais que c'est mon *Avis au public* en anglais et en français, en date du 11 novembre dernier, inséré dans le *Morning-Post* du 13 et du 14 novembre, qui a pu principalement *déplaire* à quelques-uns de vos amis. Cet avis est signé par moi, et je le ferais encore mettre dans tous les papiers quand il devrait déplaire à toute la France. Mais, Dieu merci, j'ai des témoignages respectables, par écrit, du contraire. Il me suffit qu'il soit conforme à la vérité et à mon honneur aux yeux du public d'Angleterre, qui, ainsi que la France et toute l'Europe, ne doit rien avoir à perdre ou à gagner sur mon sexe. Si j'étais

âne, cheval ou ministre, je laisserais toute l'Europe faire des paris sur ma course; mais, je vous prie, dites-moi, en honneur et conscience, si vous étiez dans ma triste position, si vous deviez aux yeux de l'Europe entrer dans un couvent ou dans le monde comme une fille sage et vertueuse, voudriez-vous qu'il fût dit que vous avez fait fortune par votre sexe exposé aux yeux du public?

« Le peu d'attention que vous avez fait à ma vive et féminine colère, ainsi que vous l'appelez, est pour moi une nouvelle preuve de votre bon cœur et de votre esprit. Il est certain que vos reproches déplacés m'ont brisé le cœur, parce que vous l'avez attaqué par l'endroit le plus sensible, qui est l'honneur. Je vous ai répondu comme je devais répondre en cette occasion et comme je répondrai toujours devant tous les rois de l'Europe. Jamais personne au monde, jusqu'à présent, n'a osé me tenir un pareil discours; j'espère que ce sera pour la première et dernière fois, à moins que vous ne soyez d'humeur à vous couper la gorge avec moi avant l'arrivée du jeune comte de Guerchy, que j'attends. Vous m'avez fait verser des larmes de douleur et de fureur, mais la reconnaissance que je vous dois et qui est gravée dans mon cœur, a étouffé les premiers mouvements que la nature, autant que mon état militaire, m'avait inspirés; et quoique ce n'est point dans le désespoir qu'on est capable de garder des ménagements, j'ai cependant eu assez de présence d'esprit pour sortir et aller exercer ma fureur sur les chevaux de poste que j'ai pris pour venir ici. Je comprenais bien en moi-même qu'il serait affreux à mon propre cœur de me battre contre ce que *j'aime le plus*, contre celui qui se dit mon libérateur, et que ce libérateur ne voudrait jamais se battre contre sa *petite dragonne*, quel-

que terrible qu'elle soit sous son uniforme. Je vous dirai, comme *Rosine* dans votre *Barbier de Séville* : « *Vous êtes « fait pour être aimé,* » et je sens que mon plus affreux supplice serait de vous haïr. Tout ce contraste de caractère irrité, qui malgré moi est en moi, et qui est exactement celui de ma mère et de ma sœur, fera sans doute faire à un philosophe comme vous mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes. Attribuez tout cela à nos vapeurs et à nos faiblesses. *Quid levius fumo? Flamen. Quid flamine? Ventus. Quid vento? Mulier. Quid muliere? Nihil.* Mais soyez certain que je ne comprends guère mieux le caractère des hommes. Pour cent défauts que nous avons, ils ont mille vices : ils ont la supériorité en général, mais en particulier je leur ferai voir que ce n'est pas vis-à-vis de moi que sera le problème : *Inferior cum sit quæris matrona marito.*

« Pour la fin de mes malheurs j'aurai toujours recours à mon ami Beaumarchais, dans lequel je suis certaine de trouver toujours le même fond de zèle et d'amitié. Mais, de grâce, quand vous avez à me parler sur mes affaires, que personne n'en soit témoin, pas même votre ami Morande. J'aime son cœur, mais je n'aime pas la légèreté de sa tête et de ses discours. Je ne suis pas assez cuirassée contre de pareils traits. Mon cœur, qui s'est jusqu'à présent fermé avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en votre présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil dont elle n'attend qu'une douce influence.

« Je suis et serai toujours votre tendre et fidèle amie : les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentiments de mon cœur. »

RÉPONSE DE CARON DE BEAUMARCHAIS A MADEMOISELLE D'ÉON A STAUNTON-HAROLD

« Londres, 18 janvier 1776.

« J'ai reçu, mademoiselle, votre lettre de trente-huit pages, datée du 7 janvier à Staunton-Harold; ce que je vais y répondre est le dernier effort d'une estime à laquelle votre lettre a porté la plus dangereuse atteinte.

« Vous m'avez vu, mademoiselle, touché de vos malheurs en Angleterre, y recevoir vos confidences et vos larmes avec sensibilité, vous promettre ma chétive intercession en France, et vous tenir sincèrement parole avant de savoir si j'aurais jamais une mission qui vous fût relative. L'efficacité de mes soins, mes services et ma générosité vous ont prouvé, depuis, que vous n'aviez pas placé en vain votre confiance en moi.

« Quand je dis ma générosité, j'entends celle de mes procédés, et non cette fausse générosité sur les deniers du roi à mon exactitude, et que vous invoquez inutilement. Être économe et juste est tout ce que je puis. Vous m'avez excessivement loué de la seconde qualité, le ministre et le roi ne se plaindront pas que j'aie manqué au devoir de la première.

« Avez-vous rempli les vôtres, mademoiselle, envers le plus magnanime des maîtres? Je livre cette demande à vos plus sérieuses réflexions, et mettant de côté tout le vain badinage

et les cajoleries personnelles de votre dernière lettre, je vous rappelle une dernière fois à vos devoirs, dont cette lettre m'a paru l'écart le plus extravagant et le plus coupable.

« Je vous donne huit jours pour vous refroidir, la relire, et vous repentir ; mais, ce terme expiré, je le dis avec douleur, forcé de partir et de rompre tout commerce avec vous, mon seul chagrin sera d'emporter en France la dure conviction que vos ennemis vous ont mieux connue que vos amis. Eh! quelle douleur pour moi si je ne pouvais m'y vanter d'aucun autre succès que d'avoir démasqué une fille extravagante sous le manteau de l'homme de mauvaise foi, que vos accusateurs ont cru de tout temps reconnaître en vous!

« Je suis désolé quand j'approfondis cette funeste idée. Je ne répondrai qu'au seul article de votre étonnante lettre, qui porte sur les reproches que je vous ai faits en arrivant en Angleterre, uniquement encore pour vous ôter tout prétexte d'avoir pris le change sur leur objet.

« Vous feignez de croire, aujourd'hui, qu'ils étaient relatifs à la divulgation de votre sexe : vous aurais-je tant répété (suivant les termes de votre lettre) *que vous aviez manqué à votre parole d'honneur à la transaction*, s'il eût été question de votre sexe, lorsque l'objet de cette transaction même est de faire cesser à l'instant un travestissement devenu beaucoup trop scandaleux par sa publicité et par toutes les sottises qu'il a fait écrire et faire aux autres et peut-être à vous-même ?

« 1° Je vous observerai que votre paragraphe dans les papiers, dont le but, à vous entendre, était de décourager les parieurs sur votre sexe, était si singulièrement composé, qu'il semblait uniquement fait pour les amuser davantage et, par cela seul, contraire au désintéressement factieux que vous

y affectiez. Je vous reprochai, mais doucement, l'indiscrétion de ces mots du paragraphe : « La justice éclatante que le « roi vient de me rendre... *Ma position extraordinaire vis-à-* « *vis du feu roi, inconnue de tous les ministres, ambassa-* « *deurs, etc.*, » voilà ce que j'appelle le triomphe indiscret, prématuré, nuisible d'une femme ou d'une tête légère.

« Mais je vous reprochai vivement et comme un manque de foi très-sérieux, d'avoir osé parler, dans ce paragraphe, de certains grands seigneurs de France qui cherchent à exercer, dites-vous, contre votre tranquillité un reste de vengeance impuissante.

« Je vous reprochai cet autre paragraphe anonyme, écrit, défendu et contredit dans un nouveau, qui annonce malhonnêtement et contre toute vérité que madame de Guerchy s'est jetée, à votre sujet, aux pieds du roi qui lui a tourné le dos.

« Je vous reprochai vivement ce jeu de la plus misérable vanité, cette éternelle provocation de ceux que vous nommez vos ennemis, malgré que le roi vous ait fait imposer par moi le plus profond silence à cet égard, et que le sauf-conduit de Sa Majesté, dans lequel ce silence vous est encore plus expressément ordonné, ne vous ait été remis par moi qu'après l'engagement solennel que vous avez pris dans notre transaction de vous conformer à ces ordres positifs.

« Ce point de votre lettre éclairci, je ne vous dis qu'un mot sur tout le reste. Je ne sais lequel je dois le plus admirer des louanges excessives que vous donnez aux honorables tournures que j'ai fait prendre en votre faveur à tous les articles de notre transaction, ou de la façon dont vous payez mes généreux soins par l'aveu de la plus insigne mauvaise foi sur la remise des papiers, par l'annonce des plus extravagantes pré-

tentions, enfin par la folle invitation que vous m'y faites de me rendre le ridicule hérault d'armes de la demoiselle d'Éon envers tous ceux qui voudraient bien lui prêter le collet.

« Si j'envoyais cette misérable lettre en France, elle n'affligerait que vos amis ; tous vos adversaires en triompheraient. « La voilà, diraient-ils, telle que nous l'avons toujours dé- « peinte ; ce n'est plus contre ses prétendus ennemis qu'elle « exerce aujourd'hui ses folles et détestables ruses, c'est contre « son seul ami, celui qu'elle a nommé son appui, son libéra- « teur, son père ; la voilà ! »

« Forcé moi-même de vous accuser avec eux, qui oserait vous plaindre et vous excuser ? Vous seriez à jamais perdue d'honneur et couverte de honte, et tout serait dit pour vous.

« Respectez-vous, je vous en supplie, respectez-vous. Si vous négligez ce salutaire et dernier avis, je vous le dis à regret, je modèlerai ma conduite sur le parti généreux que le noble M. Whai prit en Espagne à mon occasion, contre un malhonnête homme dont il avait répondu au roi.

« Je reconnaîtrai avec confusion aux pieds de Sa Majesté que je me suis misérablement aveuglé, lorsque j'ai garanti le bon sens, l'honneur et la bonne foi de la demoiselle d'Éon.

« Sur votre indigne aveu, qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'ayez remis tous les papiers que vous avez juré et signé m'avoir fidèlement rendus, je reconnaîtrai que je vous ai trop légèrement délivré un contrat de douze mille livres de rente pour payer vos dettes et le sauf-conduite honorable qui était le prix de votre soumission, et dont votre mauvaise foi vous rend absolument indigne. Alors Sa Majesté fera justice et de vous et de moi.

« Voilà quelle sera la conduite que vous me forcerez à tenir

contre vous si vous ne rentrez pas promptement en vous-même. Et, quant à votre personne, puissent alors le mépris, la proscription tacite et l'oubli de toute la France être votre seule punition ! Et puisse surtout votre honnête et malheureuse famille ne point se ressentir de vos torts personnels. C'est le vœu le plus ardent de mon cœur.

« Faites, mademoiselle, je vous en conjure, les plus sérieuses réflexions sur tout ceci, et soyez bien persuadée que c'est avec la plus vive douleur que je me verrais forcé de changer le titre agréable de votre défenseur en celui de votre plus implacable accusateur.

« Signé : Beaumarchais.

« *P. S.* Je viens de relire ma lettre, un jour après qu'elle a été écrite. Elle est pleine de l'amertume dont vous avez suffoqué mon âme par la vôtre. Il n'y a rien à y changer, parce que tout y est conditionnel ; mais, fatigué que je suis des procès par écrit, je vous prie de ne pas y répondre un seul mot, si vous n'êtes pas entièrement conformée à ses dispositions. »

SECONDE RÉPONSE DE MADEMOISELLE D'ÉON DE BEAUMONT A M. CARON DE BEAUMARCHAIS.

« Mon indisposition m'a empêchée, mon cher et très-cher Beaumarchais, de vous accuser plus tôt la réception de votre dernière lettre, du 18 de ce mois.

« Je ne répondrai pas aux reproches ni aux invectives déplacées que vous m'y prodiguez dans votre vive, altière et *masculine* colère ; je regarde tout cela comme les premiers effets du singe le plus adroit et le plus agréable que j'aie jamais rencontré dans la vie, qui est *toujours*, *toujours le même*, et ne se fâche que lorsqu'il s'agit d'arrêter et d'apurer un compte.

« En vérité, monsieur, je ne vous reconnais plus lorsque, dans votre lettre, vous me dites : « Repentez-vous, mademoi-« selle, je vous en supplie, repentez-vous... Je vous donne « huit jours pour vous repentir, sinon... » C'est précisément le discours que le confesseur Girard adressait à sa pénitente Cadière, à la grille de son couvent : « Repentez-vous, ma « chère fille; sinon, par la vertu de mon cordon, je force la « grille et vous donne le fouet. »

« Mais, mon cher Beaumarchais, vous ai-je jamais « donné « une si sotte opinion de mon caractère et de mes principes « que vous vous flattiez, en disputant gravement, de me faire « adopter des balivernes pour des raisons » et de vouloir me persuader à moi-même que je suis extravagante dans mes demandes, tandis que je les soumets avec confiance à l'équité du ministre actuel des affaires étrangères, et même à celle d'un jury anglais le plus prévenu contre moi ?

« D'ailleurs, monsieur, je mesure tellement ma conduite et mes actions sur les lois, la prudence et la politique, que jusqu'à présent je ne me suis jamais repentie d'une seule action de ma vie ; mais quelquefois les autres ont eu lieu de se repentir de m'avoir attaquée injustement.

« Je vous permets donc, ainsi que vous m'en menacez, d'aller vous jeter aux pieds du roi, et même aux pieds de tous

les rois et ministres du globe, pour me représenter, suivant vos expressions, comme une fille *extravagante*, et en même temps la plus *dégourdie* de l'Europe. Vous pouvez donc leur dire, avec toute l'éloquence, l'énergie et la singerie dont vous êtes capable, tout le mal de moi que vous voudrez. Dites blanc, dites noir, je suis et serai comme le refrain de votre chanson favorite : *toujours, toujours la même*; et, quoique je sois en état de faire la barbe à tous les barbiers de Séville, je ne répondrai qu'avec la simplicité et la vérité qui conviennent à une fille bien née. Jamais je ne dirai du mal de vous, jamais je ne commencerai à me plaindre de vous auprès des puissances supérieures ou subalternes, ni auprès des divinités célestes ou infernales; c'est à vous-même que je m'adresse, monsieur, pour vous demander ce que vous pouvez me reprocher avec justice, sinon la confession volontaire que je vous ai faite dans ma dernière lettre, qu'il s'en fallait de beaucoup que je vous aie livré mes papiers secrets.

« J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que tant qu'on ne remplira pas envers moi, l'article de la transaction, qui dit que vous devez me remettre de plus fortes sommes pour l'acquittement de mes dettes, je ne suis tenue à aucun des points de la transaction. Vous êtes la puissance contractante et moi l'exécutrice, c'est donc vous qui devez agir et marcher le premier, puis, moi, exécuter et suivre.

« Votre reproche sur la remise imparfaite des papiers est mal fondé, monsieur : premièrement, parce que ni vous ni aucun des ministres passés, présents et futurs, ni monseigneur le prince de Conti, ni même M. le comte de Broglie ne peuvent savoir tout ce qui s'est passé de secret en 1755 et 1756, entre le roi défunt, l'impératrice Élisabeth et le grand chan-

celier de Russie, comte de Woronzow. M. Tercier, le chevalier Douglas et moi étaient les seuls qui agissaient en cette importante négociation secrète, dont M. Rouillé, ministre alors des affaires étrangères, n'avait pas même connaissance. Ce n'est qu'en 1757 que M. le comte de Broglie a été admis à une partie du secret, et que lui, par ordre du roi, m'a agrégé à son autre correspondance secrète.

« Quand tous les ministres et secrétaires des bureaux des affaires étrangères à Versailles seraient contre moi, comment pourraient-ils deviner si j'ai rendu la totalité ou partie de tous les papiers de ma correspondance secrète en Russie, en Allemagne, en France et en Angleterre? Comment pourraient-ils deviner ce qu'ils ignorent totalement, si je ne veux pas le dire ni les donner?

« C'est un acte qui dépend totalement de ma bonne volonté, de mon libre arbitre. Je m'y déterminerai suivant que l'on exécutera les articles de la *transaction*, suivant le bien et le mal qu'on me fera, suivant le degré de justice qu'on me rendra.

« A présent, monsieur, je vous dis que je ne vous ai pas trompé, puisque, par vingt lettres, j'ai prévenu M. le comte de Broglie, les ministres de Versailles et vous-même que, tant que l'on ne me payerait pas tout ce qui m'est dû légitimement, je ne rendrai jamais la totalité de mes papiers. Je me glorifie, aujourd'hui, d'avoir tenu parole, et vous déclare que j'ai bien fait et très-sagement fait de ne pas vous avoir délivré mes meilleurs papiers.

« Secondement, quand vous aurez vieilli comme moi et blanchi dans l'armée et dans la politique, vous saurez que, lorsqu'une puissance du troisième ordre contracte ou fait sa

paix avec une puissance du premier ordre, cette troisième puissance prend toujours pour garants des conditions du traité deux autres puissances du second ordre, si elle ne peut obtenir la garantie d'une seule puissance égale en pouvoir et en forces à celle avec qui elle contracte.

« Or, comme je regarde ma puissance comme la plus faible et la plus petite qu'il y ait sur terre, en comparaison de celle avec qui j'ai l'honneur de contracter, et que je ne puis avoir la garantie d'aucune puissance grande, moyenne ou petite, j'ai pris ma prudence et mon expérience pour être les fidèles garants de mon traité. Consultez tous les bons politiques de Versailles et de l'Europe, pour savoir si j'ai tort, et si je suis aussi sotte que vous le croyez.

« Depuis que j'ai vu ceux que je regardais comme mes fidèles patrons me duper; depuis que j'ai vu le plus honnête de mes protecteurs, Louis XV, celui même qui m'a mis en action en Angleterre, m'abandonner en public pour me soutenir faiblement en secret; depuis que j'ai vu cet auguste protecteur trembler dès le premier choc de l'orage et me laisser seul en soutenir toute la fureur; que je l'ai vu toujours obsédé par la fourberie, la ruse et le mensonge de ses favoris; depuis que j'ai vu la mort fatale l'enlever dans ce pitoyable état, et moi m'abandonner au hasard de mon malheureux sort, je me suis dit à moi-même : « Pauvre d'Éon, ne perds « point patience; ce n'est plus que dans la force de ton cou- « rage et la justice de ton innocence que tu trouveras ton sa- « lut. » J'ai donc bien pensé que le plus brave de mes défenseurs serait moi-même; que mon meilleur ami était mon argent, et mon plus fidèle garant ma prudence, en attendant que je puisse un jour faire connaître moi-même à la justice de

notre jeune monarque toute mon innocence et la fourberie de mes anciens persécuteurs.

« Après vous avoir payé, monsieur, dans ma première lettre, ce tribut de reconnaissance que je vous dois pour le zèle et l'intelligence que vous avez mis à me faire rendre justice sur certains articles que l'injustice la plus grande ne pouvait me refuser ; après avoir anéanti dans cette seconde lettre vos reproches injustes sur ma prétendue infidélité, je vous prie de me faire le plaisir de répondre aux points suivants de reproches bien fondés que je suis en droit de vous faire à mon tour. »

Ces reproches portant sur des points de discussions pécuniaires, d'Éon continue ainsi :

« Pourquoi, dans votre dernier voyage à Londres, y avez-vous gagné une maladie vénérienne qui a été connue de tout Paris, tandis que, pour vous amuser sans doute à mes dépens, ou pour me rendre ridicule, vous faisiez entendre dans les cercles de vos élégantes que vous deviez m'épouser après que j'aurais demeuré quelques mois à l'abbaye des Dames-de-Saint-Antoine?

« J'avoue, monsieur, qu'une femme se trouve quelquefois dans des situations si malheureuses, que la nécessité des circonstances la force à profiter des services dont elle sent la première tout le ridicule, parce qu'elle en pénètre l'objet. Plus l'homme qui la veut obliger est adroit et délicat, plus le danger est grand pour elle... Mais quel souvenir me rappellent ces réflexions ! Il me dit seulement que, par une confiance aveugle en vous et vos promesses, je vous ai découvert le mys-

tère de mon sexe ; que, par reconnaissance, je vous ai donné mon portrait, et que, par estime, vous m'avez promis le vôtre. Il n'y a jamais eu d'autre engagement entre nous. Tout ce que vous avez avancé au delà sur notre mariage prochain, suivant ce que l'on m'a écrit de Paris, ne peut être regardé par moi, que comme un véritable persiflage de votre part. Si vous avez pris au sérieux ce simple gage de souvenir et de gratitude, votre conduite est aussi pitoyable que votre maladie ; c'est là un véritable mépris et une infidélité qu'une femme de Paris, quelque apprivoisée qu'elle soit avec les mœurs à la mode des maris, ne pourrait pardonner; à plus forte raison, une fille dont la vertu est aussi sauvage que la mienne, et dont l'esprit est si altier lorsqu'on blesse la bonne foi et la sensibilité de son cœur. Pourquoi ne me suis-je pas rappelé, en ce moment, que les hommes ne sont bons sur la terre que pour tromper la crédulité des filles et des femmes? Hélas! il est des injustices si sensibles et si outrageantes, quand elles nous viennent de ceux auxquels nous sommes le plus sincèrement attachés, qu'elles font perdre la tête aux personnes les plus prudentes. A-t-on besoin d'expérience pour reconnaître l'empire que les apparences seules de la vertu prennent nécessairement sur les cœurs? Je ne croyais encore que rendre justice à votre mérite, qu'admirer vos talents, votre générosité. Je vous aimais sans doute déjà. Mais cette situation était si neuve pour moi que j'étais bien éloignée de croire que l'amour pût naître au milieu du trouble et de la douleur. Jamais une âme vertueuse ne deviendrait sensible à l'amour si l'amour ne se servait pas de la vertu même pour la toucher. Cessez, monsieur, d'abuser de mon état, et de vouloir profiter de mon malheur pour me rendre

aussi ridicule que vous; vous pour lequel j'avais conçu tant d'estime que je vous regardais comme le plus vertueux de tous les hommes! vous qui m'aviez su persuader que vous aviez quelque respect pour ma position extraordinaire! C'est vous-même qui me couvrez d'opprobre et qui creusez sous mes pas un abîme d'autant plus malheureux pour moi que vous en dérobez à mes yeux la profondeur! Par quelle fatalité m'avez-vous choisie pour la victime du délire de votre esprit et de vos mœurs? Ah! sans doute, je n'ai que trop mérité le mépris que vous faites de moi, puisque je vous ai laissé connaître la faiblesse de mon état que j'aurais dû me cacher à moi-même. Que j'en suis bien punie ! Mais était-ce vous qui deviez vous charger de mon châtiment? Quoique ce ne soit point suivant votre opinion et la mienne que le public nous jugera, si vous aviez voulu conserver votre réputation, vous auriez ménagé ce public qui ne peut savoir par lui-même la vérité, et qui ne peut juger que sur l'apparence. Déjà il soupçonne ma vertu parce je suis fille et capitaine de dragons; mais quelle est la profession exercée par des femmes qui ne soit pas en butte à la malignité des hommes?

« Le travestissement sous lequel j'ai vécu pendant près de quarante-cinq ans, sans m'être fait connaître par les hommes, est la preuve la plus certaine de ma sagesse.

« Je vous prie, monsieur, de regarder ma grande épître du 7 de ce mois, qu'il vous plaît d'appeler folle et extravagante, comme mon ultimatum. Je n'ai rien à y changer. Depuis 1763, qu'on m'a attaquée en guet-apens, je me suis déterminée dans mon affaire à vaincre ou à périr. En attendant, jouissez de votre *uti possidetis*, c'est-à-dire de tous les papiers de la cour et de ma correspondance secrète avec le roi

que je vous ai remis. Je conserverai le reste pour ma propre sûreté, pour ma défense et ma justification devant notre jeune monarque, le meilleur et le plus juste de nos rois, que l'on n'a instruit qu'à demi sur toutes mes affaires.

« Si on ne m'accorde pas ces justes demandes, si vous ne voulez pas remplir l'article de notre transaction, je serai forcée de me justifier aux yeux de l'Europe entière, et ne retournerai en France qu'après l'abolition de la loi salique.

« Au lieu de me rendre ma place de ministre plénipotentiaire, on me la fait perdre pour toujours; au lieu de me conserver au rang des hommes, on me confine dans une abbaye de Vestales! La postérité croira que vous avez voulu faire de ma position extraordinaire une affaire de carnaval.

« C'était sans doute pour me montrer à la foire Saint-Germain que vous vouliez que moi, malade depuis trois mois, je quittasse promptement mes chers habits d'homme, dans un temps si froid qu'on n'en a pas vu dans cette île de pareil depuis 1740; et qu'en cet état, toute gelée et toute confuse, j'affrontasse les neiges, les glaces et la fureur des vents et des tempêtes.

« Quel service puis-je rendre au roi dans mes habits de fille? Sous mon uniforme, au contraire, je puis le servir en guerre et en paix, comme j'ai toujours eu le courage et le bonheur de le faire depuis vingt-deux ans. Si, cependant, Sa Majesté et ses ministres persistent toujours dans notre transaction, je la remplirai par obéissance; mais vous êtes tenu de votre côté de faire exécuter les justes demandes contenues dans ma dernière lettre. Alors je rendrai fidèlement tout le restant des papiers. Donnez-moi mon trousseau, payez ma dot et les frais de la noce, alors la bonne harmonie sera entière-

ment rétablie entre nous; alors, quelque malade que je sois, je retournerai à Londres vous embrasser.

« Le chevalier et chevalière d'Éon. »

LETTRE DU CHEVALIER D'ÉON A M. LE COMTE DE VERGENNES.

« Londres, 27 mai 1776.

« Monseigneur,

« Je pense n'avoir pu donner une plus grande preuve de ma modération et de la reconnaissance dont je me croyais redevable envers M. de Beaumarchais, qu'en ayant différé depuis le mois d'octobre jusqu'à présent à vous rendre un compte fidèle de la conduite bizarre et déshonnête que cet envoyé extraordinaire a tenue tant envers moi qu'envers milord Ferrers. Comme la plupart des faits sont consignés dans la correspondance dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie ci-jointe, et quoique le style des lettres de M. de Beaumarchais ne soit que le diminutif de l'insolence de ses discours et de sa conduite, de peur d'abuser de votre patience et d'un temps que vous savez mieux employer au service de l'État, je me contenterai de vous observer ici, monseigneur, que la véritable raison secrète de M. de Beaumarchais, dans sa mauvaise humeur envers moi, provient du refus constant que je lui ai fait, ainsi qu'à son intime ami M. de Morande, de les laisser avec

leurs associés gagner tout l'argent des paris scandaleux qui se sont élevés sur mon sexe, sans qu'ils aient pu même m'ébranler par leur promesse de mettre dans ma poche sept à huit mille louis si je voulais avoir pour eux cette infâme complaisance. Ceux qui ont bien connu la trempe de mon caractère, en France, en Russie, à l'armée, en Allemagne, et les Anglais, qui m'ont vu refuser constamment quinze mille guinées pour la même opération, n'auront pas de peine à concevoir qu'en cette circonstance mon indignation a été cent fois plus grande que mon humiliation.

« Si ce refus obstiné de ma part a eu le malheur de m'aliéner le cœur de M. de Beaumarchais, mon esprit s'est encore plus aliéné de lui par les actes d'infidélité, de manque de parole d'honneur, et d'une audace aussi incroyable que son libertinage. Ce sont tous les faits contenus dans cette correspondance et les notes qui y sont jointes qui ont empêché la conclusion d'une malheureuse affaire qui dure depuis tant d'années, et qui, sous la justice de votre ministère, devait être heureusement terminée sans l'avarice sordide et la conduite impudique, malhonnête et insolente du sieur Caron de Beaumarchais.

« Croiriez-vous, monseigneur, que depuis près d'un an que le sieur Caron galope de Versailles à Londres et de Londres à Paris, tant pour mon affaire particulière que pour les autres affaires générales et importantes de la cour, dont il se dit lui-même et lui seul chargé, tout le temps qu'il m'a accordé pour son travail sérieux et badin avec moi, calculé ensemble ne peut pas composer l'espace de quatre ou cinq heures. Il semble qu'il soit venu à Londres plutôt pour ses plaisirs que pour ses affaires, plutôt pour négocier avec Morande qu'avec

moi. Il n'a jamais travaillé une heure de suite chez moi ; jamais il n'a rien approfondi; quelques petites phrases, cent bons mots étrangers à notre besogne; voilà à quoi tout son travail s'est réduit; peut-il appeler cela une besogne faite?

« La célébrité qu'ont donné au sieur Caron ses *Mémoires contre Goëtman*, son *Barbier de Séville*, et sa facilité à être l'instrument ou le jouet de la faction de quelques grands en France, tout cela lui a donné l'insolence d'un laquais parvenu ou d'un garçon horloger qui, par hasard, aurait trouvé le mouvement perpétuel. Déjà il se croit un grand seigneur; il lui faut un lever, un coucher, des compagnons de voyage et des complaisants dans ses plaisirs journaliers et nocturnes; l'on doit même imputer à son avarice si ce sycophante ministériel n'a point encore de parasites.

« Trop grand seigneur pour traiter lui-même avec moi, qui ai eu l'honneur de négocier avec les rois, l'impératrice de Russie et leurs premiers ministres, ce Caron avait subdélégué son ami Morande pour négocier à sa place auprès de moi, tandis que lui, enveloppé dans sa robe de chambre, ne la quittait que pour courir à ses plaisirs; et s'il passait quelquefois un instant chez moi, c'était la plupart du temps sans se donner la peine de descendre de sa voiture : il lui suffisait de me dire un mot à ma porte dans son char de triomphe. J'ai eu contre mon propre caractère la complaisance de patienter trop longtemps; mais à la fin, ennuyé de tant d'insolence, de ses tours et détours, des bavardages et des mensonges de son plat Morande, quoique plus spirituel et plus adroit que lui en affaires, j'ai envoyé paître ce Caron, et ai mis à la porte son conseiller Bonneau, qui, non content de lui avoir procuré une bonne maladie au mois d'octobre, le mène régulièrement dans les

taudis de Covent-Garden à Londres, où ils font ramasser plusieurs groupes de filles des rues, et les font servir à danser toutes nues pendant leurs merveilleuses orgies. La connaissance des danses nocturnes de ces saltimbanques est publique ici. On y sait que le directeur de ces ballets impudiques est le sieur Caron de Beaumarchais, chargé par le roi et ses dignes ministres d'arranger en tout bien tout honneur les affaires de mademoiselle de Beaumont.

« Il est bien triste pour moi, dans ma position, d'en voir le maniement dans des mains aussi déshonnêtes et aussi impures. Lorsque vous avez eu la bonté, monseigneur, d'envoyer ici M. de Beaumarchais, je croyais n'avoir à traiter qu'avec lui seul. Quel a été mon étonnement lorsque je me suis vu avoir plus à négocier avec son favori Morande, auteur du *Gazetier cuirassé*, c'est-à-dire un homme qui n'a ni mœurs, ni fortune, ni réputation à perdre, et qui est l'âme de tous les plaisirs et de tous les conseils du sieur Caron ! Mais le sieur Caron eût-il traité directement avec moi, ni sa position personnelle ni sa conduite ici n'auraient pu me permettre de continuer avec lui aucune négociation publique.

« Je ne crois pas, en effet, que le sieur Caron, blâmé au parlement de Paris, blâmable dans tous les tribunaux et dans toutes les sociétés honnêtes, soit fait pour réparer la réputation d'un seul homme victime des passions des grands, et à plus forte raison d'une fille vertueuse. Morande est encore moins propre à donner ce qu'il n'a pas ; ce n'est qu'avec répugnance que je prononce le nom de cet associé : il est au-dessous de mon mépris. Un homme qui dans le seul mois de décembre dernier a fait accoucher de son estoc sa femme, ses deux servantes et quelques voisines, peut bien aller de pair

pour l'esprit, le talent et la sottise de conduite avec le fameux Beaumarchais, mais non avec le chevalier d'Éon et encore moins mademoiselle de Beaumont, dont la conduite et les mœurs ont toujours été, en tout temps et en tout lieu, au-dessus des soupçons.

« Je vous supplie donc, monseigneur, de ne pas prendre comme un manque de respect envers vous ni une mauvaise volonté de ma part, la résolution sage et constante où je suis de n'avoir plus aucune négociation à faire avec deux pareils sujets.

« Je ne vous dirai pas que le sieur Caron a communiqué au sieur de Morande ce que j'ai écrit à son sujet au feu roi et à M. le comte de Broglie en 1774, par rapport à son ouvrage sur madame Dubarry ; que de pareilles infidélités et tant d'autres sont bien désagréables dans mon état ; mais je me plaindrai de ce qu'il lui communique presque toutes mes affaires avec la cour, et que celui-ci s'en va par la ville, les distribuant de café en café, de maison en maison.

« Est-ce ainsi que vous prétendiez être servi, monseigneur, dans une affaire sur laquelle vous me faisiez imposer un silence profond? Cette imprudence est cependant une des moindres qu'on ait commises.

« A quel risque, en effet, M. de Beaumarchais ne s'est-il pas exposé en faisant à mon insu retirer de l'hôtel de lord Ferrers le coffre de mes papiers ministériels par son ami Morande, qui, peu de temps après, a témoigné le regret qu'il éprouvait de n'avoir pas retenu ce coffre pour mettre M. de Beaumarchais et la cour de France à contribution ! Quel autre risque n'a pas encore couru mon autre cassette particulière, contenant ma correspondance secrète avec le feu roi et M. le

comte de Broglie, lorsque dans la nuit du 9 novembre dernier M. Caron s'embarqua à Douvres pour Calais! Il était si accablé sous le triste poids d'un cruel mal de galanterie, qu'il oublia à l'auberge son manteau et sur un vaisseau voisin du sien la cassette de la correspondance. Les matelots anglais, plus attentifs, la jetèrent d'un bord à l'autre et elle manqua de tomber à la mer. Le sieur Caron, dans sa barque, n'avait d'yeux que pour une petite cassette qu'il traîne partout avec lui, contenant les vieux diamants de ses femmes et de ses maîtresses ainsi que mille ducats, dont il dit que l'impératrice-reine l'a gratifié pour une de ses missions qui a manqué de lui faire couper le cou, à ce qu'il dit, dans la forêt de Nuremberg. *Credat judæus Apella, non ego.*

« Il est si glorieux d'avoir obtenu cet emploi, que, semblable à un galérien, il porte à son cou une chaîne d'or à laquelle est suspendue une petite boîte d'or contenant une petite commission secrète, large tout au plus d'un pouce ou deux, signée par Louis XVI, en date du 14 juillet 1774. Avec ce talisman, qui par hasard lui a sauvé la vie par un miracle aussi étonnant que celui qu'il débite avoir couronné son voyage incroyable d'Espagne, il se croit bien supérieur aux ministres des rois, et au-dessus, non-seulement du blâme des parlements anciens et modernes, mais même du jugement intérieur des particuliers, cent fois plus redoutable que les arrêts des parlements en fourrures. A cela que répondre, sinon que M. de Beaumarchais a la tête tournée par les caresses indiscrètes de quelques-uns de nos princes, et qu'il est toujours le même, c'est-à-dire plein d'esprit et d'ignorance des affaires de ce monde, rempli d'orgueil et d'impertinence. Il ne voit pas, cet homme qui se croit illuminé, que les grands se ser-

vent de lui comme le singe se sert de la patte du chat pour tirer les marrons du feu.

« M. de Beaumarchais peut bien composer *les Fourberies de Scapin* et *le Barbier de Séville;* mais conduire une négociation sérieuse à une heureuse fin, non : il n'en est pas capable; il a trop d'esprit et pas assez de bon sens, beaucoup de pénétration et nulle application au travail. Ses courses fréquentes de Versailles à Londres, auxquelles il attache tant d'importance et si peu de secret, ne sont propres qu'à inquiéter l'administration anglaise et les ministres étrangers. On croirait qu'il a sur les bras toutes les négociations de l'Europe; cependant il n'a que la mienne; le trafic qu'il médite des paris sur mon sexe et sur le commerce des moiderès et des bois pour la marine, bois courbes et tortueux comme son esprit. Si vous ajoutez à cela son projet de commerce sur les chiffons, son espionnage et ses malices avec Morande pour inquiéter avec leur imprimerie secrète des personnages à Londres, à Paris et à Versailles, vous saurez tout ce que contient sa tête et son portefeuille. . . . . .

. . . . . .

« Je ne puis, monseigneur, mieux comparer l'ambassadeur extraordinaire Caron qu'à Olivier le Daim, barbier non de Séville, mais de Louis XI. Il a sa naissance, toute sa vanité et son insolence; on peut dire des deux qu'un homme de basse extraction, élevé à une dignité, ressemble à un mendiant qu'on met à cheval : ils courent tous deux au diable, dit un proverbe anglais.

« Dans la conduite de Beaumarchais on trouvera partout de l'esprit et nulle part un jugement solide sur les affaires politiques, dont il n'a pris connaissance qu'en galopant. Comme

il s'était mis en tête qu'en m'épousant il deviendrait bientôt ambassadeur extraordinaire, et Morande son secrétaire d'ambassade, ils peuvent prendre tous deux en passant cette leçon politique de mademoiselle de Beaumont.

« Quels que soient mon sort et la décision de mon affaire, je vous supplie d'être bien persuadé que je ne cesserai d'être, avec une parfaite reconnaissance et un profond respect, monseigneur,

« Votre dévoué serviteur,

« Le chevalier d'Éon. »

Nous avons rapporté cette longue correspondance pour fournir au lecteur les éléments de sa conviction, et aussi parce que ces documents ont un cachet original qui peint les mœurs et l'esprit de l'époque. Nous avons supprimé quelques détails qui n'avaient rien d'intéressant et d'autres dont la nudité aurait blessé les yeux honnêtes.

Un peu avant l'échange des lettres il y avait eu une entrevue entre Beaumarchais et le chevalier d'Éon. Le premier menaça, se radoucit, fut paternel, donneur d'avis, et le plus dévoué du monde. D'Éon, dégoûté par la platitude de ce personnage, lui rit au nez. Alors Beaumarchais, saisissant la main de la chevalière, parla de *flamme*, *d'amour*, *de passion*, *non sans se plaindre et sans flétrir ces misérables hommes qui ne sont bons qu'à tromper les filles et les femmes*. Après cela d'Éon le mit à la porte.

Beaumarchais s'occupa aussitôt de se venger. Il songea à lord Ferrers, et pensant que l'intelligence un peu engourdie du vieux marin serait facilement trompée par quelques ruses,

il reprit sa correspondance avec le château de Staunton-Harold. Il écrivit à lord Ferrers au sujet de leurs différends pécuniaires, et, tout en rendant la contestation de plus en plus pénible, il chercha à désunir l'amiral et le chevalier. Il écrivit à lord Ferrers : « Mademoiselle d'Éon, que nous nommions alors le chevalier d'Éon, m'avait dit que tous ses papiers étaient renfermés dans un coffre, dont elle vous avait rendu dépositaire pour sûreté de vos avances; mais à l'examen scrupuleux que j'en ai fait chez vous, milord, il s'est trouvé que le coffre n'en contenait qu'une très-petite portion et la moins importante de toutes. Alors je pus conclure de deux choses l'une, ou que votre créance sur cette demoiselle était illusoire, ou qu'elle avait abusé de votre confiance en elle pour vous soutirer des sommes considérables, sous l'appât de vous donner, pour sûreté à cette créance, le dépôt de papiers importants qu'elle ne vous déposait pas réellement. Elle m'avoua qu'en effet elle vous avait fait cette supercherie[1] et me

[1] « M. de Beaumarchais, de son autorité privée, me fait avancer ici ce que je n'ai jamais pensé ni dit. Lorsque j'ai déposé mon coffre de fer chez milord, il ne m'a jamais demandé à voir même la couverture des papiers. Il s'en est totalement rapporté à ma parole, lorsque je lui ai déclaré qu'il contenait des papiers de la cour, et l'inventaire détaillé et signé par M. de Beaumarchais a prouvé à milord que j'avais dit la vérité... Mais je sais me conduire chez l'étranger, et surtout chez l'ennemi naturel de la France, avec la prudence et la politique qu'une longue expérience des affaires et vingt-deux ans de séjour chez l'étranger m'ont données. Aussi ai-je fait un acte nécessaire de sagesse et de prudence, en ne révélant pas à un amiral, à un pair d'Angleterre, allié à la famille royale, que j'avais une correspondance secrète avec le roi, et que cette volumineuse correspondance était cachée dans le plancher de ma chambre à coucher. Moi seul savais et devais savoir cela, et que ladite correspondance était près d'une mine de poudre pour tout faire sauter en l'air en cas qu'on eût voulu me forcer dans mon dernier retranchement. M. de Beaumarchais peut-il appeler supercherie

conduisit chez elle, où elle me montra les papiers dont vous vous croyiez dépositaire pour sûreté de votre créance. Cette conduite à votre égard, milord, a dû me faire faire de sérieuses réflexions sur les précautions que j'avais à prendre moi-même contre une personne aussi dégourdie. »

Milord Ferrers répondit aussitôt à Beaumarchais. Voici sa lettre, qui est d'un homme de cœur et d'un ami dévoué :

« Je suis fâché, monsieur, de voir vos tentatives de me faire brouiller avec mon ami le chevalier d'Éon. Je ne me soucie guère de quel sexe il ou elle est ; je n'ai jamais considéré que son cœur, son âme et ses actions. Étant sûr qu'il n'y en a pas de meilleurs au monde, nulle personne ne me fera brouiller avec lui.

« Je n'ai trouvé nulle *supercherie*, comme vous le dites, dans le dépôt des papiers du coffre de fer, qu'il m'a dit être les papiers de la cour. Et à présent je suis plus convaincu que jamais de sa bonté de cœur et de la vérité de ce qu'il m'a dit, ayant vu de mes propres yeux l'inventaire desdits papiers, signé de votre main, et qui était tout ce que je désirais pour ma sûreté, sachant que si mon ami venait à mourir et si je le voulais, la cour de France, et, à son refus, la cour d'Angleterre,

la réticence nécessaire que j'ai faite à tout le monde, et que je n'ai pas eue pour lui qui venait de la part du roi et de son ministre? Ne devrait-il pas être honteux de déclarer à un seigneur anglais, par un mouvement de vengeance particulière, mon secret, qui était celui du feu roi, qui m'avait ordonné de ne m'ouvrir là-dessus à âme qui vive? Mais M. de Beaumarchais croit que tous les secrets, même les plus importants d'un État, sont des secrets de coulisse. »

(Note du chev. d'Éon.)

m'aurait donné dix fois la somme qu'il me devait pour empêcher la publication !

« Il me paraît bien surprenant et très-déshonorable pour la cour de France, je vous l'avoue, que ses ministres ne mettent pas une fin honorable au payement et au traitement d'une personne comme le chevalier d'Éon, qui a rendu tant de services à sa patrie, et qui a été si maltraité depuis si longtemps.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« FERRERS. »

« Beaumarchais, dit le chevalier d'Éon, fut si épouvanté de cette réponse, que non-seulement il n'a pas encore pu répondre, mais qu'il n'a pas osé se présenter chez milord ni chez moi depuis ce temps.

« Le 20 février cependant, il me fit écrire à Staunton, par mon ami M. Duval, riche banquier de la Cité, qu'il me priait de me rendre à Londres. Aussitôt que Beaumarchais me sut arrivé, il manda à M. Duval qu'une affaire imprévue l'appelait à Bath. Il ne fut cependant pas à Bath, et, peu de jours après, il manda a M. Duval qu'une affaire de la dernière importance l'avait forcé d'aller subitement à Paris; mais qu'il lui donnait sa parole d'honneur de ne parler ni aux ministres à Versailles, ni à personne à Paris de la querelle qui s'était élevée entre lui et moi, et qu'il me priait, de mon côté, de ne rien écrire à M. le comte de Vergennes; qu'aussitôt son retour à Londres son premier soin serait de se rendre chez M. Duval.

« Comptant sur la bonne foi du sieur Beaumarchais, je ne me suis plaint ni à M. le comte de Vergennes ni à personne en France. Le vieux Caron n'a pu être si scrupuleux ; il s'est

plaint de moi, et notamment à M. Drouet, ancien secrétaire de M. le comte de Broglie, croyant par là me mettre mal dans cette maison, comme il a tâché en vain de me brouiller avec celle de lord Ferrers.

« Dans aucun pays je n'épouse le parti d'aucune maison; je n'épouse que celui du roi, de ma patrie et de la vérité : c'est ce qui fait que je ne redoute aucune des menées sourdes et ténébreuses du sieur de Beaumarchais. A son dernier retour à Londres, il y a été environ trois semaines sans daigner passer ni chez milord Ferrers, ni chez moi, ni chez M. Duval. Ce dernier a été d'autant plus scandalisé qu'il a appris, par le public, qu'il allait passer la soirée et une partie de la nuit..... avec son ami Morande, quelques seigneurs russes et autres. »

Lord Ferrers, que Beaumarchais avait promis de revoir et de payer, fut très-blessé du silence de ce plaisant ambassadeur, et il écrivit à M. de Vergennes :

« M. de Beaumarchais s'est présenté au nom du roi de France pour traiter avec moi comme avec un juif. Je ne puis dissimuler à Votre Excellence qu'il m'est impossible de croire que la conduite extraordinaire de son envoyé soit une suite des ordres particuliers qu'il a reçus d'une cour telle que celle de France. J'aime bien mieux croire que ce n'est que la suite de la conduite naturelle et particulière de M. de Beaumarchais, et que vous en serez aussi scandalisé que moi. »

A cette époque, Beaumarchais était retenu à Paris par l'obligation où il était de se défendre contre les attaques de ses associés dans l'affaire américaine. Il y fut fort malmené, et

tout autre que lui n'en serait pas sorti. Mais il était plein d'audace, d'énergie et d'habileté, et il frappa rudement ses adversaires. Pendant qu'il se débattait ainsi, il n'oubliait pas le chevalier d'Éon, et, voulant mener à fin ses intrigues de Paris et celles de Londres, il chargea son ami Morande d'agir à sa place. Morande se mit donc à composer un pamphlet qu'il rendit le plus venimeux qu'il put, puis, après avoir prévenu Beaumarchais, il informa d'Éon du dessein qu'il avait de répandre ce pamphlet dans le public. Il ajouta qu'à la faveur d'une ancienne amitié, il consentirait à détruire le manuscrit si on voulait se montrer généreux, et il eut même l'impudence de demander un rendez-vous au chevalier, afin d'exposer par vives raisons tout l'avantage qu'il y aurait à terminer cette petite guerre à l'amiable.

Ces mœurs nous semblent et sont en effet fort misérables; mais au dix-huitième siècle elles étaient presque acceptées, et elles paraissaient exister de droit naturel. Les honnêtes gens méprisaient les *bravi* de lettres, en les subissant comme un mal inévitable. On connaît toutes les colères que les Desfontaines et les d'Arnaud causèrent à Voltaire, et nous pourrions encore citer beaucoup d'exemples illustres et fameux d'hommes poursuivis par ces misérables gazetiers. On se tirait de leurs mains soit en payant, soit en s'adressant à la police, soit en leur distribuant des coups de canne. D'Éon répondit à Morande en vrai dragon :

« Mademoiselle d'Éon a lu, ce soir, avec autant de dégoût que de mépris, la misérable épitre de trente-huit pages in folio que le misérable auteur du *Gazetier cuirassé*, savoir, le sieur Théveneau de Morande, a pris la peine, en suant six se-

maines comme un bœuf, de forger, d'écrire, de transcrire et de lui adresser aujourd'hui après midi. Il peut en faire l'usage qu'il voudra.

« Mademoiselle d'Éon, contente du témoignage de sa conscience et de celui des honnêtes gens, ne redoute pas plus le fiel de la langue des méchants que le tranchant de leurs épées.

« Toute l'Europe est instruite que le sieur de Morande ne vit à Londres que de la fange de ses libelles, aux dépens du marquis de Marigny, de la comtesse Dubarry et même de Louis XV. Après avoir déjà fait imprimer un amas confus de calomnies sur le roi et sur tous les plus grands seigneurs et dames de la cour, le sieur de Morande peut bien faire de vains efforts pour tâcher de vivre aux dépens de mademoiselle ou du chevalier d'Éon. Personne au monde ne sera étonné de ce procédé atroce; mais il peut être sûr qu'il n'en retirera que le mépris, et que son amitié, qu'il offre, est regardée comme un fardeau cent fois plus onéreux que la haine dont il menace.

« Mademoiselle d'Éon, comme elle l'a déjà dit au sieur de Morande lui-même, ne peut lui accorder de rendez-vous que dans Hyde-Park; *elle* s'y trouvera avec son frère le *chevalier* d'Éon, qui, depuis longtemps et dans tous les pays, en paix comme en guerre, s'est toujours chargé de venger l'honneur de sa sœur. En attendant, elle se joint au chevalier pour prier M. Morande de se tenir tranquille, ou, en bon français, de s'aller.....

« Elle est très-fâchée d'en venir à cette extrémité, à cause de madame de Morande, qu'elle a toujours aimée, estimée et respectée. Elle la plaint bien sincèrement d'avoir pour mari un homme aussi corrompu, aussi crâne et aussi fougueux,

qui n'est dangereux que pour les femmes et les enfants, mais nullement pour le chevalier d'Éon.

« *P. S.* La première femme de chambre de mademoiselle d'Eon, avec l'ancien maréchal des logis du chevalier d'Éon, sont chargés de vous remettre demain matin, de bonne heure, cette lettre en mains propres, pour que vous ne débitiez pas partout qu'on n'a point fait de réponse à votre mortelle et narcotique épître. »

Le lendemain, M. O'Gorman, beau-frère du chevalier d'Éon, et le chevalier de Piennes, se présentèrent chez Morande pour régler les conditions d'un duel. Ce n'était point l'affaire du drôle; il envoie à d'Éon le billet suivant :

« Mademoiselle d'Éon ayant envoyé son beau-frère, M. O'Gorman, et le chevalier de Piennes, pour proposer à M. de Morande de se couper la gorge avec elle, il lui répond positivement et clairement qu'il n'aura pas la main assez vile, ni le cœur assez bas pour se mesurer contre une femme.

« S'il rencontre mademoiselle d'Éon et qu'elle s'oublie, il fera malgré lui ce qu'il faudra pour l'empêcher d'aller trop loin; d'ici là il consultera ses amis et verra le parti qu'il convient de prendre envers elle.

« De Morande. »

D'Éon, indigne, répondit à Morande par une lettre violente; peine inutile contre un homme que rien ne pouvait plus déshonorer. Nous ne pouvons reproduire cette lettre; nous ai-

mons mieux citer la suivante, écrite à Morande par le beau-frère de d'Éon :

« Londres, 12 août 1776.

« Dans l'attente, monsieur, que vous donneriez satisfaction en homme d'honneur, à mon beau-frère, de l'insulte atroce que vous avez voulu lui porter par votre libelle scandaleux, j'ai resté jusqu'à ce jour spectateur paisible des événements, bien assuré de la vertu et du courage du chevalier d'Éon. Mais, voyant votre refus réitéré et constant de lui rendre satisfaction sous le vain prétexte de son sexe féminin, je me croirais indigne de vivre si je ne vengeais pas son honneur, qui est si étroitement lié avec le mien et celui de mes enfants. Je me flatte, monsieur, que vous ne ferez pas d'objection contre mon sexe, et que vous n'alléguerez pas que je ne suis ni mari ni père, puisque c'est en qualité de mari et de père que je veux venger l'honneur de ma famille. J'ai choisi pour le champ de bataille un endroit très-éloigné de Londres et très-isolé, pour ne pas être interrompu dans une opération qui ne peut devenir que très-sérieuse. Choisissez-vous un second promptement et soyez armé de pistolets et d'une épée, parce que je veux bien vous laisser le choix des armes pour la première attaque.

« Je suis fâché que les choses soient montées à cet extrême. M. le chevalier de Piennes, qui veut bien me servir

de second, vous dira de ma part le lieu du rendez-vous; c'est à vous à fixer l'heure sur-le-champ.

« Je suis votre serviteur,

« Le chevalier O'Gorman. »

« Je soussigné, certifie sur mon honneur que, n'ayant pu trouver le sieur de Morande dans la journée d'hier, douze du présent mois, quoique je l'aie cherché chez lui et dans les lieux qu'il a coutume de fréquenter, je me suis rendu à sa maison, *in Duke-street*, cejourd'hui mardi 13 août, où, parlant à sa personne, je lui ai lu mot à mot, de la part du chevalier O'Gorman, la lettre ci-dessus, et d'autre part en original écrite et signée en ma présence par ledit chevalier O'Gorman; que ledit sieur de Morande m'a répondu qu'il était très-content de se battre, qu'il en avait même besoin pour sa réputation; qu'il était prêt à se battre contre tout homme qui se présenterait, même contre moi, chevalier de Piennes, excepté contre le chevalier d'Éon, qu'il savait à n'en point douter être mademoiselle d'Éon de Beaumont. Cependant il a fini par me dire qu'il lui fallait du temps pour régler ses affaires de famille et faire son testament; qu'il désirait aussi payer à mademoiselle d'Éon l'argent qu'il lui devait, avant de se battre à son sujet. Sur quoi je lui déclarai, de la part du chevalier d'Éon, qu'il lui faisait une remise entière de cette somme, à la seule condition qu'il se battrait avec lui ou avec son beau-frère.

« En conséquence, le sieur de Morande fixa lui-même le jour du combat pour samedi prochain, 17 du présent mois, de grand matin, avec promesse de m'indiquer l'heure précise et

le lieu du rendez-vous, dans le courant de la journée du vendredi 16 du présent mois.

« En foi de quoi, etc.

« Le chevalier DE PIENNES, capitaine de dragons. »

« Le sieur de Morande, au lieu de se battre le samedi 17 août, suivant l'appointement qu'il avait donné au chevalier O'Gorman, déclara positivement au chevalier de Piennes qu'il était dans la ferme résolution de n'accepter et de ne donner aucun lieu de rendez-vous et ne se battrait pas, à moins qu'il ne fût attaqué dans les rues de Londres, d'où il ne voulait pas absolument sortir; et la veille du jour assigné par lui, il fut chez milord Mansfield, chef de justice, pour jurer conjointement avec sa femme que sa vie était en danger et qu'il ne voulait point se battre ni contre le chevalier d'Éon ni contre le chevalier O'Gorman.

« Signés : O'GORMAN, DE PIENNES, D'ÉON, etc. »

Le chevalier d'Éon fut mandé chez lord Mansfield, où il déposa une caution de six cents livres pour la promesse qu'il fit de ne pas attaquer Morande. Mais le chevalier dénonça au chef de justice les pamphlets et le récent factum de son ennemi, et Morande fut aussitôt appelé à comparaître. La loi anglaise sur les écrits scandaleux était fort sévère, et madame de Morande vint se jeter aux pieds de d'Éon pour implorer la grâce de son mari. Le chevalier ne daigna pas poursuivre sa vengeance, il pardonna, et se contenta d'avoir rendu publique la lâcheté de l'ami de Beaumarchais.

Celui-ci, plus que jamais brûlé, possédé, envahi par le désir de faire fortune, se repentait d'avoir rompu avec d'Éon. Il n'avait pas renoncé à spéculer sur les paris des Anglais, et assurément d'Éon pouvait par un simple mot, ou du moins une simple démarche, d'Éon pouvait le faire parier à coup sûr. Il lui écrivit donc, mais cette lettre, qui devait être un chef-d'œuvre de souplesse caressante, est malheureusement perdue. Le chevalier d'Éon savait que penser de ce retour de Beaumarchais; il ne lui répondit qu'au bout de trois mois :

A M. CARON DE BEAUMARCHAIS.

« Londres, 12 novembre 1776.

« Je prie M. de La Chèvre, qui part cette nuit pour Paris, de vous remettre, monsieur, cette lettre en mains propres et de vous assurer que j'ai été aussi affligée de la mort de Monseigneur le prince de Conti, votre ami particulier et mon ancien protecteur, que réjouie de vous voir rétabli par le parlement dans vos droits de citoyen. Je prie aussi M. de La Chèvre de vous déclarer naturellement de ma part que je n'ai point répondu à la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, le 18 août dernier, parce que tandis que vous m'écriviez des douceurs pour renouer notre petite négociation, vous écriviez en même temps à votre beau protégé Morande, de façon à secouer la fiole ou plutôt la cruche de venin qu'il

porte toujours dans son cœur. Cela ne m'a paru ni loyal ni de bonne guerre. Vous le poussiez enfin à écrire contre moi des libelles dans les papiers publics. Non-seulement il l'a dit, mais il a fait voir les différents articles de vos lettres, à ce sujet, à différentes personnes de ma connaissance. Il a même eu la bêtise de me l'écrire dans les emportements de ses fureurs, lorsque pressé par moi, puis par mon beau-frère, pour se battre, il s'est retranché dans sa poltronnerie et dans la nécessité de conserver des jours précieux pour sa femme, ses enfants et la fine correspondance de plats mensonges qu'il entretenait avec vous. J'ai regardé comme bien au-dessous et indigne de moi de répondre, dans les papiers publics, à toutes les impertinences et calomnies de cet échappé de Bicêtre. J'ai préféré le silence, et j'ai attendu avec patience que le tribunal du banc du roi fût ouvert pour y traduire cet infâme libelliste; il y est maintenant, et tous les honnêtes gens pensent que ce calomniateur du feu roi, des princes, princesses, seigneurs et dames de la cour, n'en sortira qu'en laissant ses oreilles au pilori.

« Jamais votre personne ne m'a été odieuse comme vous me le dites, monsieur, par votre dernière lettre; il n'y a eu d'odieux à mes yeux que votre conduite, vos actions, vos discours, vos lettres à lord Ferrers et à moi; enfin votre obstination à vous servir de votre Morande dans votre négociation qui devait être secrète, et qui par son canal est devenue publique, ainsi que je le présumais d'avance. Votre constance aveugle à suivre ses conseils perfides et intéressés dans les paris sur mon sexe a gâté et gangrené tout ce que nous devions exécuter, suivant la transaction que vous avez signée le 5 octobre 1775, comme chargé des ordres du roi.

« Quand vous irez voir mademoiselle votre sœur à l'abbaye Saint-Antoine, présentez-lui mes respects, ainsi qu'à madame l'abbesse; et quoique j'aie servi en Allemagne sous les ordres du prince de Beauveau, frère de cette dernière, ne lui dites pas que j'ai voulu me battre deux ou trois fois en duel depuis le mois dernier, parce que ces dames ne voudraient pas de moi dans leur couvent. Dites-leur, au contraire, que je suis très-douce, quand on me laisse dormir tranquille et qu'on ne vient pas me chiffonner les oreilles mal à propos.

« Bonsoir, monsieur et trop cher Beaumarchais; il est deux heures du matin, je suis bien fatiguée, et vais me coucher, en pestant et jurant contre tous les hommes qui m'ont tant maltraitée, et surtout vous que j'aimais et estimais véritablement, et qui avez irrité mon cœur à l'excès par vous-même ou votre. . . . . de Morande, etc.

« La chevalière d'Éon. »

Pour que la réconciliation fût achevée, il ne restait que quelques pas à faire, car, malgré ses vices, Beaumarchais se faisait aimer de tous ceux qu'il fréquentait, tant son esprit et sa joyeuse humeur étaient inaltérables. Le rapprochement entre lui et d'Éon n'alla pas plus loin que cet échange de lettres; Beaumarchais était à cette époque si fort enfoncé dans la politique que le temps lui manqua peut-être pour donner suite à cette première tentative.

Le chevalier d'Éon attendit quelques mois; alors, ne recevant pas de nouvelles de France, il écrivit au comte de Vergennes pour connaître quelle décision on prenait à son égard. Le ministre lui répondit :

« Versailles, 12 janvier 1777.

« J'ai reçu, mademoiselle, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er de ce mois. Si vous ne vous étiez pas livrée à des impressions de défiance, que je suis persuadé que vous n'avez pas puisées dans vos propres sentiments, il y a longtemps que vous jouiriez dans votre patrie de la tranquillité qui doit aujourd'hui plus que jamais faire l'objet de vos désirs. Si c'est sérieusement que vous pensez à y revenir, les portes vous en seront encore ouvertes. Vous connaissez les conditions qu'on y a mises : le silence le plus absolu sur le passé ; éviter de vous rencontrer avec les personnes que vous voulez regarder comme la cause de vos malheurs, et enfin reprendre les habits de votre sexe. La publicité qu'on vient de lui donner en Angleterre ne peut plus vous permettre d'hésiter. Vous n'ignorez pas, sans doute, que nos lois ne sont pas tolérantes sur ces sortes de déguisement. Il me reste à ajouter que si, après avoir essayé du séjour de la France, vous ne vous y plaisiez pas, on ne s'opposera pas à ce que vous vous retiriez où vous voudrez.

« C'est par ordre du roi que je vous mande tout ce que dessus. J'ajoute que le sauf-conduit qui vous a été remis vous *suffit;* ainsi rien ne s'oppose au parti qu'il vous conviendra de prendre. Si vous vous arrêtez au plus salutaire, je vous en féliciterai ; sinon, je ne pourrai que vous plaindre de n'avoir pas répondu à la bonté du maître qui vous tend la main. *Soyez*

sans inquiétude, une fois en France, vous pourrez vous adresser directement à moi, sans le secours d'aucun intermédiaire.

« J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération, mademoiselle, votre, etc.

« De Vergennes. »

En recevant cette lettre, le chevalier d'Éon se décida à partir. Avant de quitter l'Angleterre, il voulut faire annuler tous les paris qu'on avait formés sur son sexe, et il demanda qu'un jugement fût rendu pour empêcher toute gageure nouvelle. On apprit qu'il allait retourner en France, la frénésie des parieurs atteignit une exaltation inconcevable. C'est à peine si d'Éon osait sortir, tant il craignait qu'on lui fît violence en pleine rue pour s'assurer s'il était homme ou femme. Il interjeta appel du jugement, et, laissant croire ainsi aux Anglais qu'il passerait encore quelque temps dans leur pays, il s'embarqua un soir pour Calais.

Dès qu'il fut à Versailles il alla trouver M. de Vergennes. Ce ministre le reçut avec distinction, mais l'engagea à prendre des vêtements de femme. Deux jours après, un ordre de Louis XVI fut remis à d'Éon; le roi lui enjoignait expressément de ne pas porter d'autres habillements que ceux *convenables aux femmes*.

Le chevalier, qui se défendait bien, se rejeta sur le mauvais état de sa garde-robe. « Qu'à cela ne tienne, dit Marie-Antoinette, s'il vous faut des vêtements de fille, je me charge de vous habiller. »

La couturière de la reine apporta bientôt un trousseau com-

plet. Alors d'Éon, pour jouir encore d'un dernier répit, demanda la permission d'aller embrasser sa mère. Il ne l'avait pas vue depuis quatorze ans. Il partit, passa quinze jours auprès d'elle et revint un soir à Paris. Le lendemain, il parut dans les rues en costume féminin, portant fièrement la croix de Saint-Louis sous la mamelle gauche. Ses portraits coururent toute la France; on l'avait représenté en guerrière antique, avec casque et cuirasse, tenant une lance en la main droite et soutenant du bras gauche une égide sur laquelle étaient écrits ces mots : *At nunc dura dedit discrimina Pallas.* Nous avons sous les yeux un de ces portraits, et nous devons avouer que l'on rencontre rarement des profils de camée d'un galbe plus fin et d'une grâce plus vigoureuse. L'œil surtout, qui est fort brillant, donne à ce séduisant visage un attrait de jeunesse et de distinction. On comprend, en examinant une telle image, que le chevalier d'Éon ait rencontré peu de cruelles.

Le monde recherchait beaucoup la chevalière, l'incomparable amante du fameux Beaumarchais. Cent libelles coururent bientôt, répandant nombre de fables et de récits absurdes; l'imbécillité publique accepta tout sans contrôle, mais Beaumarchais s'en indigna, et, comme les fripons éprouvent un plaisir singulier à contrefaire l'honnête homme, il trancha de la vertu, demanda au ministre une déclaration de zèle, de capacité et de désintéressement, et, l'ayant obtenue, il en adressa copie à d'Éon avec une lettre de reproches. Le tout fut imprimé et tiré à plusieurs milliers d'exemplaires.

D'Éon répondit par une lettre que nous ne donnons pas ici, parce qu'elle retrace des faits que nous connaissons et qu'elle ne renferme rien de nouveau ou d'original. A cette lettre était jointe la pièce suivante :

APPEL DE MADEMOISELLE D'ÉON A SES CONTEMPORAINES.

« M. de Beaumarchais a voulu m'enlever la considération qui doit faire ma plus douce existence. Je le confonds en me moquant de lui et de son impuissante colère. C'est un Thersite qu'il faut fouailler, pour avoir osé parler avec insolence de gens qui valent mieux que lui et qu'il devrait respecter. Je le dénonce et le livre à toutes les femmes de mon siècle, comme ayant voulu élever son crédit sur celui d'une femme, obtenir des richesses sur l'honneur d'une femme, et enfin venger son espoir frustré, en écrasant une femme, et celle qui a le plus à cœur de voir triompher la gloire de ses semblables! »

Il reçut, peu après, la nouvelle que le grand juge d'Angleterre avait cassé le premier arrêt porté au sujet des paris et que tout pari sur son compte était désormais interdit. Il écrivit :

SECONDE LETTRE AUX FEMMES.

« Victoire! mes contemporaines, victoire et quatre pages de victoire! mon honneur, votre honneur triomphent. Le

grand juge du tribunal d'Angleterre vient de casser et d'anéantir lui-même, en présence des douze grands juges d'Angleterre, ses propres jugements concernant la validité des paris ouverts sur mon sexe. Voilà le glorieux effet de la terrible leçon que j'ai donnée à ce tribunal au moment où je partais pour la France. Son arrêt définitif du 31 janvier a reçu l'opposition de ceux qui avaient soutenu, d'après ma conduite, que j'étais homme, et qu'on voulait forcer à payer leurs gageures en exécution de ces deux jugements. Il a eu le courage de prononcer dans les termes mêmes de mes protestations publiques, en langue anglaise, que la vérification nécessaire blessant la bienséance et les mœurs, et qu'un tiers sans intérêt (c'est moi, c'est le chevalier d'Éon), pouvant en être affecté, la cause devait être mise au néant. Il a observé que les cours de justice se déshonoraient en servant les fantaisies ridicules de ces êtres méprisables qu'on nomme *gamblers*, ce qui veut dire joueurs ou parieurs escrocs, et que les tribunaux ne doivent plus recevoir de semblables causes de pareils effrontés, qui, sans respect humain, venaient troubler la majesté du tribunal, injurier l'honneur et la réputation de mademoiselle d'Éon; qu'il fallait les livrer tous à l'infamie, à l'exécration publique, et ne pas s'occuper de leurs brigandages.

« Cet arrêt fait rester en Angleterre au moins dix-huit cent mille livres tournois, que sans cela, il aurait fallu envoyer à Paris à M. *Panchaud*, pour lui et pour un petit nombre d'amis, qu'on avait honnêtement admis dans le secret pour duper les crédules parieurs de la ville de Londres.

« Magistrats qui avez reçu mes serments, ministres qui m'avez accréditée, généraux qui m'avez commandée, cama-

rades qui m'avez suivie, ordre royal et militaire de Saint-Louis qui m'avez enrôlée, partagez ma joie. Ombre de Louis XV, reconnaissez l'être que votre puissance a créé : *J'ai soumis l'Angleterre à la loi de l'honneur!* Femmes, recevez-moi dans votre sein, je suis digne de vous.

« La chevalière d'Éon. »

Les femmes répondirent à cet appel, et d'Éon fut invité à passer quelques jours au couvent de Saint-Cyr. Il s'y rendit, et Dieu sait comment il prouva aux jeunes recluses les réalités de son sexe. Les demoiselles de Saint-Cyr ne s'en vantèrent point, cependant le bruit de cette joyeuse retraite arriva jusqu'à Versailles, et d'Éon dut quitter promptement son couvent de Thélème.

Malgré quelques aventures de ce genre, d'Éon souffrait cruellement de sa nouvelle existence. Lui, un militaire, avec son infatigable activité, être obligé de s'emprisonner dans des jupons ! Il s'affaiblissait de jour en jour, il ne faisait plus suffisamment d'exercice ; enfin, il tomba malade. Alors il demanda à reprendre pour quelque temps ses habits d'homme. On refusa. Sa maladie devint plus grave ; nouvelle demande, nouveau refus. Sans se décourager, il écrit à M. de Sartines la supplique qu'on va lire et qu'on trouvera certainement inspirée par une douleur touchante et vraie :

« Versailles, 27 juin 1778.

« Monseigneur,

« Mon obéissance aux ordres du roi et à ceux de MM. les comtes de Vergennes et de Maurepas, en reprenant au mois de novembre dernier mes habits de fille, a manqué de me faire périr.

« Pendant cinq mois j'ai été presque continuellement percluse de la moitié de mon corps, avec des douleurs cruelles de rhumatisme goutteux que je n'avais jamais éprouvées auparavant. Cette maladie m'est survenue par le défaut de l'exercice du cheval, des armes, de la chasse, de la promenade, auxquels j'étais si accoutumée, et que je ne peux plus prendre sous mon nouveau vêtement, à moins de faire courir tout Paris et tout Versailles après moi.

« De plus, je ne suis pas assez riche pour suffire aux dépenses qu'entraîne nécessairement mon nouveau genre de vie. Dans l'état actuel où je suis, il me faut des domestiques, une voiture, des robes et des chiffons sans fin pour sortir; au lieu que dans mon ancienne vie militaire, un seul uniforme, un seul cheval, un seul domestique me suffisaient.

« Je prends donc la liberté, monseigneur, de vous supplier en grâce d'intercéder pour moi auprès du roi et de ses ministres, et de venir au secours de ma bourse et de ma santé également compromises. Si vous ne pouvez pas, monseigneur,

déterminer M. le comte de Maurepas à me laisser la liberté constante de reprendre les habits d'homme, obtenez-moi, au moins, celle de les porter tous les jours ouvriers de la semaine, pour que je puisse reprendre les exercices qui sont salutaires et indispensables à mon existence. Que je ne sois obligée de porter mes habits de fille que les fêtes et dimanches !

« Monseigneur, obtenez-moi cela et je vous bénirai.

« La chevalière D'Éon. »

La France prenait parti dans la guerre d'Amérique. Nous envoyions des volontaires au secours de Washington, et toute la jeunesse des garnisons s'empressait de rejoindre MM. de la Fayette et Rochambeau. D'Éon redevient plus dragon que jamais; il oublie ses infirmités, il adresse des pétitions à Versailles pour qu'on lui rende son casque et son sabre. On refuse.

Il demande la permission de passer à Londres pour y vendre sa bibliothèque et expédier quelques affaires personnelles, sa supplique est durement écartée. Il rappelle alors que les lois françaises ne l'empêchent aucunement de voyager, mais que pour marquer au roi Louis XVI la plus extrême fidélité, il garde sa chaîne et obéit aux décisions du ministre. La douleur s'abattit sur lui, et, comme il n'était plus jeune, elle lui fit de profondes blessures. Souvent, quand il était seul, il essayait de pleurer pour souffrir un peu moins. Cependant, la moindre allusion, le moindre souvenir qui le frappaient, lui rendaient son énergie d'autrefois et réveillaient en lui le soldat caché sous la femme.

Il écrivait dans un *post-scriptum :*

« Quant à M. de Beaumarchais, qui a subtilisé et trompé milord Ferrers en ne payant point les billets qu'il avait promis de retirer, et en ne s'acquittant pas davantage avec moi des payements en garantie desquels il m'avait donné sa parole, j'ai le plus souverain mépris pour lui, pour ses protecteurs, ses fauteurs, adhérents et sectateurs ; et un temps viendra que je communiquerai audit Caron, *per argumentum ad hominem*, ma façon de penser en fait de bonne foi et d'honneur. Voilà, monseigneur, comme peut et doit penser un ancien confident de Louis XV, un ancien capitaine de dragons, un ancien chevalier de Saint-Louis, un ancien censeur royal, un ancien ministre plénipotentiaire de France, un ancien gentilhomme bourguignon, et une nouvelle demoiselle de ma trempe. »

Il apprit vers cette époque un événement qui ajouta encore à ses chagrins : milord Ferrers était mort.

Il subit cette rude épreuve avec une douleur morne. Et il avait besoin de rassembler son courage, car une nouvelle aventure l'attendait ; rencontre imprévue et saisissante qui à de vives souffrances mêla du moins quelques larmes de joie.

CHAPITRE XXII

NADÈJE REPARAIT

Le chevalier s'était renfermé dans son ermitage du Petit-Montreuil-lès-Versailles, et n'en voulait plus sortir, car il avait pris en horreur les habits qu'il portait. Il ressemblait, ainsi qu'il l'a dit lui-même, au condamné qui, nouvellement entré au bagne, craint de paraître au grand jour avec la livrée dont il n'a point encore épousé le déshonneur; il n'ose remuer les pieds pour n'y pas sentir le boulet qu'il traîne inexorablement à sa suite. Ainsi, le pauvre chevalier était honteux de lui-même et n'osait presque bouger, pour ne pas agiter ces robes, ces chiffons qu'il portait et dont le frôlement était pour son oreille le bruit des fers. Il cherchait à oublier le présent, à s'oublier lui-même, à oublier la terre; ses yeux et sa pensée, tournés vers le ciel, l'y transportaient comme

vers un séjour de liberté. — L'homme n'est jamais plus religieux que dans le malheur ; c'est quand la terre manque à ses pieds que ses mains s'élèvent instinctivement et cherchent un appui au ciel. — Son valet de chambre entra un jour chez lui, et le tira de sa rêverie contemplative en annonçant qu'une femme demandait à lui parler.

« Dis-lui que je ne puis la recevoir, répondit d'Éon, et prie-la de repasser un autre jour.

Au bout de quelques minutes le valet rentra :

— Cette dame est une étrangère, dit-il, elle demande avec instances et prières à voir mademoiselle d'Éon.

— Une étrangère, et de quel pays est-elle?

— Elle est Russe ou du moins elle vient de Russie.

— De la Russie ! » s'écria-t-il involontairement ; et une pensée subite, instantanée, était montée du cœur à la tête. Le souvenir de Nadèje avait passé comme une lueur enflammée devant ses yeux. Mais laissons-le parler lui-même :

« Depuis dix-sept ans que je l'avais quittée, son nom chéri s'était représenté à moi bien souvent dans mes rêves ; mais, n'en ayant pu obtenir aucune nouvelle depuis seize ans, j'avais fini par ne plus croire à son existence. Et pourtant un instinct secret combattait toujours en moi la voix du raisonnement sur lequel était fondée cette croyance. Je la pensais morte et la sentais vivante. C'était surtout la nuit, pendant mon sommeil, que ce sentiment triomphait de la pensée contraire. Alors je revoyais toujours Nadèje, et auprès d'elle son enfant, car j'avais la conviction qu'elle était mère, et cette maternité était le thème favori de tous mes rêves. La lettre que le docteur Poissonnier m'avait écrite, le 10 février 1761, après mon retour de Russie, avait gravé cette conviction en traits de feu

dans mon âme... Ainsi, morte pour moi pendant le jour, la pauvre mère et son enfant ressuscitaient pour moi pendant la nuit.

« En entendant prononcer par mon valet de chambre le mot de femme russe, je ne pensai pas que ce fût Nadèje, non, mais j'avais comme admis une possibilité irréfléchie que ce fût elle.

« — Faites entrer! » criai-je à mon domestique en me levant avec tant de précipitation qu'il recula presque effrayé. Il sortit aussitôt et en courant.

« Je réfléchis alors et rejetai bien loin de moi mon premier pressentiment en le traitant de folie... J'espérais cependant que peut-être j'allais avoir de ses nouvelles; que je pourrais enfin résoudre cette question d'existence ou de mort, restée pour moi un si douloureux problème... Et cette pensée seule me fit battre le cœur avec une violence telle que je fus obligé de me rasseoir.

« La porte s'ouvrit, une femme parut, couverte de vêtements étrangers qui étaient ceux du nord de la Russie. Mais mes yeux ne sont pas là... ils se sont jetés sur sa figure... O bonheur! je pousse un cri, et, plus prompt que l'éclair, je m'élance dans les bras de Nadèje! C'était elle. J'ai reconnu sa belle et douce figure malgré tous les changements que les fatigues et le temps y ont causés... Me voilà pendu à son cou, l'étreignant, la couvrant, l'étouffant de mes baisers... Elle reçoit toutes ces marques de tendresse avec émotion, mais sans me les rendre. Elle paraît en quelque sorte hâtée d'en finir avec la démonstration, malgré la reconnaissance qu'elle manifeste. Je m'étonne de cette froideur et j'examine Nadèje : elle est distraite, ses regards se promènent sur la chambre avec une espèce d'impatience et de préoccupation visibles.

« — Qu'as-tu, que cherches-tu? lui dis-je.

« — Monsieur votre frère, me répond-elle avec embarras, « car vous êtes sa sœur, n'est-ce pas? Oh! je vous ai reconnue « à la seule ressemblance... Mais lui, où est-il? au nom du « ciel, que je le voie! »

« En entendant ces paroles, je suis devenu tout tremblant; une sueur froide a parcouru mes membres.

« — Mais c'est moi, lui dis-je avec une sorte de honte « intime; c'est moi qui suis le chevalier d'Éon, ton ami... ton « amant... celui que tu cherches.

« — Vous! en femme?... Cela n'est pas possible.

« — C'est la vérité, pourtant. Nadèje, ma Nadèje, tu ne me « crois pas? Si je n'étais le chevalier, comment t'aurais-je re- « connue?

« — C'est vrai, me dit-elle en hésitant encore, mais c'est « donc un déguisement?

« — Oui, je t'expliquerai cela.

« — Lui! c'est lui!... c'est toi!... Oh! je reconnais ta voix « maintenant! »

« A son tour la voilà qui s'est jetée dans mes bras et y demeure suspendue sans pouvoir proférer un seul mot. En vain ses lèvres s'agitent; son cœur est gonflé, il emplit sa poitrine et ne laisse aucun passage libre à sa voix... Elle a employé toutes les forces de son être à sentir et n'en a plus pour exprimer.

« — Et ton enfant? » lui criai-je instinctivement, comme si j'avais su véritablement qu'elle fût mère.

« — Tu le sais donc, me dit-elle avec un délire interrompu « de sanglots et rayonnant de toutes les joies de la folie?... Il « est en France avec moi, à Paris, il nous attend. »

« Je fis un pas vers la porte pour m'élancer et l'entraîner après moi; mais ses forces l'avaient abandonnée. Elle tomba sur ses genoux... Je courus à elle, la relevai et, la portant sur un lit de repos, je sonnai à briser les cordons de ma sonnette, en appelant à grands cris mon valet de chambre et sa femme.

« — Ce n'est rien, ce n'est rien, me dit-elle. N'appelle pas... « C'était une faiblesse, une souffrance de bonheur, j'ai été trop « heureuse à la fois, cela m'a fait mal... je comprends qu'on « peut mourir de joie, mais à présent je suis sauvée. »

« Mes serviteurs étaient accourus à mes cris; je les renvoyai. Nadèje était déjà remise : la vie s'était fait jour à travers l'émotion qui l'avait comprimée; sa poitrine s'était dégagée; elle respirait plus à l'aise. Ses joues, dont les tons étaient auparavant d'une pâleur mate, exsanguine, s'étaient ranimées et colorées. C'était la réaction du sang reprenant son cours un instant suspendu. Je la contemplai alors : elle était belle encore, Nadèje, belle de tous ses charmes de seize ans agrandis et mûris par l'âge. En 1760, quand je l'avais quittée, elle avait dix-sept ans, à cette heure elle en avait trente-cinq. C'était la femme dans sa force ayant tout gagné et rien encore perdu. Son œil noir brillait toujours vif, émerillonné sous son sourcil noir : sa stature s'était développée, sa poitrine étendue; elle était grande, elle était forte, et, ce qui la rendait plus majestueuse encore, c'est qu'il y avait sur son front l'empreinte de l'infortune; c'est que sur ses longs traits pâles et légèrement amaigris il était écrit par la main du temps qu'elle avait bien souffert!

« — Mais apprends-moi donc, lui dis-je, le mystère de ta « disparition, apprends-moi surtout celui de ton retour. A quel

« agent de l'enfer ai-je dû te t'avoir perdue? A quel génie du « ciel dois-je de t'avoir retrouvée?

« — Je vais te conter tout, » dit-elle, en m'embrassant.

« Puis, mon œil plongeant dans le sien et mon oreille écoutant sa parole, elle me dit :

« — Mon histoire ne sera pas longue; elle n'a été qu'une « douleur uniforme, continue, sans modification, sans trêve; et « les douleurs de cette sorte sont courtes à raconter. Un mot « les exprime, mais c'est un mot qui a duré des années.

« Un mois environ après le jour où tu me quittas évanouie « pour aller en Allemagne et en France travailler à notre réu- « nion, que tant de fatalités devaient retarder, je n'avais en- « core reçu aucune nouvelle de toi ni de Sophie-Charlotte de « Mecklembourg-Strélitz sur l'amitié et le secours de laquelle « j'avais compté. J'étais dans toutes les angoisses de l'attente, « de l'incertitude et de la douleur réunies, lorsqu'un matin « je fus mandée chez l'impératrice Élisabeth.

« Je trouvai Sa Majesté dans un état de colère ou plutôt de « fureur que je ne pourrais peindre. Je n'en savais pas le mo- « tif, mais je devinai de suite qu'il y avait là du malheur pour « moi.

« Auprès de l'impératrice était un personnage que je ne « connaissais pas alors, mais que j'ai trop bien connu depuis; « c'était le gouverneur d'une forteresse bâtie sur le bord d'une « rivière dont tu n'as peut-être jamais entendu prononcer le « nom, et qu'on appelle la rivière du Jaïck. Elle est dans « une partie éloignée, oh! bien éloignée de la Russie, qu'on « nomme la province d'Orenbourg. Élisabeth avait devant « elle, sur une table, une lettre ouverte, et à la main une « autre lettre qu'elle froissait comme si elle eût voulu la dé-

« chirer. Elle me prit par le bras, me tira à elle avec violence, « et m'approcha brusquement de la figure le papier qu'elle « tenait à la main et sur lequel je reconnus aussitôt ton écri- « ture.

« — Ah ! il était votre amant, me dit-elle ; ah ! il veut vous « épouser ! C'est pour cela qu'il vous fait réclamer par cette « petite duchesse. » Et elle me montrait la lettre de Sophie- « Charlotte. « Il voulait vous enlever d'entre mes mains. Vrai- « ment le plan était bien combiné ! mais heureusement je l'ai « découvert, et ce que je tiens, entendez-vous, je le tiens « bien.

« Vous allez partir, continua-t-elle, mais ce ne sera ni pour « l'Allemagne ni pour la France. Vous allez me quitter, mais « ce ne sera pas pour rejoindre votre amant !...

« Tout est-il préparé ? dit-elle à l'homme qui se tenait im- « mobile à côté de nous.

« — Tout est prêt, » répondit l'homme.

« Elle se leva, prit un crucifix attaché à la muraille, et, le « lui présentant : « Jurez-moi sur ce christ que nul au monde « ne saura où vous emmenez cette femme. Jurez-moi que « nul ne l'apprendra, même après ma mort ; que tant que « vous vivrez et serez gouverneur du Jaïck, elle sera votre « prisonnière, quelque personne qui la réclame, fût-ce le sou- « verain mon successeur ! Jurez-le, et je tiendrai, moi, les « promesses que je vous ai faites.

« — Je le jure, » dit l'homme en étendant la main sur le « christ.

« Épouvantée de cet effroyable serment qui scellait une « tombe éternelle au-dessus de ma tête, je poussai un cri « d'horreur et tombai aux genoux de la tzarine... Mais elle se

« mit à rire d'un rire féroce et froid qui me glaça. Je sentis « que mon sort était irrévocablement fixé; et pourtant je ne « comprenais pas cette vengeance impitoyable, je ne l'ai ja- « mais comprise. Étais-je donc si coupable de t'avoir aimé? « Cette faute, si c'en était une, était-elle sans rémission au- « cune? Méritait-elle un supplice perpétuel?

« — Maintenant emmenez-la, » dit la tzarine à celui que je « venais de connaître pour mon geôlier.

« En entendant cet ordre, je me jetai en arrière pour évi- « ter l'affreuse main qui déjà s'avançait vers moi. Je voulais « fuir, mais la force m'abandonna et je m'évanouis.

« Quand je revins à moi, j'étais seule avec l'homme dans « une espèce de char hermétiquement fermé. Je voulus l'im- « plorer et lui demander protection et liberté; mais lui aussi « se mit à rire. « Ah! ah! gentille demoiselle, me dit-il entre « autres railleries, notre capture sera plus riche et plus fé- « conde que nous ne l'espérions. Nous pensions n'être que « deux, et il paraît que nous voyageons trois. »

« Je ne comprenais rien à cette lourde et obscure ironie.

« — Vous faites l'ignorante, continua-t-il, mais nous savons à « quoi nous en tenir... et vous aussi probablement, à moins « que vous ne prétendiez recommencer la vierge Marie? »

« Alors, au milieu de ses quolibets et de ses moqueries, il « me raconta que j'étais demeurée fort longtemps évanouie « dans la chambre de la tzarine : que celle-ci, en m'exami- « nant, avait cru remarquer en moi quelque chose d'extraor- « dinaire, qu'elle avait appelé un médecin, et que ce médecin, « après m'avoir délacée, avait déclaré que j'étais enceinte.

« En me révélant tous ces détails, l'homme me regardait « avec un féroce plaisir. Il voulait jouir de ma confusion et de

« mes larmes; mais il fut bien surpris. La nouvelle qu'il « m'apprenait, au lieu de les abattre, ranima mes forces et « mon courage. J'avais ressenti une sorte de joie et de con- « solation instantanées. J'étais mère! je portais dans mon « sein un être qui te devait l'existence, qui était une partie de « ton sang! Je n'étais donc pas séparée de toi entièrement!... « Je bénis Dieu! mon enfant fut un sauveur apparu pour moi « dans l'avenir. Sans lui je serais morte de douleur... pour lui « je me résignai à vivre... « S'il le savait seulement, me di- « sais-je en pensant à toi! Si je pouvais lui apprendre que je « porte en mon sein le fruit de notre amour! » Et je priai le « ciel qu'il te le révélât... J'ai vu qu'il m'avait exaucée, car le « premier tu m'as parlé de notre enfant. »

« J'expliquai à Nadèje quels événements et quelles suppo- sitions m'avaient fait concevoir cette espérance.

« Elle continua :

« — Après un voyage, dont je ne pourrais apprécier la durée « tant il me parut long, nous arrivâmes à notre destination. « Je fus renfermée dans la forteresse, sur le bord du fleuve. « Pendant quatorze ans ce fleuve a été ma seule distraction; « j'entendais sa voix, j'écoutais son murmure, et la nuit, ce « bruit plaintif, dont l'écho mourant venait s'éteindre à mon « oreille, me semblait des mots confus partis de ta bouche, des « paroles lointaines d'espoir et de consolation apportées par les « vents. Je m'entretenais avec toi à travers l'immensité.

« Cependant j'étais devenue mère, et mon fils... Ah! ce « mot te fait tressaillir, il te rend heureux, n'est-ce pas?... « Mon fils grandissait à côté de moi. Mes bourreaux avaient été « assez miséricordieux en leur cruauté pour ne pas m'en sépa- « rer. Je l'avais appelé de deux noms à toi, Charles-Timothée,

« et, en les prononçant, il me semblait que je te parlais à toi-
« même. Mon cœur était trompé par cette douce illusion des
« mots. Ton fils te ressemble tant d'ailleurs que mes yeux étaient
« abusés de même. Ils croyaient te voir en le voyant. Aussi
« avait-il pour moi une existence double; il était *lui* et *toi* en
« même temps. Je l'aimai de deux amours au lieu d'un : le
« premier à son intention, le second à la tienne. Oh ! il t'en ren-
« dra compte!... Je l'ai élevé dans la pensée de cette dette à
« acquitter un jour, lui parlant sans cesse de toi, comme il
« m'en parlait lui-même par sa présence. Aussi te connaît-il,
« j'en suis sûre; il a dû lire ton image dans mes yeux, dans
« mon cœur, sur mes lèvres. Je parierais qu'en te voyant
« pour la première fois il dira : « Le voilà, c'est lui ! »

« Il y avait treize ans que je vivais seule avec mon fils dans
« la forteresse, quand soudain notre solitude fut troublée par
« des bruits de guerre. Un homme ignoré, un Cosaque, je crois,
« était venu dans ce pays, et s'était fait passer, m'a-t-on dit,
« pour le mari de l'impératrice actuellement régnante, et qui
« est mort depuis longtemps à ce qu'il paraît. Cet homme au-
« dacieux sut se créer des partisans, et souleva une révolte
« dans la province même où j'étais. On envoya des troupes
« contre lui, sa tête fut mise à prix, et un matin le gouver-
« neur vint me dire que j'eusse à quitter ma chambre, la
« mieux gardée de tout le fort, pour la céder à l'imposteur qui
« avait été livré par les siens. En effet, ce Cosaque, qu'on
« nommait, je crois, Pougatcheff, fut bientôt amené, chargé de
« fers, par un corps de soldats russes.

« Ces événements et mon changement d'habitation m'a-
« vaient procuré quelque liberté. L'attention du gouverneur et
« de la garnison était exclusivement concentrée sur leur prison-

« nier, importante capture pour laquelle l'impératrice avait pro-
« mis de grandes récompenses. D'ailleurs il y avait si longtemps
« que j'étais dans la forteresse que j'en étais devenue un hôte
« habituel et presque volontaire aux yeux des habitants et gar-
« diens. On ne faisait presque plus attention à moi. La veille du
« jour où on allait emmener le pauvre Cosaque, qui devait être
« conduit du Jaïck à Moscou dans une cage de fer, j'examinais
« avec mon fils les exercices des soldats se préparant au départ,
« quand mes yeux rencontrèrent ceux du général comman-
« dant la division russe. Un cri faillit m'échapper : je venais de
« reconnaître en lui un officier que j'avais vu souvent à la cour
« d'Élisabeth, et qui avait été l'un des amis et des compagnons
« d'armes de mon père. Il s'appelait le général *Bibikoff*. Je
« sus me placer sur son passage de façon à être remarquée par
« lui. Il me reconnut aussitôt, et fit un mouvement pour venir
« à ma rencontre; mais, sur un signe expressif de ma main,
« il maîtrisa son étonnement, s'éloigna de ses officiers, et,
« l'œil fixé sur moi, il me suivit jusque dans l'appartement où
« il me vit entrer. Là je lui contai tous mes malheurs et j'im-
« plorai son assistance. Il fut touché et promit de me sauver.

« Le Cosaque Pougatcheff devait quitter le fort le lendemain
« matin. Le général retarda le départ jusqu'à la nuit. Dans
« la journée il me fit parvenir en secret, par un de ses gens les
« plus dévoués, deux habillements complets d'homme pour
« moi et mon enfant; et, le soir, tandis que la forteresse était
« remplie de troupes, que gouverneur et gardiens étaient oc-
« cupés de toutes parts, nous disparûmes au milieu d'un
« groupe de soldats apostés dont nous portions l'uniforme, et
« au nombre desquels nous passâmes inaperçus; Bibikoff avait
« fait préparer une litière, et des hommes sûrs, qui nous at-

« tendaient, nous transportèrent rapidement du Jaïck à la « petite ville de Simbrisk, où commandait un autre ami de « mon père et de Bibikoff, appelé le général comte Panin. « Mon libérateur m'avait remis une lettre pour lui. Le comte « Panin m'accueillit comme eût fait un père, et me fit con- « duire sans perdre de temps dans un de ses châteaux, situé « bien loin de là. Il craignait que le gouverneur de Jaïck, en « s'apercevant de mon évasion, n'eût fait courir de tous côtés « à ma poursuite, et que mon signalement ne fût envoyé à « l'instant sur toutes les routes de l'empire. Je n'aurais point « manqué d'être arrêtée et ramenée dans mon cachot.

« — Tu te trompais, hélas! dis-je à Nadèje en l'interrom- « pant. Catherine II, la nouvelle impératrice, t'eût accueillie « avec des actions de grâces. Elle a fait de longues et vaines re- « cherches pour te rendre aux prières de Sophie-Charlotte et à « la liberté.

« — Que ne l'ai-je su, grand Dieu!.... J'aurais pu te re- « joindre trois ans plus tôt, et c'eût été trois années ajoutées à « ma vie. Le comte Panin ne voulut me laisser partir qu'après « ce laps de temps, quand il pensa que non-seulement toutes « poursuites avaient cessé, mais que leur souvenir même était « perdu et effacé... Enfin, je me suis arrachée au despotisme de « sa sollicitude, et, après un voyage long, oh! bien long! je me « suis trouvée hors de Russie. J'ai atteint la Pologne, l'Alle- « magne, la France; je suis arrivée à Paris!... Comme le cœur « m'a battu! A peine descendue de voiture, j'ai prononcé ton « nom; je m'informai de toi en tremblant, car je craignais de « ne pouvoir te trouver. Mais, à ma grande joie, la plupart des « personnes qu'en mon empressement j'avais interrogées à la « fois te connaissaient parfaitement. « Vous venez *le* voir? »

« m'ont dit les uns : « Vous venez *la* voir? » m'ont dit les « autres. As-tu donc une sœur qui soit devenue célèbre?

« — Oui, répondis-je en hésitant.

« — C'est ce que j'ai pensé, et en entrant ici je crus re- « cevoir les embrassements de cette sœur au lieu des tiens. « Aussi te dois-je bien des caresses épargnées, rendues à « demi dans cette croyance; je ne suis pas encore quitte en- « vers toi. »

« Elle se jeta de nouveau dans mes bras, et nos lèvres, nos paupières confondirent leurs baisers et leurs larmes de bonheur et d'ivresse. Hélas! mes yeux allaient bientôt se mouiller de pleurs aussi amers que ceux-là m'étaient doux!

« — Je t'ai donc retrouvé, disait Nadèje avec une joie « folle. Me voilà enfin près de toi et pour ne plus te quitter!

« — Mais notre enfant, mon fils, pourquoi ne me l'as-tu « pas amené?

« — Hélas! je ne l'ai pu. En arrivant à Paris, le pauvre « Charles, accablé des fatigues du voyage, a été pris de la fièvre. « Il voulait venir ici avec moi, mais le médecin de l'hôtel où « nous sommes descendus s'y est tout à fait opposé... Oh! ce « médecin m'a assuré pourtant que son indisposition était « peu grave. Alors j'ai laissé Charles à sa garde, et je suis ve- « nue seule chercher son père et mon époux. »

« Ces derniers mots me firent tressaillir. Ce fut une lumière soudaine projetée sur mon avenir et celui de Nadèje. La malheureuse venait chercher l'honneur pour elle et un nom pour son enfant; elle venait à moi comme vers un époux, un père. Et je ne pouvais être ni l'un ni l'autre, car je n'étais plus même un homme! Je saisis d'un coup ce résultat nouveau de ma métamorphose, auquel je n'avais jamais songé.

Comment l'aurais-je fait? Depuis seize ans je n'avais plus entendu parler de Nadèje; je n'avais pu découvrir aucune trace de son existence. Elle apparaissait à mon cœur dans le passé, mais non dans l'avenir. Elle était un souvenir et non plus une espérance. Je l'avais pleurée. Aussi sa venue était-elle pour moi une résurrection véritable, une chose inattendue, dont la probabilité n'entrait plus dans mes calculs. En apercevant l'abîme à jamais ouvert entre Nadèje, son enfant et moi, abîme creusé de mes propres mains et dont je mesurais l'horrible profondeur, je fus saisi d'une sorte de vertige; je portai la main à mon front, et, reculant avec épouvante, je m'écriai involontairement : « Oh! mon Dieu! mon Dieu! »

« — Qu'as-tu donc? » demanda Nadèje, s'approchant de moi avec surprise et terreur.

« — Rien, rien, lui répondis-je.

« — Mais tu trembles, mais tes jambes fléchissent. Ce sont « ces vilains habits peut-être qui te gênent et te font souf- « frir. Dieu me pardonne! il a un corset! Otez-le vite, mon- « sieur : c'est cela qui vous fait mal. Aussi, pourquoi donc ce « travestissement? Tu ne me l'as pas encore dit. Serait-ce un « déguisement diplomatique? Est-ce que tu joues ici le rôle « de lectrice auprès de quelque souveraine?... Oh! mais, mon « bon ami, tu n'es plus le petit d'Éon de dix-neuf ans. On ne « te prendra plus pour une demoiselle maintenant, car vous « n'êtes plus joli, monsieur, vous avez l'air d'une vieille « matrone. Vous ressemblez à votre camériste de Saint- « Pétersbourg; tu sais, celle que tu appelais ton tambour- « major? »

« En disant cela elle riait et m'embrassait.

« — Allons, continua-t-elle, jette là toutes ces dentelles et

« toutes ces belles robes, ce sera pour Charles, il mettra tout « cela au carnaval. Toi, tu es trop vieux pour te travestir. C'é- « tait bon il y a vingt ans, auprès de votre Nadèje; reprenez « vite vos habits d'homme. Je vous aimerai bien mieux en papa « qu'en maman. Allons, ôte, ôte !

« Déjà sa main alerte commençait à m'enlever mes épingles.

« — Arrête, lui dis-je en lui prenant le bras.

« — Tu ne garderas pas ces habits, j'espère? Tu ne veux « pas venir sous ce costume à Paris voir notre Charles, qui « nous attend.

« — J'irai sous ce costume.

« — Et pourquoi? tu ne peux donc pas le quitter?

« — Non.

« — Pas de la journée?

« — Ni aujourd'hui, ni demain, ni après.... jamais, enfin.

« — Que dis-tu donc?

« — Cet habit est devenu le mien, et j'y suis condamné à « perpétuité. Il ne m'est pas permis de m'en dépouiller, « fût-ce même une heure, car je ne suis plus un homme « qu'aux yeux de Dieu et de la nature; à ceux du monde et « de la loi je suis une femme. »

« Nadèje me regardait sans proférer une parole.

« — Oui, continuai-je, il est devenu nécessaire à des rois « que je sois femme dans ma vieillesse, comme je l'avais été « dans mon jeune âge, et j'ai souscrit à cette nécessité. Mon « avenir est irrévocablement décidé. Il est écrit, je l'ai signé « de ma main. Oh! c'est affreux, c'est affreux! Tu croyais « trouver ici, n'est-ce pas, un époux pour toi, un père pour ton « enfant? Tu venais me redemander l'honneur que je t'ai « ravi ? Eh bien! je ne pourrai te le rendre, je ne suis plus

« rien pour toi, rien pour mon fils. Je me suis abdiqué, je « me suis renié, je me suis vendu moi-même. Misérable que « je fus, oh! je suis bien puni! »

« Nadèje était retombée sur sa chaise et pleurait à chaudes larmes.

« — Mon fils, mon pauvre fils! » s'écria-t-elle.

« Oh! comment exprimer ce que ces simples mots me firent éprouver de désespoir! La rage s'empara de moi, je tournai mes mains contre moi-même, et les habits que je portais volèrent en morceaux. Je les déchirais avec les ongles, avec les dents, et j'en foulais les débris aux pieds.

« — Viens, dis-je à Nadèje. Je suis homme devant le ciel, « et saurai bien en reprendre le titre devant la terre. Viens « avec moi trouver mes bourreaux, en te voyant ils seront at- « tendris, et t'accorderont peut-être..... Viens! »

« Et, remplaçant par un autre costume féminin mon cos- « tume en lambeaux, je pris Nadèje par la main et me diri- « geai droit chez M. de Vergennes. »

« M. de Vergennes fut sourd à nos prières.

« J'allai chez M. de Maurepas.

« M. de Maurepas fut sourd à nos prières.

« Chez M. de Sartines.

« M. de Sartines fut sourd à nos prières.

« Je voulais me jeter aux pieds du roi.

« — Arrêtez, me dit M. de Sartines avec une émotion qu'il « ne pouvait dompter entièrement. Vous ne pouvez quitter « votre déguisement sans déshonneur pour vous et pour le « gouvernement qui vous l'a imposé. Si vous violez, par le « scandale ou par le fait, la foi de votre contrat, vous êtes « arrêté sur l'heure et réduit à la misère et à la prison. Vous

« quitteriez la France, direz-vous ; d'abord cela vous serait « difficile, car le gouvernement veille attentivement à votre « présence en ces lieux. Mais, réussiriez-vous à vous éloigner, « la question ne varierait que de la Bastille à un exil éternel. « Tels sont les termes du chemin où déjà vous êtes engagé. « Réfléchissez avant d'y faire le dernier pas!

« — C'est assez, répondit Nadèje avec un calme et une « force que déjà j'avais perdus; notre devoir à tous deux est « tracé maintenant; vous nous l'avez fait connaître, mon- « sieur, aucun de nous ne s'en écartera. Il n'y a plus ici que « la chevalière d'Éon; pour moi comme pour le monde, le « chevalier n'existe plus. »

« Je repoussai le sacrifice de l'angélique femme. Qu'étaient pour moi l'exil et la misère au prix de Nadèje et de son enfant? J'insistai donc.

« — Eh bien, dit alors le ministre, obtenez d'abord le « consentement de la reine d'Angleterre, et nous verrons « après.

« — Laissez-moi donc partir, répondis-je aussitôt.

« — Nous ne pourrons vous accorder cette autorisation « qu'à la fin de la présente guerre. Vos efforts pour l'obtenir « auparavant seront inutiles. Résignez-vous et attendez. »

« Tel fut le résultat de cette démarche.

« — Quel intérêt a donc la reine d'Angleterre à ton dé- « guisement, me demanda Nadèje, pour que son consentement « doive précéder celui du roi de France?

« — C'est un secret que je ne puis te confier maintenant. « Assez de douleurs viennent de t'assaillir, mais tu le sauras « plus tard. »

« — Quand tu voudras, » me répondit-elle avec une tran-

quillité qui l'élevait jusqu'à la sublimité de la résignation.

« Nous partîmes pour Paris.

« Je vis mon enfant, le fils de Nadèje.... Ce bonheur, si grand qu'il fût pour moi, fit à peine contre-poids au désespoir qui déchirait mon âme. Ma situation était si horrible, si douloureuse! J'avais devant moi un enfant qui me tendait les bras et je ne pouvais le reconnaître ni devant la loi ni devant le monde. Il fallait que je renonçasse à mon sang!.. J'avais à côté de moi une femme qui m'avait sacrifié son honneur, sa vie, et je ne pouvais la purifier, l'absoudre aux yeux de ses semblables.

« Ce fut un tableau touchant, j'ose le dire, que celui de notre réunion; c'était un spectacle fait pour arracher des larmes que celui de notre pauvre enfant placé entre sa mère et moi, cherchant en vain son père dans celui qui en avait la tendresse et non l'aspect. Ses regards se portaient de Nadèje à moi et lui demandaient compte de ce mystère incompréhensible à sa raison. Son oreille entendait bien que j'étais son père, mais ses yeux ne le lui disaient pas. En proie à une fièvre violente, il se croyait dans le délire, et parfois il me touchait, il me palpait de la main, pour s'assurer que je n'étais pas une illusion, un fantôme.

« Le lendemain la fièvre s'accrut encore; Nadèje et moi nous commençâmes à ressentir de sérieuses inquiétudes. Cela fit diversion à nos pensées premières. Un grand malheur distrait d'un malheur moindre. Nous ne songeâmes plus qu'à sauver celui que nous redoutions de perdre. Mais la Providence avait résolu que j'épuiserais la coupe jusqu'à la lie!... Pendant quatorze jours, Nadèje et moi nous ne quittâmes point le chevet de notre enfant; mais nos soins, nos veillées,

nos prières furent inutiles. La fatigue d'un voyage de mille lieues parcourues d'un seul trait, sans repos ni relâche, avait brisé ce jeune corps. Le pauvre petit avait ployé sous la peine. Quelques efforts que fît en lui la nature affaissée, elle ne put se relever... Venu pour moi, il périt à cause de moi.

« Cette perte m'a fait comprendre deux choses : la première, qu'on ne mourait pas de chagrin, puisque j'ai survécu au mien; la seconde, qu'on pouvait ne pas croire en Dieu, car j'en ai douté pendant longtemps.

« Tant de secousses m'abattirent. Je fus pris d'une sorte de langueur et de dépérissement telle que les médecins m'ordonnèrent un prompt changement d'air et d'habitudes, sous peine de la vie. On me conseilla d'aller respirer l'air natal; je refusai de suivre ce conseil, parce qu'allant à Tonnerre, mon pays, je ne pouvais emmener Nadèje. Ma famille et presque tous les habitants de la ville avaient sur ma nature des convictions qu'il y aurait eu folie à vouloir tromper ou braver. N'étant point marié avec Nadèje et ne pouvant plus l'être, elle n'eût été pour mes parents et pour le monde qu'une maîtresse, maîtresse admirable, mais dont la vertu n'eût point été comprise. Je persistai donc à rester à Paris; ma situation empira et le mal s'aggrava tellement qu'il me fallut obéir aux ordres de la médecine. Nadèje voulut me suivre.

« — Que m'importent le monde et ses clameurs? disait-elle. « Crois-tu donc que j'aime mon honneur plus que toi? »

« Je lui fis comprendre que ce n'était pas elle que je craignais de blesser. Je la voyais trop grande en son dévouement pour la croire au-dessous de cette épreuve. C'était une famille, une mère que je voulais ménager et respecter en elle.

« — Et pourtant, me dit-elle, tu emmèneras avec toi une

« femme de chambre jeune et jolie, par conséquent exposée à « la médisance !

« — Non, car elle a un mari qui est avec elle à mon service, « et l'un sert d'égide à l'autre. »

« Elle se résigna.

« Je partis avec mon valet de chambre, Pille, dont la femme devait en effet nous suivre.

« Il y avait peu de jours que j'étais à Tonnerre au sein de ma famille, quand Pille m'annonça que sa femme venait d'arriver ; il la présenta à mes parents.

« Quelle fut ma stupéfaction en reconnaissant Nadèje ! Nadèje qui avait obtenu de la femme de Pille qu'elle lui laissât prendre sa place ! Nadèje qui, pour me voir et veiller sur moi, s'était élevée jusqu'à la domesticité, grandie jusqu'au rôle de servante !

« A l'aspect de cette sublime dégradée, je fus sur le point de la trahir ; mais la parole expira sur mes lèvres... Je ne pus que contempler, admirer et adorer.

« Sous prétexte d'affaires, je renvoyai Pille à Paris rejoindre sa femme, et Nadèje demeura près de moi.

« Placé entre elle et ma mère, c'est-à-dire entre ce que j'aimais et ce qui m'aimait le plus au monde, mes forces se ranimèrent insensiblement, et je fus bientôt rétabli. »

CHAPITRE XXIII

SOPHIE-CHARLOTTE, REINE D'ANGLETERRE

D'Éon et Nadèje s'aimèrent paisiblement à Tonnerre sans que les médisances de petite ville vinssent les troubler. Nadèje passait, parmi les Tonnerrois, pour être la servante du chevalier. Aucun événement ne troubla cette calme existence, si ce n'est un coup de tête du chevalier, qui voulut un jour revêtir son uniforme de capitaine de dragons, et qui fut découvert par les agents de M. de Vergennes. On le condamna à quinze jours d'arrêts au château de Dijon. Les arrêts purgés, d'Éon revint à Tonnerre, et en rentrant il apprit qu'on venait de signer la paix avec l'Angleterre. Il accourut donc auprès du ministre, lui rappela sa parole, et obtint de partir pour Londres.

« Avant de quitter la France, dit-il, j'avais fait à Nadèje

une confession générale des causes de ma métamorphose, je lui avais avoué mes amours avec Sophie-Charlotte.

« A peine fûmes-nous arrivés à Londres que je fis annoncer secrètement mon retour à la reine, et lui demandai une entrevue. Je l'obtins aussitôt. En m'apercevant sous un nouveau costume féminin, Charlotte éprouva un saisissement qui me révéla toute sa tendresse pour moi et la sensibilité de son cœur. Elle ne put retenir ses larmes. « Et c'est à cause de « moi! » dit-elle d'une voix douloureuse.

« J'étais encore plus affecté qu'elle et ne savais comment entamer l'affaire si importante et si délicate qui m'amenait. Enfin, je m'armai de courage et lui appris tout à la fois l'existence de Nadèje et mes projets de réparation à l'égard de cette innocente victime de ma séduction. Mes dernières paroles lui causèrent autant de stupeur que les premières lui avaient causé de joie. Son âme était oppressée, d'un côté, par le bonheur qu'elle attachait à la résurrection de Nadèje; de l'autre, par la jalousie et l'effroi dont l'avait remplie la nouvelle de ma détermination. L'amie, la femme et la mère avaient été atteintes en elle du même coup... Partagée entre ces sentiments contraires, elle fut longtemps sans pouvoir parler.

« — Je la verrai, murmura-t-elle enfin, car c'est à elle « qu'il faut que je m'adresse maintenant. Où est Nadèje? me « dit-elle.

« — Chez moi, *in Brover-street*.

« — J'irai demain.

« — Quoi! vous voulez?...

« — La voir et l'embrasser, n'est-ce pas bien naturel? « Adieu, mon ami, ne décidez rien avant cette entrevue; « voilà tout ce que je vous demande. »

« Et elle me tendit la main avec une douce et tendre affection. J'étais tellement ému que je pus à peine porter cette blanche main à mes lèvres; je la baisai tout en tremblant.

« Le lendemain, la reine d'Angleterre, déguisée en simple bourgeoise de la Cité de Londres, vint en effet dans ma maison. Il y avait vingt-huit ans qu'elle et Nadèje ne s'étaient vues. En se retrouvant face à face après cette longue séparation, elles hésitèrent un moment, et reculèrent pour ainsi dire, à l'aspect l'une de l'autre. Les deux rivales s'étaient rencontrées les premières; mais les deux sœurs, les deux amies d'enfance apparurent aussitôt après, et toutes deux, par une sorte de réaction et de commun élan, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Le bon sentiment avait triomphé du mauvais.

« Je m'éloignai pour ne pas gêner une entrevue dans laquelle ma présence était à la fois embarrassante et embarrassée. Au bout d'une heure je revins et m'arrêtai sur le seuil de la chambre, à la vue du tableau qui frappa mes yeux.

« Sophie-Charlotte était en pleurs aux genoux de Nadèje, qui s'efforçait de relever la reine toute-puissante abaissée devant l'orpheline malheureuse.

« — S'il ne s'agissait que de moi, disait Sophie-Charlotte, « si j'étais seule exposée, Dieu m'est témoin que je sacrifierais « mon honneur, mon repos à votre commune félicité; mais « j'ai un enfant que George n'aime pas, un enfant que votre « mariage peut priver non-seulement du trône (le trône n'est « rien), mais de la vie peut-être; car qui sait jusqu'où s'élè- « verait la vengeance d'un époux outragé? Ce n'est point une

« reine, ce n'est point une femme qui t'implore, c'est une « mère, comprends-tu ce mot?

« — Oui, dit Nadèje, en levant les yeux vers le ciel, car « j'ai été mère aussi. Je ne le suis plus. Tu as un enfant et « j'ai perdu le mien. Vous êtes deux et je suis seule. C'est « donc à moi de céder. Viens, dit-elle en s'adressant à moi. « En ta présence et celle de Dieu, que je prends à témoin de « mon serment, je jure à Sophie-Charlotte, reine d'Angle- « terre, de ne jamais accepter ta main, et de vivre et mourir « la compagne et l'amie de la chevalière d'Éon. Il y aura « dans ce titre assez de bonheur encore pour moi sur la « terre.

« — Oh! merci, merci! s'écria Charlotte en baisant les « lèvres, le cou, les joues, les mains de Nadèje qu'elle inon- « dait des larmes de sa reconnaissance. Et à vous aussi, « merci, dit-elle; car vous ne la démentirez pas.

« — Je me fais sa caution, répondit Nadèje. Il est femme « et mourra femme à côté de moi, à côté de nous; car nous « resterons près de toi, Charlotte. Il faut que le roi George « ait constamment sous les yeux la chevalière d'Éon, afin que « le temps et l'habitude lui inculquent l'entière conviction de « son nouveau sexe. Toi, tu te déroberas quelquefois à ta « grandeur, n'est-ce pas, pour descendre jusqu'à nous et ve- « nir en secret embrasser tes deux vieilles amies? »

« Charlotte la contemplait avec ravissement. Parfois, cependant, je vis ses joues pâlir, quand Nadèje me prodiguait quelque naïve caresse. C'était la dernière flamme d'une jalousie expirante, et qui plus tard s'éteignit entièrement. Charlotte s'accoutuma à l'idée et au tableau pénible d'abord de notre réunion; l'affection jusque-là différemment

partagée qu'elle nous portait à tous deux s'égalisa et s'harmonia dans son cœur : il y eut deux amitiés et plus d'amour. »

Le roi George apprit bientôt le retour à Londres du chevalier d'Éon, et cette nouvelle avait produit sur lui une impression telle que ses médecins en furent alarmés. Il semblait refuser de croire que le chevalier eût consenti à prendre définitivement des habits féminins. On résolut donc de l'en convaincre, et d'Éon fut présenté sous des habits de femme à la cour, cette même cour où il avait été présenté comme un vaillant homme, avec le titre de ministre plénipotentiaire, capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, etc.

Mais le remède, au lieu d'être bienfaisant au monarque, lui fut fatal. Le mal qui rongeait son cœur depuis si longtemps y avait fait des ravages incurables; sa raison était devenue comme une terre minée. Quand il vit mademoiselle la chevalière d'Éon de Beaumont, il fut pris d'un rire fou : c'était la première fois, depuis plusieurs années, qu'on le voyait rire. Quelques jours après avait lieu la rentrée des parlements; William Pitt vint soumettre au monarque le discours royal d'ouverture. George III le lut, et déclara qu'il n'en était pas satisfait.

« — Et pourquoi donc, sire? demanda le ministre.

« — Parce qu'il n'y est point fait mention des cygnes de ma pièce d'eau, » répliqua gravement George.

Pitt regarda le roi pour voir si Sa Majesté ne cherchait pas à plaisanter; mais George était sérieux, et déclara qu'il ne prononcerait pas le discours s'il n'y était point parlé des cygnes.

Grand embarras parmi les ministres. A quel propos et com-

ment parler des cygnes de la pièce d'eau dans le discours d'ouverture adressé aux parlements d'Angleterre sur les affaires politiques de l'Angleterre et de l'Europe? Il fallut se décider pourtant à satisfaire le caprice incompréhensible et inexorable de Sa Majesté. Pitt se creusa la tête et intercala à grand'peine, dans son œuvre, une comparaison où il était dit : *De même que les cygnes*, etc., et George III fut content et prononça le discours.

Le public trouva que les cygnes de M. Pitt étaient un peu tirés par la queue, et, quelques jours après, la Grande-Bretagne et le monde apprirent que George III venait d'être reconnu fou.

Plus tard le roi revint à la raison. Il garda toujours à son fils aîné une haine qui d'abord fut secrète, et qui plus tard devint publique par le scandale dont elle retentit. Le prince de Galles était vraiment l'enfant du chevalier d'Éon. George III, d'Éon et la reine le savaient bien. Quand le jeune prince fut devenu grand, il fit des dettes, et le roi d'Angleterre refusa de les payer. Sans le parlement, l'héritier présomptif était déshonoré. En 1804, lorsque Napoléon menaçait l'Angleterre d'une invasion, le prince de Galles fut nommé seulement colonel de dragons; le duc d'York, second fils du roi, reçut le commandement en chef de l'armée de Flandres. Ces faits et bien d'autres prouvent évidemment que George III ne se fit point illusion sur les droits qu'il avait à la paternité de ce fils, héritier de sa couronne.

Ce jeune homme avait pour d'Éon une affection très-vive. Il aimait à remettre aux mains du vieux chevalier le sabre qui avait si rudement frappé les Prussiens en 1762, et, à sa sollicitation, le 9 avril 1787, d'Éon, malgré ses vêtements fémi-

nins, soutint l'assaut contre le célèbre Saint-Georges, alors réputé la première lame de France. Saint-Georges fut si rudement boutonné qu'il se hâta de repasser le détroit.

CHAPITRE XXIV

MADAME DUBARRY A LONDRES. — MORT DU CHEVALIER D'ÉON — MORALITÉ DE LA PIÈCE.

Enfin la Révolution souleva la France, envahit l'Europe. L'écho de 1789 alla rajeunir les anciens souvenirs du chevalier. Il avait toujours eu pour la France ce frénétique amour que nous ressentons tous lorsque, à l'étranger, nous parlons de la patrie. En 1792, après la convention de Pilnitz, il oublia ses soixante-quatre ans, et il offrit son bras à la nation. La Convention passa à l'ordre du jour, et l'infortuné dut rester à Londres.

Cet homme, à qui les aventures les plus invraisemblables devaient arriver, fit, à Londres, la rencontre d'une femme qui lui avait rendu de bien cruels services, et qui, sans le vouloir, avait empoisonné sa vie.

« Un soir, dit-il, je traversais une rue déserte de Londres, à une heure assez avancée de la nuit, lorsque, à quelque dis-

lance de moi et dans une espèce de carrefour, j'entendis les cris : *Au secours!* articulés en français par une voix féminine. Doublement ému par cet appel d'une femme, dont l'angoisse se traduisait dans l'idiome de ma patrie, je lui réponds et vole vers l'endroit d'où partaient les cris. Au bruit de mes pas, les voleurs furent tentés d'abord de prendre la fuite; mais quand ils virent les habits que je portais, ils restèrent en place, remerciant le hasard propice qui leur envoyait deux proies au lieu d'une. Mais, si j'avais des habits de femme, j'avais aussi une canne très-masculine, qui jamais ne me quittait; et je la fis tomber si fort et si dru sur le dos de mes larrons, qu'étourdis et tout moulus de la régalade inattendue, ils firent volte-face, et s'échappèrent en croyant que j'étais le diable en personne.

« Après avoir fait place nette, je m'avançai près de la dame ainsi délivrée, et qui, dans l'enthousiasme de la reconnaissance, s'était jetée à mon cou.

« — Vous êtes Française, lui dis-je; puis-je savoir à qui j'ai « eu le bonheur...

« — De sauver la vie; car ces misérables, effrayés de mes « cris, allaient me frapper quand vous êtes accourue. Je me « nomme la comtesse Dubarry.

« — Dubarry!... et je reculai de surprise.

« — Je vois, reprit la comtesse avec une sorte d'embarras, « que mon nom ne vous est point inconnu. Puis-je savoir à « mon tour celui de ma généreuse et vaillante compa- « triote?

« — On m'appelle la chevalière d'Éon.

« — La chevalière... »

« Et la Dubarry n'acheva pas. Elle était tremblante de sai-

sissement. Elle venait d'apprendre qu'elle devait son salut à celui dont elle avait, elle troisième, prononcé la perte; à l'homme dont elle avait tué l'existence et décidé le meurtre moral!

« — Il paraît, me dis-je *in petto*, en voyant le trouble où elle était, que mon nom a fait sur elle la même impression que le sien sur moi! Je lui offris de la reconduire jusque chez elle, et de la protéger en qualité de dragonne émérite. Elle accepta; la chevalière d'Éon et la comtesse Dubarry marchèrent donc bras dessus, bras dessous, dans Londres. Bizarre rapprochement du sort!

« J'entrai chez elle à sa sollicitation. La comtesse fut avec moi belle d'attendrissement et de franchise. C'est alors qu'elle me raconta tout ce qui s'était passé dans le cabinet de Louis XV à Versailles; elle m'avoua qu'elle avait été un des juges à ce tribunal secret qui avait condamné mon avenir. Et, en me faisant cet aveu, elle versait des larmes et implorait mon pardon. Je lui tendis la main ainsi qu'à une amie.

« Quelques jours après, la pauvre comtesse partit pour la France, où l'attendait l'échafaud. En lui faisant mes adieux je lui avais dit : Au revoir. »

Vers cette époque, le nouveau gouvernement de la France supprima la pension du chevalier d'Éon. Sophie-Charlotte pourvut largement aux besoins de ses deux *amies*, et fit de son mieux pour qu'elles achevassent doucement leur vieillesse. D'Éon et Nadèje vécurent tranquilles désormais et abrités contre tout accident du dehors. La reine d'Angleterre allait les visiter quelquefois pour se rajeunir, c'est-à-dire se ressouvenir avec eux

Le 21 mai 1810, d'Éon mourut, âgé de quatre-vingt-trois ans, laissant pour le pleurer les deux femmes qu'il avait le mieux aimées. Sophie-Charlotte prit, on le pense bien, toutes sortes de précautions pour empêcher qu'on ne découvrît le sexe du chevalier; mais la curiosité publique fut si véhémente et si rapide que tout mystère demeura impossible et que la vérité fut connue.

George III reçut alors la confirmation d'un fait à l'appui duquel les preuves positives lui avaient toujours manqué. Aussitôt sa raison, déjà profondément altérée, reçut un choc terrible, et il redevint fou.

Pour faire disparaître toute obscurité sur cette question, quelques personnes des plus recommandables d'Angleterre signèrent le certificat suivant :

« Je certifie, par le présent, que j'ai examiné et disséqué le corps du chevalier d'Éon, en présence de M. Adair, de M. Wilson, du P. Élysée [1], et que j'ai trouvé les organes mâles de la génération parfaitement formés sous tous les rapports.

« Th. Copeland, *chirurgien*,

« Sir Sidney Smith, the honorable W. St. Littleton, M. Douglas, the earl of Yarmouth, R. M. Storkens, Richardson, King, Burton, Berger, Patney, Bramble, J. Delaunoy. »

Le chevalier d'Éon de Beaumont avait vécu quatre-vingt-

[1] Plus tard, médecin de Louis XVIII.

trois ans, et, pendant près de la moitié de cette longue existence, il avait porté des habits de femme.

La France n'eut jamais de fils plus dévoué, de serviteur plus actif, plus brave, plus intelligent. Pour la misérable société au milieu de laquelle il vivait, d'Éon avait le cœur trop haut placé, le caractère trop fier et trop indépendant. Il ne sut pas plier, ce fut son crime.

Nous venons de mettre sous les yeux des lecteurs les principaux incidents de cette bizarre et malheureuse existence.

Qu'en faut-il conclure? car enfin toute chose a sa moralité; un récit quelconque sans moralité serait comme une fleur sans parfum.

Cet homme était beau, brave jusqu'à la témérité, spirituel, instruit. Il était doué des qualités les plus brillantes. Le caprice d'un roi et les nécessités de la politique l'obligent à revêtir des habits de femme qu'il avait portés pour la première fois avec une grâce charmante dans un divertissement de cour.

Placé dans les conditions les plus défavorables, il rend à son pays les plus grands, les plus signalés services; il lui assure de précieuses alliances; il l'éclaire sur les projets ambitieux et gigantesques de la Russie.

Sur les champs de bataille il fait des prodiges de bravoure; il y conquiert ses grades à la pointe de l'épée.

Dans les conseils il se fait remarquer par sa sagesse; il est hardi, ferme, résolu, courageux, plein de dignité. Il devient ministre plénipotentiaire; il peut aspirer aux plus hautes fonctions; il peut immortaliser son nom, l'attacher aux plus grands et aux plus glorieux services.

Au lieu de cela, cet homme traîne une vieillesse misérable

et laisse après lui une réputation douteuse. Il est condamné à porter des habits de femme pour ménager les jalouses susceptibilités d'un roi d'Angleterre et sauver, au moins en apparence, l'honneur d'une reine.

Il plaît à une courtisane, maîtresse en titre du roi de France, de le persécuter par cela seul qu'elle le croit en relation avec ses ennemis, et de misérables intrigues de cour paralysent l'activité de cet homme remarquable à tant de titres, de ce diplomate distingué, de ce brave et loyal soldat.

Et le chevalier d'Éon était gentilhomme! qu'eût-ce donc été s'il fût né roturier!

Je n'ai certes pas la coupable intention, en terminant ce livre, d'affliger mes lecteurs par des considérations politiques; ce serait un singulier moyen de les remercier. Je veux seulement leur demander si un régime politique et social qui permet à une royale prostituée de *faire joujou* avec les destinées d'un grand pays, avec la vie, la liberté, l'honneur, la fortune des citoyens, n'est pas un des plus horribles fléaux qui puissent atteindre une nation.

On a beaucoup médit de la Révolution, qui a mis un terme à cet ancien régime que beaucoup d'honnêtes gens ont encore la bonté de regretter : ils sont bien bons!

Sans doute la Révolution a commis des violences, des excès contre lesquels la conscience humaine protestera éternellement, mais que sont ces excès, que sont ces violences auprès des abominations, des crimes de toutes sortes que, pendant de longs siècles, cette société monarchique et religieuse a commis ou laissé commettre?

Lorsque, par la pensée, on énumère tout ce martyrologe, lorsqu'on songe à tant de victimes des fureurs religieuses, des

folies de la royauté, à tout ce que les peuples ont sué de sang et d'or pour satisfaire aux dissipations des rois, de leurs maîtresses, de leurs bâtards, des classes privilégiés, on est tenté de renier l'axiome qui affirme que la réaction est égale à l'action ; au lieu de durer quelques mois, la période sanglante de la Révolution désignée par cette sombre date, 93, aurait par malheur duré un siècle, que la réaction serait loin encore d'être égale à l'action qui l'avait provoquée.

Le chevalier d'Éon a été un des derniers broyés sous cette meule formidable de l'ancien régime qui a écrasé tant de braves gens. Nous croyons avoir fait acte de justice en mettant en relief cette figure originale, en lui restituant son véritable caractère et sa virilité.

FIN

TABLE

CHAP. I. Pourquoi ce livre n'a pas de préface 1
II. Comment le chevalier d'Éon devint un homme . . . 4
III. Un imbroglio. — Madame de Pompadour et Louis XV. 11
IV. L'Europe en 1755. 23
V. Comment le chevalier d'Éon s'acquitta de sa mission en Russie 30
VI. Mademoiselle Nadèje Stein 44
VII. Un succès diplomatique. 50
VIII. Le testament de Pierre le Grand. 57
IX. Une nouvelle mission en Russie. — La petite vérole et Nadèje 66
X. Sophie-Charlotte, duchesse de Mecklembourg. 71
XI. Coups d'épée. — Mariage de Sophie-Charlotte et de George III 76
XII. L'impératrice Catherine. 84
XIII. Négociations de paix. — Le duc de Nivernais 88

XIV. M. de Guerchy, ambassadeur à Londres. 99
XV. Le chevalier d'Éon ministre plénipotentiaire. 108
XVI. La comtesse Marie de Rochefort 124
XVII. Un ambassadeur de France devant la justice anglaise. . 132
XVIII. Ce qu'était Louis XV. 143
XIX. Une reine compromise 148
XX. Il sera femme 158
XXI. Beaumarchais. — Intrigues sur intrigues. 177
XXII. Nadèje reparaît 268
XXIII. Sophie-Charlotte, reine d'Angleterre. 288
XXIV. Madame Dubarry à Londres. — Mort du chevalier d'Éon — Moralité de la pièce 295

FIN DE LA TABLE

LBAp'30

LIBRARY OF CONGRESS
0 019 620 330 8